

JUSTIN BOURGEADE



GRANDE GUERRE 1914-1918

MES CAMPAGNES: DARDANELLES, MACEDOINE

CARTHELOSTATE

Correspondance

Address

Je suis de l'École
de la Sorbonne

1000

Jan 26

Richard

1891

de Paul

1887

de l'ensemble des

184

11. 1. 1890

This image shows a blank, aged, cream-colored page, likely an endpaper or flyleaf of a book. The paper has a slightly textured appearance with some minor discoloration and small dark spots, possibly due to age or handling. A faint, dark, curved mark is visible near the top right corner, which could be a smudge or a piece of tape. The overall tone is warm and off-white.

Abstract

100

Le présent LIVRET, contenant trente-six pages, appartient à :

Nom
(écrit en bâtarde).

Bouygade

Prénoms : *Justin*

Surnoms :

Né le *9 décembre 1895*

A *Grizac*
canton d *Riom-ès-Montagnes*

département d *le Cantal*

résidant à *Grizac*

canton d *Riom-ès-Montagnes*

département d *le Cantal*

Profession d *Cultivateur*

Fils de *Philippe*

et de *Elisabeth Anna*

domiciliés à *Grizac*

canton d *Riom-ès-Montagnes*

département d *le Cantal*

Marié le

à

alors domiciliée à

département d

(Voir mariage contracté sous les drapeaux, p. 2.)

SIGNALEMENT.

Cheveux: *châtains*

Yeux: *bleus*

Front: *bombé*

Nos: *busque*

Visage: *rand*

Renseignements physiologiques
complémentaires :

Taille: 1 mètre *63* centimètres

Taille rectifiée: 1 mètre cent.

Marques particulières:

Estat civil.

Jeune soldat (1) *appelé bon pour le service armé*
de la classe de *1915* de la subdivision à *Aurillac*
canton de *Riom-ès-Montagnes*

ou Engagé an la 19

à , département d

A été compris sur la liste de recrutement de la classe de 19 , de la subdivision
d canton d

Passé du service (2) dans le service (2)
par décision d (3) en date du

Numéro
au registre matricule
du recrutement :

959

Partie de la liste du
recrutement cantonal.

peine

Numéro
de la liste matricule.

19562

(1) Appelé bon pour le service armé ou appelé classé dans le service auxiliaire.
(2) Armé ou auxiliaire, suivant le cas.
(3) Conseil de revision ou Commission de réforme.

Campagnes.

Contre l'Allemagne	du	16 décembre	1914		
	au	15 mai	1915		
Contre la Turquie (Serdenelles.)	du	15 mai	1915		
	au	21 novembre	1915		
Contre l'Allemagne	du	22 nov.	1915		
	au	26 janvier	1916		
Contre la Bulgarie (Orient)	du	21 janvier	1916		
	au	18 septembre	1917		
Contre l'Allemagne	du	19 septembre	1917		
	au		19		
	du		19		
	au		19		
	du		19		
	au		19		
	du		19		
	au		19		

Total des campagnes.....

Blessures et actions d'éclat.

Citations.

Blessé à Louviers (Ardennes) le 9 octobre 1918. - Affection: Brûlures sur tout le corps et bronchite consécutive à l'intoxication.

Décorations.

Décisions ou actes liant (1)

Bourgeois

au service militaire ou modifiant, suspendant ou supprimant l'obligation de servir.

Mentionner, dans l'ordre chronologique, les décisions des conseils de revision et des commissions de réforme (sursis d'incorporation, exemption, ajournements, incorporation, réforme temporaire, réforme n° 1 ou n° 2, classement dans le service auxiliaire ou dans le service armé) ainsi que les actes (engagements, rengagements, commissions, etc.), liant l'homme au service ou les circonstances (décès, retraite, etc.), faisant cesser le service.

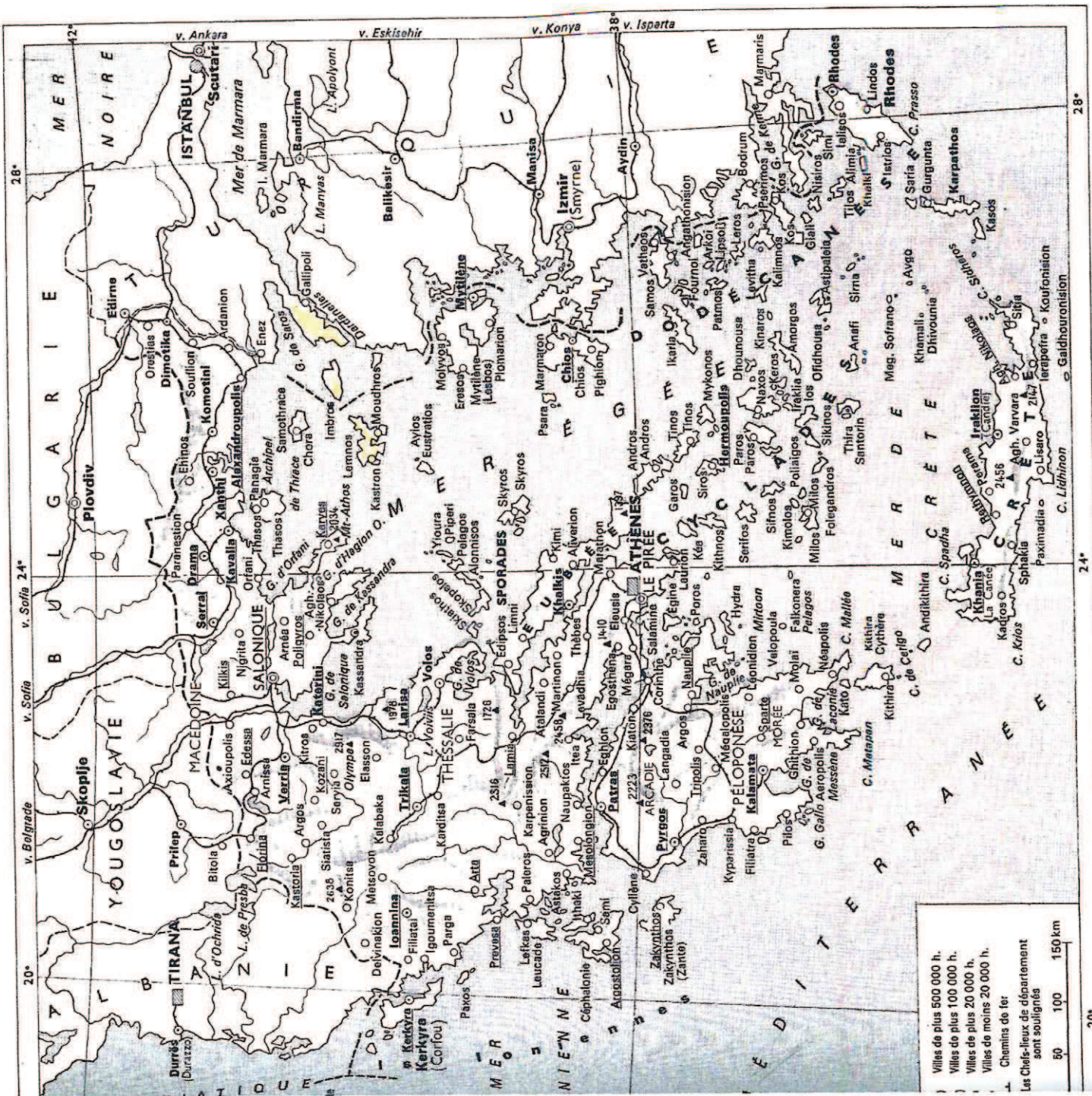
Chaque inscription doit être datée et porter la signature et le timbre de l'autorité qui l'a prescrite.

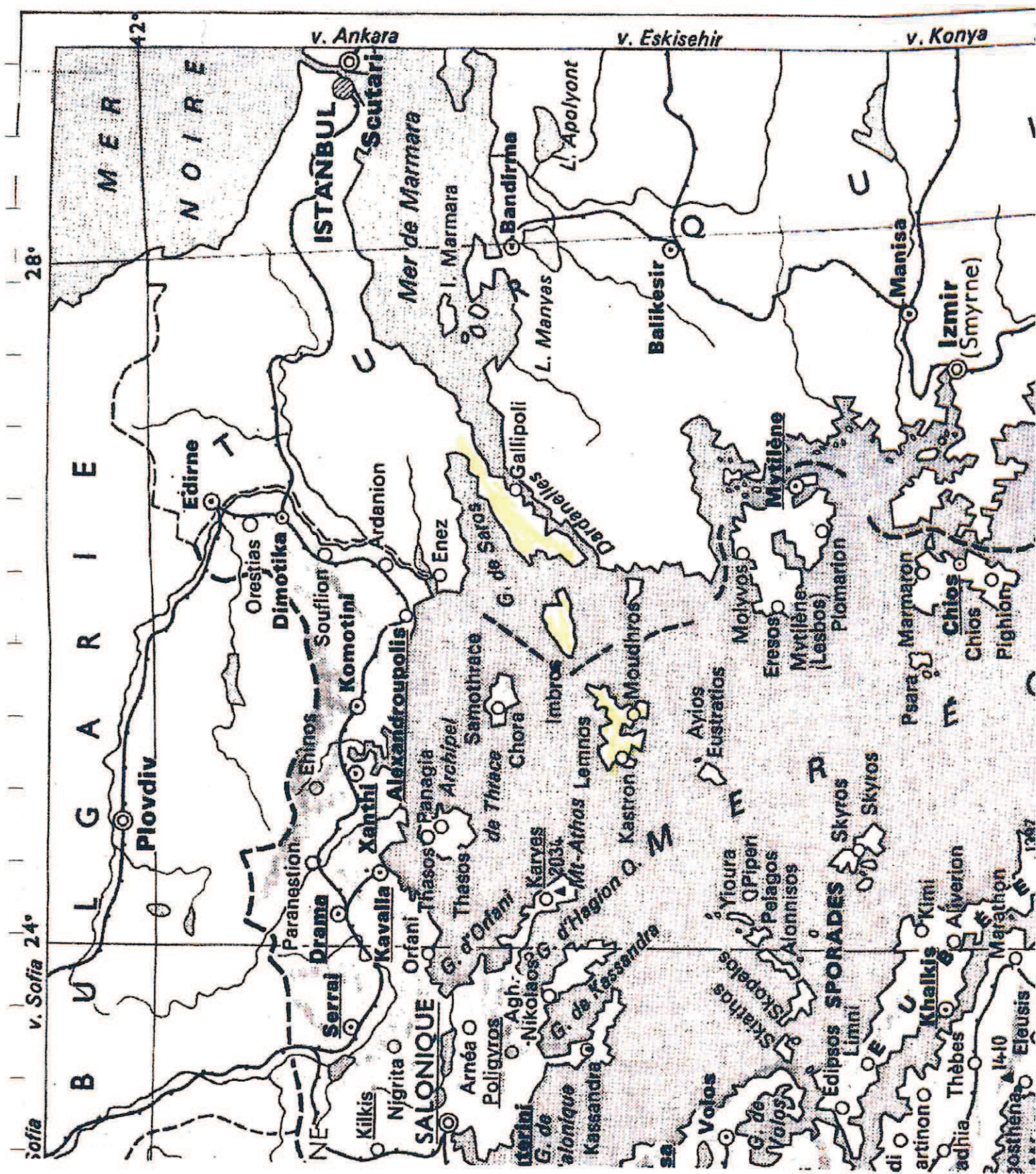
Les différentes périodes d'exercices seront également inscrites dans ce tableau.

Appelé bon pour le service armé de la cl. 1915
Incorporé au 98^e Rég^t d'Inf^{anterie} à Roanne le 16 déc 1914
Arrivé au corps et soldat de 2^e cl. le dit jour
Passé au 175^e R. I. le 12 mai 1915
Arrivé au corps et soldat de 2^e cl. le dit jour
Évacué de Seddul Baber, (Bardanelles) le 9 août
1915 - Rapatrié le 16 août - Hôpital St mandrier
Boulon 16 août - Hôpital Giers (Var) 26 sept
convalescence 7 jours 14 nov. 1915 - Dépôt 175^e R. I.
Grenoble 17 nov. 1915 - Passé au 23^e R. I. le
4 janvier 1916 - Parti orient 26 janvier 1916 -
Passé au 260^e R. I. 10 février - Évacué par le train
16 mars 1917 - Hôpital n° 8 Salonique 17 mars
Dépôt d'Éclapés n° 4 30 avril - H. 8 11 juin
Évacué Base Napale 23 juillet - Débarqué
Boulon 2 août - Hôpital St Charles Cannes
2 août - Convalescence 16 août - Dépôt
60^e R. I. Besançon 16 sept. - Permission
orient 14 octobre - Dépôt 60^e 31 octobre
Passé 60^e R. I. aux armées 10 juin 1918 -
Évacué blessé, gaze, yperite, 9 oct. 1918 -
Hôpital St Nicolas Issy les Moulineaux 10 oct. 1918
H. 48 Éclapés n° 1 1918 - Hôpital n° 3 à
Poix 23 nov. Convalescence 6 décembre
Dépôt 60^e R. I. 6 janvier 1919 - Passé 139^e
20 janvier 1919

(1) Nom et prénoms.

GRÈCE





Les Dardanelles en 1915

Golfe de Saros

avance extrême
en août

Carte
Vues de
Pierre MIQUEL

Tekké Tépé

Ghazi Baba

Pointe de Suvla

Plage A

Lac salé

Laia Baba

Plage B

Scimitar • Anafarta

Chocolat

Oja Tchemen 305 m
298 m

Tchounouk
298 m

Lone Pine

MER

ÉGÉE

Eski-Keui

Porlas

Lados

Maïdos

▲ Mal Tépé

Pointe
de Nagara

Mal Tépé

Medjidieh I

Presqu'île
de
Gallipoli

Fort d'Europe

Kilid Bahr

Hamidieh II

Namazieh

Medjidieh II

Yildiz

Tchanak

Tchimenak

Hamidieh I

avance extrême
en juillet

Achi Baba
215 m

Krithia

Plage Y

front au
1^{er} mai

Cap
Tekké

Cap
Hellès

Seddul
Bahr

Ertogroul

Baie
de Morto

Pointe d'Eski
Hissarlik

point extrême atteint
par la flotte le 18 mars

□ Dardanos

□ Falaises Blanches

□ Quarantaine

□ Eren-Keui

□ fort

--- filet contre sous-marins

..... ligne de mines

0 5 km

Détroit

Dardanelles

Souan Déré

Messoudieh

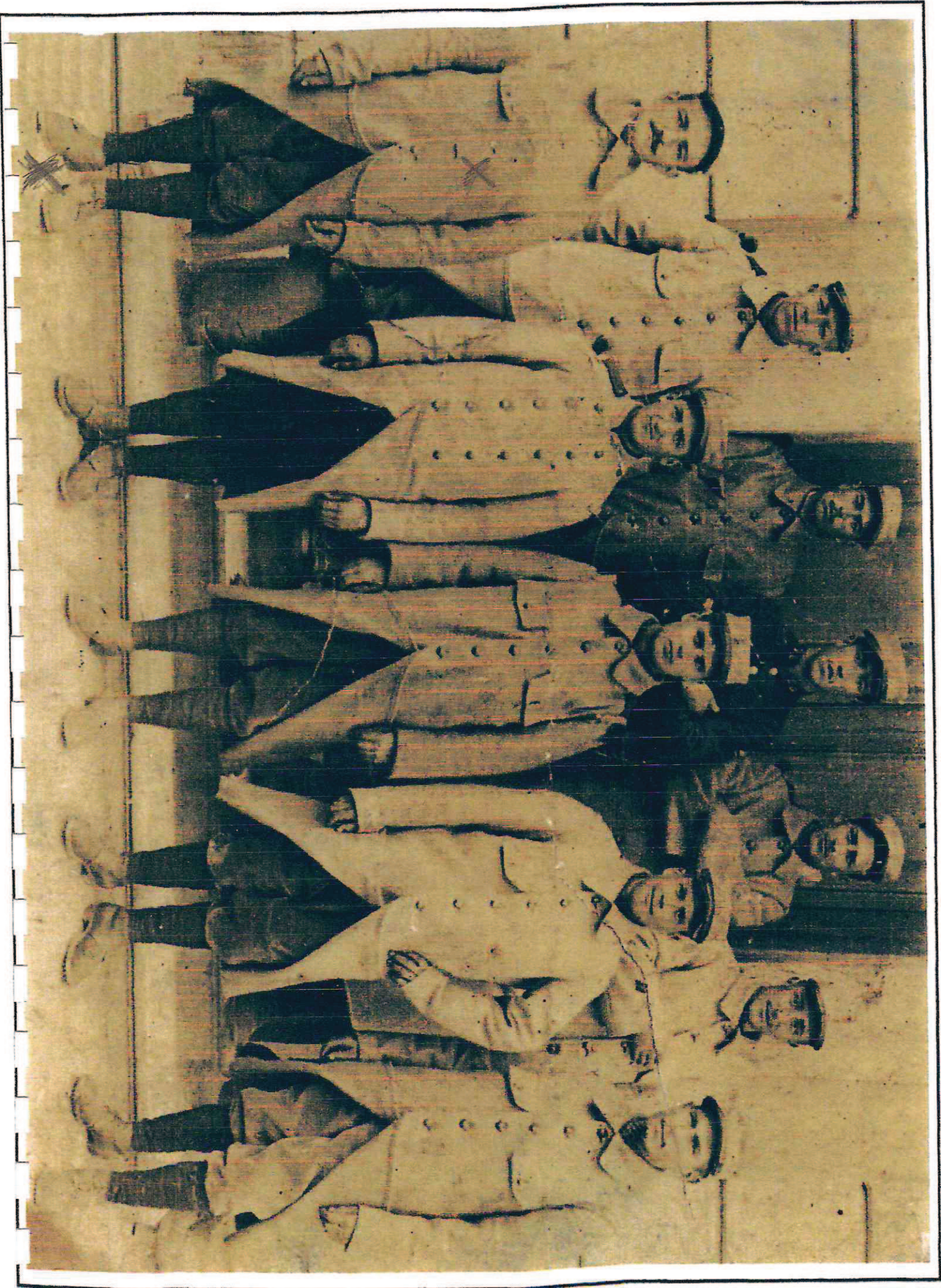
Kévères Déré

• In Tépé

Koum Kaleh

Urhanieh

Yeri Sheir



Souvenirs de ma campagne aux Dardanelles.

Ces notes rétrospectives écrites trois ans après sont d'une exactitude scrupuleuse quant aux faits. Néanmoins, n'ayant pris aucune note pendant la campagne, je ne donne qu'approximativement les dates suivantes :

Relève des premières lignes à partir du 12 juillet.

Torpillage du « Carthage ».

Explosion du dépôt à munitions.

Attaque anglaise.

Attaques turques du 30 juillet (?).

Je ne relate avec une rigoureuse précision que les faits qui ont le plus frappé ma mémoire comme les attaques des 21 juin, 12 juillet et 7 août.



15 mai 1915 -- Le détachement de renfort pour le 175^e d'infanterie était aligné dans la cour de la **caserne Combes à Roanne**. J'en fais volontairement partie. Un temps radieux favorise la revue. Tout est prêt pour le départ. La clique est en avant.

Soudain, le capitaine commandant le détachement tire son sabre et clame d'une voix de stentor : « à mon commandement, baïonnette au canon ! » Instant solennel. On entendrait voler une mouche. Deuxième commandement : « colonne par quatre, marche ! » Majestueusement, le détachement s'ébranle. Les clairons soufflent de toute leur âme dans les instruments. À la porte du quartier, le poste présente les armes. Dans la rue, une double haie de curieux. Aux fenêtres, aux balcons, partout du monde. Les jeunes filles nous jettent des fleurs. Beaucoup d'entre elles essuient des larmes furtives à la vue de tant de jeunes gens pleins de jeunesse et d'espérance qui partent peut-être pour toujours.

Aux accents de la musique, le défilé est impeccable. Devant la caserne, tout ce que le dépôt du 98^e renferme d'auxiliaires, d'inaptes, de blessés retour du front est groupé en masse compacte. Des yeux avides cherchent dans la colonne le copain qui part pour lui adresser, l'adieu suprême.

Il y a loin de la caserne Combes à la gare. Les « binious » sont essoufflés, mais sonnent quand même comme le clairon de Déroulède. Le défilé triomphal se termine devant la gare. Une halte de quelques minutes, et l'on passe sur le quai. Les wagons attendent et la classique manoeuvre de l'embarquement, déjà simulée à plusieurs reprises, est exécutée cette fois pour de bon. Chaque compartiment, bourré par huit hommes et leurs annexes, les bardins, est refermé par les vigilants employés du P L M.

Devant la gare, les curieux stationnent toujours et adressent un ultime adieu aux héros qui vont renouveler en Asie mineure les exploits d'Alexandre.

Il existe chez tous un curieux état d'esprit : on craint le « bourrage de crâne au sujet de la destination ». Si c'était le front français au lieu de la course triomphale vers Constantinople ? Le goût des aventures et des voyages est inné chez l'homme et l'on tient essentiellement à traverser la « Grande bleue ». Anxieux, on interroge les employés « c'est bien Marseille ? -- Oui, oui, répondent invariablement les interpellés et nous nous enfonçons dans notre coin, charmés. Un sifflement, une secousse, le train démarre. Adieu Roanne !

16 mai -- Le train a filé toute la nuit et toute la matinée et l'on approche de Marseille. Dans toutes les gares provençales c'est une ovation. Nous avons du café ou du pinard à **Valence, Avignon, Tarascon, Arles**. Inutile d'ajouter que nous nous confondons en remerciements envers les gentilles dames de la Croix-Rouge.

Les Marseillais compris dans notre convoi -- et ils sont nombreux -- remercient en dialecte provençal, ce qui est bien plus savoureux. En se rapprochant de leur cité natale, ils exultent. « Vive la Martiale ! » -- Tu verras, me dit mon copain, natif de Massilia, tu verras la magnifique, l'incomparable Marseille ! » Et ma curiosité est vivement excitée. Je sais que Marseille est la ville vivante, bruyante, cosmopolite. C'est la cité du soleil, la perle de la Provence. J'ai longtemps caressé le rêve de la visiter. Il se réalise d'une façon inespérée. Je suis presque aussi heureux que les Marseillais.

Jamais je n'ai vu la mer. Aussi, **devant l'étang de Berre**, avant-coureur de la Grande bleue, j'ouvre des yeux émerveillés. À 10 heures du matin, après avoir franchi **le tunnel de la N** et côtoyé la falaise provençale, le train entre en gare de Marseille.

Sans attendre un ordre, tout le monde descend des wagons. Les parents et amis des marseillais, prévenus télégraphiquement, attendent sur le quai. Ce sont des embrassades sans fin, des conversations animées en langue provençale.

Il faut faire trêve aux conversations à regret car le détachement en entier quitte la gare et se dirige vers le **lycée Saint Charles**, vaste bâtiment à cinq étages qui sert provisoirement de dépôt au détachement de renfort pour l'Orient. Un régiment entier y tiendrait à l'aise. Ma compagnie s'installe au quatrième étage dans une vaste salle dont le parquet est couvert de paille hachée. Point de paille ni de couverture mais nous ne sommes pas difficiles pour le couchage ! Chacun se place au mieux qu'il peut et puis part aux nouvelles. Le bureau attend encore des ordres précis mais espère rester quelques jours avant d'embarquer.

Le ravitaillement arrive à midi. On désigne des cuisiniers d'emblée. Les campements sont démontés, et en moins d'une heure et demi le repas est prêt. On y fait largement honneur, car les quelque 16 heures de voyage ont particulièrement creusé notre estomac. Comme en campagne, nous toucherons deux quarts de vin. Y a bon !

À 13 heures le quartier est déconsigné. En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, le lycée est désert. Avec quelques copains, je déambule

joyeusement dans les rues de la grande ville. Et d'abord une visite consciencieuse aux bistrots. Le vin coûte six sous le litre seulement et c'est du bon ! Après les libations, la promenade. On passe un peu partout, sur les grands boulevards, dans les vieux quartiers, autour du Vieux-Port. Naturellement, on cherche **la Canebière**. Je suis légèrement déçu quand je m'aperçois que c'est tout bonnement une rue très populaire sans doute, très commerçante, mais ordinaire. Il en est ainsi de tout ce qui est trop vanté. L'illusion dépasse toujours la réalité.

Nous suivons les quais jusqu'à **la Joliette** et nous admirons les vapeurs à l'ancre. Tous les pavillons sont représentés, sauf, bien entendu, les ennemis.

Dans les immenses docks des différentes compagnies de navigation, des stocks énormes de marchandises sont accumulés. On entend des conversations dans toutes les langues ; tous les uniformes militaires alliés voisinent : anglais, français, belges, hindous, sénégalais, japonais. Partout, une activité fébrile sous le ciel lumineux de la Provence, devant la mer bleue. On se sent vivre d'une vie plus intense devant cette immense activité, sous ce grand soleil.

Je ne décrirai pas la ville ; mais, à mon avis, sauf quelques artères parfaitement entretenues, la plus grande partie est plutôt malpropre. Dans les bas quartiers surtout les rues sont étroites, sordides, puantes. On y sent le poisson pourri et les . Une population bigarrée, hétéroclite, cosmopolite, y grouille. Les marchandes d'amour n'attendent pas le crépuscule pour offrir leurs charmes aux passants. On en voit qui, sur le seuil de leur porte, dans le plus simple appareil, attendent la clientèle et n'hésitent pas à la provoquer par des exhibitions qui dépassent la décence. Naturellement les soldats n'ont pas lieu de se plaindre d'un pareil état de choses.

Presque à 10 heures du soir nous réintégrons le lycée Saint Charles. Nous pouvons nous flatter, comme les deux héros du « Train de 8 heures 47 » de Courteline, d'avoir rigolé.

17 mai -- Quartier libre comme la veille. Dès huit heures du matin, nous déambulons dans les rues. Hier, visite générale de la ville ; aujourd'hui visite minutieuse des établissements et des monuments intéressants. Je remarque au jardin d'acclimatation quelques beaux spécimens de bêtes exotiques, mais il n'y en a pas une collection complète comme à celui de Paris. La visite du musée, également très intéressante, occupe une partie de notre journée.

18 mai -- Promenade et bombe carabinée. J'apprends que nous nous embarquons sur le vapeur « Carthage » de la compagnie générale transatlantique, lequel fait présentement du charbon sur le quai de la Joliette. Il ne sera prêt à lever l'ancre que dans quelques jours. Donc, la prolongation inespérée de notre villégiature à Marseille.

19 mai -- Après une journée caniculaire nous nous couchons à la belle étoile, dans le jardin du lycée, au pied d'un palmier. La nuit, tiède et parfumée, me paraît mille fois plus délicieuse que dans la chambre bourrée de dormeurs où la chaleur est étouffante.

21 mai -- Au rapport du matin, le fourrier nous assure que nous embarquons le soir même à 3 heures. Défense absolue de sortir. Le quartier est consigné jusqu'au départ. De nouveau les sacs sont montés ainsi que les musettes garnies de victuailles achetées à la cantine.

Lorsqu'à midi et demi, nous quittons le lycée Saint Charles, la chaleur est accablante. Après une heure de marche éreintante sur le pavé brûlant, nous arrivons sur le quai. Une foule de curieux nous accompagne. Devant nous, le Carthage dresse sa masse énorme surmontée de deux cheminées géantes. Une halte rapide et nous nous engageons sur la coupée à la file indienne. Le ventre de géant du navire nous engloutit successivement et à quatre heures l'embarquement est terminé.

Sur le pont du vapeur, l'animation et fébrile. Les treuils grondent et embarquent les dernières marchandises. Chevaux, ballots de marchandises, fûts de vin sont happés par les puissantes mâchoires des treuils et soulevés comme des fœtus.

Dans l'intérieur du bâtiment, tout est reluisant de propreté. Les cabines de première et deuxième classe sont réservées aux officiers et sous-officiers ; celles de troisième place aux soldats. J'ai la bonne fortune d'occuper une petite cabine à trois places. D'autres, derniers arrivés et moins favorisés, doivent coucher dans les couloirs et les entreponts.

Un léger tangage et le « pilonnement » sourd des machines en mouvement m'avertissent que le vapeur tire ses amarres et part. En trois bonds, je remonte sur le pont. Le navire a terminé ses préparatifs et déjà il s'éloigne sensiblement du quai. La foule nous acclame et agite frénétiquement des mouchoirs : « adieu ! adieu ! bonne chance ! »

Pour virer de bord, un remorqueur tire ; les hélices en mouvement font tourbillonner l'eau vaseuse du port. Insensiblement, le navire tourne sa proue vers la rade et il s'éloigne de la terre. Bientôt le remorqueur largue l'amarre qui nous unit à lui, est le « Carthage » gagne la pleine mer. Le quai se rapetisse à vue d'oeil ; derrière le navire, le sillage ressemble à un torrent en furie. D'abord mollement bercé par le roulis, j'éprouve bientôt une sensation étrange ; le parquet se dérobe sous mes pieds et je suis pris de nausées, symptômes du mal de mer. Je descends m'étendre sur ma couchette et le malaise cesse bientôt. Au bout d'une demi-heure, me sentant suffisamment cuirassé contre le mal de mer, je remonte sur le pont. La ville s'est singulièrement tassée au fond du golfe ; nous avons dépassé l'îlot d'If qui, avec ses frères rocheux Pomigues et Ratonneau, protègent l'entrée du port de Marseille. Nous arrivons à la hauteur du phare du Banier qui dresse sa haute tour au sommet d'une falaise à notre droite.

Le navire a pris toute sa vitesse et file gaillardement ses 18 noeuds. La mer est légèrement houleuse mais n'imprime au navire qu'un tangage imperceptible. J'engage la conversation avec un marin qui me donne les caractéristiques du bateau. Les voici : longueur 136 m, largeur au milieu : 12 m. Force des machines 8000 H P. Vitesse : 18 à 20 noeuds. Le « Carthage » est un des meilleurs courriers de l'Algérie. Il a été réquisitionné pour le ravitaillement et les transports de troupes du corps expéditionnaire d'Orient.

Le soir peu à peu, descend sur la mer calme. La brise fraîchit et je gagne ma cabine pour dormir.

25 mai -- Nous filons depuis quatre jours à toute vitesse à travers la Méditerranée. La mer a été exceptionnellement calme. Aucun incident n'a troublé notre voyage. Au matin, à l'aurore, nous avons dépassé les dernières îles de l'archipel de la mer Égée. La mer est houleuse et le tangage et très accentué. Le mal de mer m'a tenaillé toute la matinée mais ça va mieux maintenant. « Nous approchons » disent les marins. Effectivement vers deux heures de l'après-midi, une terre se dessine à l'horizon au nord-est. Un torpilleur français vient à notre rencontre et échange des signaux avec le commandant de bord.

Il nous précède de quelques centaines de mètres et sa fine silhouette fend la lame avec rapidité.

Les contours de l'île vers laquelle nous voguons deviennent plus distincts ; bientôt on distingue un village sur la côte.

À 3 h 30 nous nous engageons entre les promontoires rocheux qui prolongent l'entrée d'une immense rade. Un double barrage de mines et de filets a été établi pour protéger la puissante flotte à l'ancre au fond du golfe contre les attaques des sous-marins.

Le « Carthage » qui a progressivement ralenti sa vitesse, vient doucement jeter l'ancre en plein golfe au milieu des autres navires. Après avoir roulé légèrement sur sa chaîne, le vapeur reste immobile.

Un officier du port arrive en canot automobile et donne des ordres. Néanmoins, comme il se fait tard, nous ne serons débarqués que le lendemain.

26 mai -- Les coupées sont descendues avec fracas sur les flancs du bâtiment cependant que du rivage se détachent des chalands qui viennent à notre rencontre. Quelques instants après, trois grands bateaux plats transbordeurs se rangent contre les flancs du « Carthage » et les soldats y prennent successivement place. Nous sommes empilés comme des harengs dans une cale.

Un remorqueur nous entraîne doucement vers le rivage où une petite jetée a été déjà construite. Nos trois petits transports s'y accostent et nous sautons sur la terre ferme.

Le village de **Moudros** « capitale » de l'île dresse devant nous ses quelques masures misérables mais déjà le corps expéditionnaire a couvert le rivage d'une

multitude de marabouts. Deux hôpitaux de campagne ont été édifiés à quelque distance.

Nous traversons le village où les mercantis grecs étalent les maigres produits de leur île et différents articles de camelots importés de Salonique.

Le seul monument intéressant du patelin est une église orthodoxe de construction récente. Pas un arbre n'ombrage la maigre bourgade.

Le génie français a déjà aménagé une fontaine avec l'inscription : eau potable. Beaucoup de soldats français et anglais font la queue pour remplir leurs seaux et leurs bidons. Tout de suite je comprends que la pénurie d'eau va se faire durement sentir.

Nous contournons l'immense baie pendant une heure environ, puis le capitaine commande l'arrêt au fond d'un ravin brûlé par le soleil, à 300 m du village. La chaleur est accablante. Sur le sol pauvre et calciné, pas un arbre, pas même une touffe d'herbe. Ça et là quelques chardons desséchés et hérissés de piquants sont comme le symbole de cette terre inhospitalière.

Notre première impression est désastreuse. L'eau potable emportée dans le bidon est épuisée ; nulle source à proximité. L'ordre arrive de monter les guitounes sur place. Avec la pelle pioche on aménage tant bien que mal des emplacements, et notre abri de nomades est dressé. Ce soir, repas froid avec du singe et des biscuits. En dépit de la fatigue qui m'accable, je pars à la découverte de l'eau et je rencontre un puits rempli d'eau saumâtre à 800 m du camp. D'autres m'ont imité et la corvée pesamment lestée de bidons retourne au cantonnement. Nous nous étendons sous les guitounes et la fatigue nous endort.

27 mai -- Le soleil inonde déjà la campagne de ses flots de lumière crue, lorsque je me réveille. Nous avons bien du café ou du sucre de réserve pour faire un jus mais point de bois. Donc ceinture pour ce matin.

À huit heures, la compagnie se rassemble et des cuisiniers sont désignés. Le ravitaillement arrive de bonne heure avec du bois et des vivres. On improvise rapidement des foyers pour la cuisine et des corvées pour chercher de l'eau. À 11 heures le repas est prêt. L'ingéniosité des cuistots et le dévouement des corvées ont vaincu l'ingratitude de la nature. En campagne, il faut s'adapter aux circonstances le plus rapidement possible, autrement dit se débrouiller.

À midi rassemblement de tous les hommes disponibles pour les corvées. Nature du travail : organisation du camp. Les cailloux sont enlevés dans l'enceinte du bivouac ; d'autres équipes creusent une voie d'accès qui permettra aux arabas du ravitaillement d'arriver sans trop de cahots. Le camp ressemble à une fourmilière. Tard dans la soirée, une fantaisie du capitaine nous oblige à démonter les guitounes péniblement édifiées la veille. On les remontera selon un alignement savamment conçu. La nuit tombe et nous en sommes encore à préparer des emplacements. Point d'abri pour dormir. Peu importe ! Nous coucherons à la belle étoile dans la tiédeur des nuits d'Orient.

28 mai -- Le clairon nous réveille à trois heures du matin. On change encore d'emplacement. Le camp est dressé pour la deuxième fois dans la partie haute du ravin, à 3 km de la mer. Une maigre source coule à proximité, mais son débit est si faible qu'elle emplit à peine un bidon en cinq minutes. C'est tout ce que nous avons d'eau potable pour un bataillon.

À midi un avion se dessine dans le ciel en direction nord-est. D'abord on n'y prête qu'une attention distraite mais subitement les clairons sonnent l'alerte : c'est un boche. Il a franchi la mer Égée et va pondre sur nous des oeufs empoisonnés. Quelques minutes lui suffisent pour nous survoler et, coup sur coup, il lâche trois bombes. Beaucoup d'hommes de notre détachement sont de la classe 1915 et n'ont pas vu le feu. Ils se sauvent de toutes parts -- moi avec -- se réfugient sous les rochers ou se jettent à plat ventre. Les autres, familiarisés avec les bombardements, sautent sur leurs fusils et tiraillent sur l'avion qui continue tranquillement sa randonnée. Il survole la rade mais ayant sans doute épuisé ses bombes, se contente d'observer. La marine ne tire pas, car les éclats de projectiles retomberaient sur nos têtes. Bientôt l'avion, suffisamment documenté, retourne à sa base et se perd dans le lointain sans être inquiété.

Fort heureusement, les projectiles qu'il a lâchés sont tombés en terrain vague et n'ont pas fait de victimes. N'importe ! Comme effet moral, il a réussi. Les « bleus » ont eu la frousse, et moi comme les autres. Tout le monde respire après son départ.

Hélas ! Si la visite de l'aéro a causé plus de peur que de mal, elle a un contre-coup beaucoup plus désagréable : c'est de nous faire lever le camp. Notre emplacement, maintenant, est repéré et les « Tanbes » vont revenir.

Nous transportons nos malheureuses guitounes à l'autre extrémité du golfe. Encore 15 km sous la chaleur accablante. Nous arrivons complètement épuisés mais le commandement infatigable ! prend immédiatement des dispositions pour prévenir l'incursion des avions. Un peloton d'observation est placé au sommet d'une butte avec des mitrailleuses, cependant que des équipes de pionniers improvisés creusent des tranchées-abris.

31 mai-- L'organisation du camp est terminée. Le poste d'observation scrute l'horizon avec une vigilance toujours en éveil. Exercice matin et soir. Nous explorons la partie ouest de l'île. Même nudité que partout ailleurs, mais quelques champs cultivés dans un vallon autour d'un village. Le blé et l'orge sont déjà mûrs et la moisson va avoir lieu. Durant les quatre ou cinq mois de canicule de l'été, nulle plante ne résiste à la cuisante ardeur du soleil, et l'île colonisée, chauve, ressemble au Sahara.

Après l'exercice nous allons prendre un bain dans le golfe. Beaucoup se livrent à la pêche aux oursins, aux moules, aux coquillages, qui abondent sur les côtes.

L'île n'a maintenant plus de secrets pour nous. Elle a été parcourue et visitée dans tous les sens, mais son exploration ne révèle rien qui mérite seulement

d'attirer l'attention. Cette terre montagneuse et aride, grande comme la moitié d'un département français, ne possède pas une seule route carrossable. Sa population n'excède certainement pas 2000 habitants, tous Grecs orthodoxes. Ils ont le sens commercial fort aiguisé, comme tous les Grecs, d'ailleurs, et la présence du corps expéditionnaire est pour eux une source de profit. Ils écoulent à prix d'or leurs oranges et mandarines et différents petits articles importés. Souvent même, ils n'attendent pas que la clientèle descende à terre, et montés sur leurs barques légères ils s'approchent des transports chargés de troupes, au mouillage dans la baie. À l'aide d'un filin et d'une petite corbeille ils établissent un va-et-vient entre le pont du vapeur et leur bazar ambulante. L'argent descend d'abord, la marchandise remonte ensuite. J'ai assisté l'autre jour à une scène comique à ce sujet. Deux musants avaient amarré leurs barques à un gros vapeur, et ils se livraient au commerce avec une ardeur qui ne leur permet pas de se rendre compte que ce dernier changeait de place. Bientôt le paquebot acquit une vitesse telle que la chaloupe, d'un trop faible tirant d'eau, chavira et les deux vendeurs durent se cramponner désespérément à l'amarre. Derrière eux, les différents articles du bazar surnageaient dans un tourbillon d'écume. Quand le cargo s'arrêta, il ne restait plus du florissant hasard que deux infortunés cramponnés à une amarre. Malheureuses victimes des excès de vitesse !

4 avril -- Nous venons de rentrer de l'exercice lorsque le poste de DCA signale un groupe d'avions ennemis. Immédiatement, tout le monde saute dans les abris. Je glisse héroïquement un oeil au-dessus de la tranchée, et je surveille l'évolution des oiseaux boches. La défense aérienne n'attend qu'un ordre pour cribler de balles les téméraires qui viennent surveiller notre ciel.

Et les « Tanbes-avions » tournent un instant autour de la rade puis se dirigent sur nous. Beaucoup de poitrines se serrent d'angoisse. La DCA impatiente de se distinguer commence une pétarade enragée avec des mitrailleuses, mais à une distance telle que les balles n'ont pas la plus mince chance d'atteindre l'objectif. Néanmoins ce tir de barrage nous rassure. Soudain, les moteurs ronflent juste au-dessus de nos têtes. Brrr... Ça devient tragique. Les mitrailleurs de la défense ont sauté dans les abris au moment précis où leur tir aurait pu être efficace. De minute en minute, on s'attend au sifflement caractéristique des bombes... Rien. Les avions s'éloignent et effectuent la partie « retour » de leur voyage. Soudain, la flotte ouvre le feu. Pour la première fois, j'entends la grosse voix du canon. Les éclatements encadrent les avions et chaque coup bien dirigé nous arrache des acclamations. Malheureusement, la canonnade cesse bientôt car les indésirables « Tanbes » ont mis prudemment quelques bols d'air entre eux et les foudres de la flotte.

L'alerte est passée mais elle a été chaude ! Nous commençons d'être aguerris contre les bombardements aériens... lorsqu'ils restent à l'état de menace !

10 juin -- J'obtiens une permission pour Moudros. 10 km de voyage aller et retour. Je ne les regretterai pas, si comme je le présume, il y a du pinard à acheter. Mon vœu se réalise au-delà de tout espoir. Non seulement les marchands grecs vendent du vin des îles aussi capiteux que le madère mais ils ont en même temps une liqueur nommée « mastic » dont le goût rappelle celui de l'absinthe. Bombe carabinée. Le soleil aidant, « cuite » ! ! Néanmoins j'ai la présence d'esprit d'emporter le bidon bien lesté. Les copains profiteront aux moins de mon voyage.

12 juin -- Ma compagnie tout entière est envoyée en corvée au débarcadère. Moudros étant la base du corps expéditionnaire, tous les approvisionnements venant de France y sont entreposés avant d'être transportés à bord de petits remorqueurs, sur le théâtre des opérations. Départ du camp à 4 heures. Arrivée au travail à 5 h 30. Une dizaine de chalands chargés à couler attendent le déchargement. Ils contiennent un peu de tout : des sacs de farine et d'avoine, des fûts de vin et de rhum, des caisses de munitions, etc. Est-ce ce que l'un de nous ne découvrira-t-il pas une fissure entre les douves de l'un d'eux ? Un coup de poinçon appliqué au bon endroit provoque une voie d'eau – pardon une voie de rhum -- et des lèvres avides aspirent avec une paille, de brûlantes gorgées. À la fin de la corvée l'officier de surveillance se plaint amèrement que les hommes--ces rossards ! -- avaient tous la « cuite » en arrivant. Incompréhensible !

15 juin --Un renfort est désigné pour **Gallipoli**, et deux de mes copains en font partie. Pour n'être point séparé d'eux je suis volontaire pour les suivre. Faveur accordée séance tenante. Le départ aura lieu demain à deux heures du matin. Nous nous préparons dans l'après-midi.

16 juin --Le poste de garde nous réveille à l'heure fixée. Couchés tout équipés, nous sommes prêts séance tenante. Le fourrier fait un appel rapide à la lueur d'une bougie. Tout le monde est présent. En avant !

Nous arrivons à Moudros à l'aube. Je m'écarte clandestinement du détachement et je réussis à réveiller un mercanti grec qui remplit mes bidons. Dernière aubaine avant le feu ! Les camarades embarquent quand je les rejoins. Nous prenons place sur un chaland qui est remorqué vers le petit vapeur « **Goliath** », amarré en plein golfe. Quelques instants après, nous nous installons sur le pont du navire, au petit bonheur. Le « Goliath » est un remorqueur de faible tonnage qui fait le service journalier de Moudros aux Dardanelles. Il est armé à l'avant d'un canon de 57 mm, pour se défendre contre toute attaque éventuelle des sous-marins. Nous levons l'ancre à 5 heures. Les eaux de la baie sont très agitées, mais dès que nous avons franchi la passe, c'est presque la tempête. Notre petit vapeur tangué comme une coquille de noix sur les vagues. À chaque instant une lame énorme balaye le pont, et il faut s'accrocher au bastingage pour ne point être emporté.

L'affreux mal de mer me tenaille, mon estomac chavire, ma tête est un volcan. La terre, la terre ! Un îlot se dessina bâbord en avant et je crois un instant qu'on met le cap dessus. Vaine illusion ! C'est l'îlot d'**Imbros** et nous doublons son extrémité méridionale sans nous arrêter. À midi, les promontoires rocheux du **Cap Hellès** sont visibles au nord-est. Le grondement du canon se rapproche. Bientôt on distingue les flocons blancs des éclatements sur la presqu'île de **Gallipoli**. Nos coeurs se serrent. Quoi, le front est si près de l'embarcadère !

La masse énorme du fort de **Seddul Bahr** grossit à vue d'oeil devant nous. Entre le fort et les rochers du cap Hellès, une petite baie mal abritée sert provisoirement de débarcadère au corps expéditionnaire. Elle est protégée par l'énorme carcasse du cargo anglais « **River Clyde** » échoué sur le rivage. Derrière ce bouclier improvisé, les petits remorqueurs préposés au ravitaillement peuvent débarquer en sécurité hommes, vivres et munitions. L'histoire du « **River Clyde** » est une des pages les plus héroïques de l'expédition. **Le 28 avril**, lorsque les Anglais tentèrent le débarquement sous la protection des canons de la flotte, ils s'aperçurent que le rivage était puissamment défendu par des tranchées flanquées de fil de fer barbelé installé jusque dans la mer. Jamais les chalands n'auraient amené assez d'hommes pour franchir ces défenses et prendre pied sur le rivage. L'amiral anglais eut une inspiration audacieuse. Il lança à toute vitesse le « **River Clyde** » contre le rivage. Le navire s'échoua à 10 m de la côte et les 2000 hommes qu'il recelait sautèrent à l'eau et réussirent à prendre pied sur la presqu'île. D'autres troupes vinrent immédiatement renforcer le groupe héroïque : un point d'appui était conquis, que des attaques ultérieures allaient élargir. À quelques centaines de mètres de la côte je remarque la carcasse à demi immergée du cuirassé anglais « **Majestic** » torpillée **le 23 mai**.

Le « **Goliath** » à petite allure, s'approche du débarcadère, lorsqu'un obus siffle sur nos têtes et tombe dans l'eau à 100 m à peine en arrière de notre bâtiment. Triste réception ! Un deuxième et un troisième projectile nous encadrent encore et font jaillir des colonnes d'eau. Nous nous blottissons sur le pont du Goliath, attendant la marmite qui va peut-être nous envoyer armes et bagages au fond de l'eau.

Enfin, notre brave petit remorqueur vient s'abriter derrière la carcasse protectrice du « **River Clyde** ». Tout le monde saute sur la jetée de fortune et gagne la terre ferme.

On voit encore sur la plage les vestiges des tranchées turques et à gauche du débarcadère une multitude de petites croix où dorment par centaines les héros du débarquement.

À notre visite, le fort de Seddul Bahr est encore en assez bon état, mais il porte dans les flancs des déchirures énormes ouvertes par les obus de marine. Le village de Sebddul Bahr, bâti derrière la carcasse du fort, n'est plus qu'un amas de ruines. Seuls, quelques pans de murs noircis restent encore debout. À

chaque instant, l'air est déchiré par les explosions. La masse du fort protège le village contre les coups venus de la côte d'Asie ; mais dès qu'on l'a dépassé on est exposé à la vue des observateurs ennemis. Avant de quitter le couvert, notre détachement est divisé par petits groupes de façon à offrir moins de prise au feu de l'ennemi.

N'importe ! Pour de jeunes recrues qui n'ont pas encore vu le feu, la transition est brutale ! De la mer calme en pleine tourmente ! Nous roulons des yeux hagards. Mon groupe marche en tête. Dès que nous arrivons sur le plateau qui domine le village, un rapide coup d'oeil en avant nous dévoile le danger. « Voyez-vous ce piton strié de raies blanches à 5 ou 6 km ? » nous dit le guide. « Eh bien, c'est l'**Achi Baba**, occupé par les Turcs, et les raies blanches sont leurs tranchées. Hâtons-nous de traverser le plateau, car les observateurs d'artillerie nous voient. » Il n'a pas fini de parler que dzim... dzim... dzim... dzim... quatre obus sifflent et éclatent derrière nous. En un clin d'oeil, tout le monde se jette à plat ventre, en carapace. Point n'est besoin d'ordre, comme aux manoeuvres. Un copain que la peur paralyse littéralement n'a pas la force de nous suivre quand nous accomplissons un nouveau bond. Une deuxième salve nous aplatit instantanément. Encore trop long le tir des Turcs ! Vrai, j'avoue en toute sincérité que je croyais les obus plus terribles que ça ! -- Faut pas avoir peur, nous dit le guide, tous les détachements qui traversent ce plateau pendant le jour se font sonner comme ça.

Nous repartons. Les troisièmes et quatrièmes bonds restent sans doute inaperçus car nous descendons sans être autrement inquiétés dans la plaine qui s'abaisse en pente douce jusqu'à la baie de **Morto**. Hélas nous ne sommes pas en sécurité pour cela !

La piste que nous suivons est parfaitement visible de la côte d'Asie : par-delà les 5 ou 6 km du détroit on distingue le fort de **Koum kaleh** où un détachement de coloniaux réussit à prendre pied le **27 avril** pendant que les Anglais débarquaient à Seddul Bahr. Après avoir résisté pendant 24 heures aux assauts furieux des Turcs qui tentaient de les rejeter à la mer, les héroïques marsouins réussirent à rembarquer, emmenant 600 prisonniers. Cette heureuse diversion avait attiré les forces turques sur deux points à la fois, et permis l'avance sur la presqu'île.

Malheureusement, déprimés, les Turcs ont amené sur la cote d'Asie de nombreuses batteries lourdes montées sur rail, et leurs tirs de flancs causent des pertes considérables au corps expéditionnaire.

Comme nous cheminons sur la piste en colonne par 4, deux détonations sourdes sur la côte opposée et deux marmites, après un affreux sifflement éclatent en arrière de la colonne. Deux hommes tombent. Tragique arrivée ! Nous sautons aussitôt dans les trous creusés dans le sable où les troupes au repos ? cantonnent. Drôle de repos sous les marmites !

La plage de **Morto** est limitée au nord par des collines qui s'élèvent par gradins successifs coupés de profondes ravines, jusqu'à l'**Achi Baba**. Les pentes

sud de ces collines sont plantées d'oliviers sous le feuillage desquels se cachent des batteries, les équipages du ravitaillement, les postes de secours.

Nos batteries crachent sans arrêt, mais il est impossible de découvrir leurs emplacements, tant le camouflage est habilement exécuté. Beaucoup de copains confondent nos coups de départ avec les explosions des marmites turques et ils se jettent à plat ventre à chaque instant, ce qui amène un sourire ironique sur les lèvres de notre guide. De couvert en couvert, nous continuons d'avancer vers les tranchées, mais en utilisant soigneusement le terrain, le guide s'engage dans un ravin dont les pentes sont creusées comme les alvéoles d'un gâteau de miel. Un bataillon de coloniaux est logé dans ces niches innombrables. De grands diables de Sénégalais nous regardent monter en riant, et goguenards nous disent : « Y a pas bon ! Pour eux, apparemment nous nous dirigeons sur une région où « Y a pas bon »... Nous verrons bien

On entend distinctement claquer les coups de fusil tirés en première ligne et je discerne le sifflement d'une balle égarée. Nous approchons !

Le 175e est aux tranchées, et nous aurons le plaisir de prendre la garde aux créneaux ce soir même. Cette préparation ne nous emballe que médiocrement, mais il faut faire contre mauvaise fortune bon coeur. En ligne, nouveau venu ou non, tout le monde est logé à la même enseigne.

En marche depuis deux heures sous la chaleur cuisante, déjà épuisé par le mal de mer, je suis vanné. Le ravin que nous suivons se finit brusquement dans une sorte de cul-de-sac rocheux qui sert de dépôt à munitions. Sur le plateau qui domine, le génie a aménagé une source dénommée « **Fontaine Vermeesch** » en souvenir d'un capitaine tué dans ces parages aux attaques de mai.

Plusieurs balles perdues sifflent désagréablement et tout le monde saute dans le boyau d'accès aux premières lignes.

Perpendiculairement au boyau, les tranchées de troisième ligne rayonnent à droite et à gauche. Primitivement c'étaient nos tranchées d'avant-poste, mais des attaques successives ont reculé le front de quelques centaines de mètres.

Le troisième bataillon du 175e est en réserve dans ses tranchées. Le lieutenant **Fénolhac de la 11e compagnie** demande si parmi les hommes qui défilent, il n'y a pas des Auvergnats. Je me présente immédiatement, et il se trouve que nous sommes du même « pays ». Il me garde à sa compagnie avec trois copains. Les autres camarades du renfort continuent d'avancer et sont successivement affectés aux compagnies échelonnées plus haut.

Le lieutenant Fénolhac me recommande chaleureusement aux camarades et m'affecte à la première section. Dans la tranchée, les « anciens » font la manille pour la plupart, d'autres écrivent en roupillant. Je me présente timidement ; on me cède une niche confortable où je dépose mon bardin. Aussitôt je lie connaissance avec mes nouveaux copains. Ils sont landais pour la plupart. Le 175e ayant été formé au début par des jeunes recrues et des récupérés du sud-ouest.

J'apprends que **le bataillon** est en réserve encore pour 48 heures, après quoi il descendra au repos sur la plage. Depuis le 4 juin, date de la dernière attaque, l'activité du secteur s'est bornée à des coups de main. Le 4 juin ! jour sinistre dont le 175^e gardera un terrible souvenir. L'attaque échoua lamentablement contre une tranchée turque fortement organisée, que notre préparation d'artillerie avait laissée à peu près intacte. Il est malheureusement probable que le commandement ne se laissera pas rebuter par cet échec sanglant, il tentera à bref délai une nouvelle et forte attaque. On peut se préparer pour la « voltige ». C'est du moins l'avis unanime des poilus.

J'écoute attentivement ces renseignements peu rassurants, heureux néanmoins d'être arrivé dans un moment de calme.

« À la soupe ! » crie le caporal. Tout le monde bondit sur sa gamelle. La 11^e n'a rien touché pour le renfort, mais les copains m'invitent quand même à partager leur repas. Toutes les impressions violentes de la journée m'ont coupé l'appétit. Je me contente d'un peu de bouillon, et brisé par la fatigue et l'émotion, je m'endors au fond de la tranchée.

À la tombée de la nuit une violente fusillade me réveille. Les balles sifflent au-dessus de notre tranchée. « Il y a attaque ? dis-je aux copains. -- mais non, répondent-ils, c'est la pétarade habituelle de toutes les nuits. » La parfaite sérénité des camarades me rassure. Je cherche de nouveau le sommeil, mais une foule d'idées diverses m'assaille. Avec le soir la bise s'est élevée et elle apporte des odeurs méphitiques, des rebuts de pourriture provenant des cadavres. Nous ne sommes pas à 800 m des Turcs et l'espace compris entre les lignes est couvert de morts. Une tristesse infinie me gagne. Je songe à tous les cadavres livides, tordus dans les convulsions d'une affreuse agonie, qui gisent sous la clarté blafarde de la lune et prennent le ciel à témoin de la barbarie humaine. Je ne suis ni superstitieux, ni impressionnable, mais une angoisse inexplicable m'étreint. Bientôt cependant la fatigue et le sommeil reprennent le dessus. Je me rendors...

17 juin--- « Au jus » ! crie l'homme de corvée. Je saute sur mon quart et je déguste l'excellent moka de la 11^e. Avec le soleil se sont dissipées mes sombres pensées de la veille. Je suis poilu, après tout, et dois m'en montrer digne. Est-ce que j'aurais la trouille plus qu'un autre ? Allons donc ! Les camarades échangent des lazzis. Je réponds gaiement.

À huit heures je pars avec les copains creuser un abri à munitions. Tout le monde trime avec ardeur. L'esprit de solidarité le plus pur anime tous ces hommes qui y vivent face à face avec la mort. La vie aux tranchées est une lutte farouche pour l'existence et la sécurité de chacun est d'autant plus grande qu'il a mis plus de cœur à la besogne. La solidité du front dépend de l'état des tranchées, et dans la guerre moderne, le terrassier joue un rôle aussi important que le tireur. Le lieutenant Fenolhac vient se rendre compte de l'état des tranchées et me félicite pour ma bonne volonté à l'ouvrage. Nous causons un

moment du pays ; je lui donne le plus de nouvelles possible. Sa présence me reconforte. Je sais que j'ai un ami sûr et un protecteur.

Dans la journée les Turcs envoient quelques salves de 77 et nous sommes encadrés à plusieurs reprises. Point de casse dans notre équipe. Nous avons tous involontairement baissé la tête au passage des projectiles, mais le travail n'a pas été interrompu une minute.

18 juin -- Les Sénégalais occupent nos emplacements et nous descendons au repos ou sur la plage. Les trous creusés dans le sable sont à moitié éboulés, mais nous les aménageons en quelques instants. On loge à raison de quatre ou six par niche ; les toiles de tente sont tendues par dessus et sous ce toit précaire, on affronte les rayons brûlants du soleil.

Dans la plaine le problème de l'eau potable se pose avec angoisse. Il y a juste deux ou trois puits remplis d'eau saumâtre et malsaine qui ont été comblées de détritiques et de cadavres par les Turcs. Il faut se contenter de cette boisson nauséabonde, stérilisée à l'eau de Javel. Aussi de nombreux cas de dysenterie se déclarent. En moins de 24 heures, les hommes atteints de la terrible maladie sont méconnaissables et il le faut les évacuer immédiatement. L'eau et le climat contribue peut-être plus que les balles, à décimer le corps expéditionnaire.

La côte d'Asie nous harcèle à chaque instant à coups de grosses marmites ; il arrive fréquemment qu'un trou de repos soit nivelé avec ses occupants. Les artilleurs ennemis n'ont pas à choisir un but précis pour leur tir ; la densité des troupes est telle sur la presqu'île que tous les obus portent.

Nous allons à la baignade dans l'après-midi sur la plage de Morto. Une centaine d'hommes, dans le costume d'Adam s'ébattent joyeusement au milieu de la grande tasse. Je me déshabille en un clin d'oeil et pique un plongeon dans l'eau tiède de la baie. Soudain deux coups sourds vibrent sur la Côte d'Asie, et deux obus font jaillir des colonnes d'eau à 200 m en avant du groupe des baigneurs. Le sauve-qui-peut est général. Chacun se sauve dans le plus simple appareil avec ses frasses sous son bras. Les pointeurs ennemis ont heureusement tiré trop court, mais la deuxième salve portera sûrement. Effectivement, quelques minutes après notre départ, une dizaine de marmites s'écrasent successivement à l'endroit précis nous prenions nos ébats.

Dans l'après-midi une corvée est envoyée par la 11^e compagnie au débarcadère de Seddul Bahr. J'en fais partie. Nous déchargeons d'abord des rails du decauville qui serviront à l'installation des pièces à longue portée destinées à combattre les batteries de la côte d'Asie. Le travail est à peine commencé que l'ennemi arrose méthodiquement le débarcadère. Un officier de marine nous fait mettre à l'abri derrière la carcasse du fort où sont accumulés des stocks considérables de munitions.

Soudain, une marmite turque tombe au milieu d'un groupe de chevaux parqués sur le plateau légèrement incliné qui s'étend entre le fort et le cap Hellès. Elle fait des ravages sanglants. Les malheureuses bêtes, affolées,

rompent leur longe et se sauvent de tous côtés, beaucoup sur trois jambes, d'autres avec des déchirures horribles dans les flancs.

Successivement, 20 marmites éclatent avec une terrible précision au milieu du parc. Quelques-unes rasant de si près la carcasse du fort qu'elles arrachent au passage des débris de maçonnerie. Quand le marmitage cesse, on compte 156 chevaux gravement atteints. Les pauvres bêtes sont finies à coups de revolver et leurs cadavres sanglants sont chargés sur des chalands, puis entraînés au large où ils serviront de nourriture aux poissons. La mer les rejettera ensuite sur le rivage. J'ai déjà compté au moins une vingtaine de carcasses provenant des hécatombes antérieures sur la plage de Morto. Comme on le voit, les corvées de Seddul Bahr ne sont pas exemptes de dangers.

20 juin -- Une batterie de 75, installée à 150 m de nos abris, nous réveille en sursaut. La gueule de ses pièces est juste tournée vers nos guitounes et ses projectiles passent à quelques mètres au-dessus de nos têtes. En quel honneur cette pétarade matinale ? Nous allons être rapidement fixés.

Des détonations sèches vibrent de toutes parts et la canonnade se change rapidement en un roulement continu et assourdissant. Mes oreilles bourdonnent ; jamais je n'ai entendu un pareil vacarme.

La cote d'Asie riposte furieusement mais ne réussit qu'à exaspérer davantage la rage de nos artilleurs.

Nous déjeunons en musique, nous soupçons en musique. La voix sèche de nos canons couvre les explosions des marmites turques, auxquelles d'ailleurs, on ne prête plus d'attention. Une attaque formidable se prépare et cette fois les artilleurs ont à coeur de réparer leur échec coupable du 4 juin. Je m'endors avec le canon.

21 juin -- Je me réveille avec le canon. N'y tenant plus, assourdi, exaspéré, émerveillé par le vacarme, je rends visite aux artilleurs. « Allez-vous continuer longtemps comme cela ? dis-je. Mais vous allez niveler l'Achi Baba ! -- jusqu'à ce soir encore ! me dit un pourvoyeur sans s'arrêter de charrier vers le monstre des provisions... de bouche ! Il faut qu'on écrase les Turcs jusqu'au dernier ! » J'admire la rapide manœuvre du 75 et j'écoute sans me lasser la terrible musique de la mort.

À midi le roulement puissant du canon n'arrive pas à couvrir la pétarade enragée des mitrailleurs. L'attaque est déclenchée. Moment tragique et solennel. L'artillerie se tait pendant quelques minutes et puis recommence de plus belle. « Nous allongeons le tir. » me dit un pointeur. L'attaque a réussi. Là-haut, vers les lignes, la fusillade roule toujours sinistrement. Oh ! La terrible boucherie ! Nous sommes alertés à deux heures. Les sacs sont montés et l'ordre de départ arrive quelques instants après. Nous allons nous placer en réserve dans le ravin sous la fontaine Vermeersh. Les balles turques sifflent sans arrêt et beaucoup vont se perdre jusqu'au bord de la mer.

Soudain du boyau central débouchent des brancardiers. Ils ramènent des lignes un blessé sanglant recouvert d'une toile de tente. On les interroge anxieusement : « a-t-on pris la tranchée ? Y a-t-il beaucoup de pertes ? Réponse affirmative sur les deux questions mais pas d'autres détails. Le malheureux blessé gémit et les braves brancardiers repartent.

Et d'autres, d'autres encore débouchent du boyau, ramenant de la souffrance et des corps meurtris. Le défilé sinistre continue sans interruption. C'est pour la première fois que je vois des blessés retour du champ de bataille, et pourtant ce spectacle ne m'émeut pas. Un sentiment viril me soutient. Je n'ai plus peur des balles ni du canon. Le frémissement de la bataille a vaincu l'appréhension.

Un agent de liaison arrive et remet d'urgence un pli cacheté au commandant de compagnie. Ce dernier en prend rapidement connaissance et donne l'ordre de départ.

Laissant le boyau aux brancardiers, nous traversons le plateau à découvert. Les balles sifflent par milliers et je m'étonne qu'on puisse passer impunément au milieu de cette tourmente. Soudain, mon voisin de gauche pousse un cri rauque et tombe la face en avant : il a reçu une balle dans le cou. Je m'arrête pour lui faire son pansement. « Continuez ! me dit le chef de section. C'est l'affaire des brancardiers. » Sans dire un mot, désagréablement impressionné, je suis le camarade.

Au bord du boyau le cadavre d'un zouave est étendu, mais l'heure est trop tragique pour qu'on l'enterre en ce moment.

Les balles sifflent de plus en plus. Continuer d'avancer à découvert serait une folie, car nous arrivons en vue des tranchées ennemies. On descend dans le boyau. Le serpent interminable de la relève en épouse les méandres sans fin et poursuit sa marche. Dans un coude, un tibia dépasse de la paroi de terre et j'ai un recul involontaire devant ce reste de la mort.

Nous débouchons dans la tranchée de départ de l'attaque de ce matin. L'odeur des cadavres est suffocante. Sur le parapet un corps est étendu la face contre terre, les jambes pendantes dans le vide. La mort l'a surpris au moment où il sortait de la tranchée. Partout, des tableaux d'horreur impossible à décrire. Une main pourrie avec quelques fragments de peau noircie dresse ses phalanges livides au-dessus du parapet ; en avant de la tranchée, de nombreux cadavres sont étendus sur le terrain bouleversé par les explosions.

Les balles ennemies s'écrasent sur le sol avec un bruit sec, parfois elles ricochent avec des miaulements sinistres. Courbé en deux, je suis les méandres de la tranchée derrière les camarades. Nous nous engageons dans un boyau de fortune creusé entre la tranchée de départ et la tranchée prise. Les mitrailleuses le balayent, et certains coins pris d'enfilade sont particulièrement dangereux. J'enjambe plusieurs cadavres et ce contact répugnant ne me fait même pas tressaillir. Combien de temps dure cette avance fantastique dans un boyau aux

trois quarts défoncés, sous le feu plongeant de l'ennemi ? Je l'ignore, et j'ignore comment j'arrive sain et sauf à la tranchée prise.

Ici, l'horreur dépasse ce qu'on peut imaginer. Partout un amalgame sans nom de dépouilles de toutes sortes ; sur le parapet, un amoncellement de cadavres tel qu'un frisson involontaire me parcourt. Les corps déchiquetés des Turcs sont entassés par dizaines ; çà et là quelques capotes bleu horizon au milieu des uniformes kaki de l'ennemi, mais en proportion infime.

Sous le cuisant soleil les cadavres tordus se gonflent, noircissent, se crevassent, et laissent suinter un liquide purulent. Une épouvantable odeur de pourriture se dégage. J'en ai la nausée. Les occupants de la tranchée -- des légionnaires-- nous racontent l'attaque. Elle fut terrible, mais courte. La vague d'assaut française franchit en quelques bonds, sous un feu d'enfer partant des deuxième et troisième lignes turques, l'espace compris entre les tranchées. Quelques ennemis échappés au bombardement tirèrent jusqu'au moment où les baïonnettes furieuses des assaillants les eurent cloués sur place. L'organisation de la tranchée prise était à peine commencée qu'une contre-attaque se déclencha. Un bataillon de coloniaux débordés, se replia et entraîna la perte totale de la tranchée. Pas pour longtemps ! La légion, dans un nouvel élan terrible, rétablit la situation en massacrant jusqu'au dernier homme, l'effectif de la contre-attaque turque. « Cette fois nous partons contents, me dit un vieux légionnaire. La tranchée est entre de bonnes mains avec les poilus du 175 e. Vous ne la laisserez pas reprendre. » Cette flatteuse appréciation d'un vieux dur à cuire me prouve que la réputation du 175e est sans tache.

Les légionnaires nous transmettent rapidement les consignes et l'unité relevée -- bien réduite, hélas ! -- s'engage dans le boyau qui conduit à l'arrière. Nous avons quelques créneaux de fortune édifiés à la hâte par nos prédécesseurs. Chacun occupe le sien. La nuit tombe et la fusillade redouble. « Veillez attentivement, nous dit le chef de section, car les Turcs vont certainement contre-attaquer dans la nuit. Surtout, gardez vos fusils approvisionnés. » La recommandation est superflue. Nous sommes tout yeux, tout oreilles, et pour prouver que notre surveillance est active, nous exécutons des jeux de sabre fréquents.

Soudain, d'un bout à l'autre de la tranchée un commandement circule : « les voilà ! Baïonnette au canon. Feu à volonté. » Une pétarade effroyable éclate. L'ennemi, qui a laissé des éléments à l'attaque, ne tire pas. Sous la clarté blafarde de la lune, des silhouettes se profilent à 50 m de nos tranchées. L'éclair de nos baïonnettes et la précision de notre tir doivent les impressionner désagréablement car elles se dispersent en quelques secondes et s'évanouissent dans les ténèbres. La fusillade peu à peu diminue d'intensité et nous remettons les baïonnettes au fourreau.

22 juin -- il est deux heures. Il ne reste au créneau que quelques sentinelles de distance en distance. Les officiers de la compagnie circulent dans la tranchée et

demandent des grenadiers volontaires pour faire une reconnaissance. Un ancien de mon escouade se présente. À tout hasard, je m'avance aussi.

Nous sommes 10 volontaires commandés par un sergent, qui avons pour mission d'explorer un boyau qui part de notre tranchée et aboutit selon toute vraisemblance, aux tranchées ennemies.

Sergent en tête, notre groupe résolu s'y engage. Chaque patrouilleur tient une grenade dans sa main droite et le fusil dans la main gauche. En certains endroits, des cadavres à demi putréfiés obstruent le boyau. Nous les enjambons. Je suis le dernier du groupe. Soudain, comme je viens de dépasser un corps couvert de sa capote, un objet bizarre de la grosseur d'un gros caillou s'abat entre mes jambes. D'un coup d'oeil rapide, j'identifie le projectile : c'est une grenade. Instantanément aplati, j'attends l'explosion. Rien. L'engin, heureusement n'éclate pas. Je fais un rapide volte-face et je vois le pseudo cadavre remuer. D'un seul bond, je saute sur lui, je le découvre et j'aperçois une hideuse face de Kurde crispé par la haine. Blessé aux deux jambes, le fanatique a eu encore la force de me jeter une grenade par derrière. Rapidement comme l'éclair, ma baïonnette s'engluie dans sa poitrine. Le misérable pousse un soupir étouffé et expire. Par acquit de conscience je le gratifie encore d'un coup de crosse qui fait craquer les os de son crâne. Le sergent chef de groupe s'est arrêté et je le mets rapidement au courant de ce qui vient de se passer. « Les charognes ! dit-il, attend, que j'en retrouve ! »

Plus loin nous enjambons encore des corps étendus et notre baïonnette au passage leur donne le coup de grâce. Pure barbarie dira-t-on. C'est la guerre ! Les ennemis agissent en sauvages. Nous aussi.

Nous parcourons au moins 200 m sans rencontrer un seul ennemi vivant. Soudain, l'éclair d'un coup de feu troue l'obscurité à 20 mètres en avant. Un poste turc est établi là. Halte ! Notre mission est finie. Nous avons rétabli le contact.

En quelques minutes, un solide barrage de sacs est établi en travers du boyau, et le sergent envoie un homme en arrière pour avertir la compagnie. Nous agissons le plus silencieusement possible. Néanmoins, les Turcs ont dû nous entendre car ils ouvrent une terrible fusillade. Derrière notre barrage de sacs, nous laissons passer la rafale. Rira bien qui rira le dernier !

Quelques instants après le départ de l'agent de liaison, l'artillerie française ouvre un tir de barrage avec des fusants. Les projectiles éclatent à 100 m environ en avant de nous, et font taire la fusillade.

Sous la protection des bombardements, la 10e compagnie tout entière s'engage dans le boyau.

La 11e suit immédiatement derrière, puis dépasse la précédente et vient se masser à l'extrémité du boyau derrière nous. Le commandant de compagnie est en tête. Il a endossé la capote d'un poilu et tient un fusil, comme tous les hommes. Rapidement, il donne des ordres. « Préparez-vous à bondir derrière moi ! » Il s'élance. Le premier peloton de la 11e, y compris notre groupe

volontaire bondit instantanément hors du boyau. Sur le terrain, bouleversé par les obus, enjambant les cadavres, nous progressons sous un feu terrible presque à bout portant.

En 30 secondes, la vague d'assaut est décimée. Les blessés et même beaucoup d'hommes valides se réfugient dans les trous d'obus. J'avance automatiquement derrière le commandant de compagnie. Quand je me rends compte de la situation il est trop tard pour reculer. Nous restons à peine une vingtaine à quelques mètres de la tranchée ennemie. Je me réfugie d'un seul bond dans un vaste entonnoir creusé par un de nos crapouillots où gisent trois ou quatre cadavres déchiquetés. Deux camarades et le lieutenant Fénolhac me rejoignent. Notre situation est critique. D'un moment à l'autre les Turcs peuvent faire un retour offensif, auquel cas nous serions perdus. De plus, nous sommes à portée de jet de grenades « eh bien, les enfants nous dit le lieutenant, mourir pour mourir, nous allons essayer de nous replier.. » Il fait grand jour maintenant et le tir de l'ennemi et terriblement efficace.

Derrière le lieutenant, j'effectue un bond de 10 m jusqu'à un trou d'obus. Visés par 100 tireurs, mais manqués ! Je reprends haleine une seconde et je repars comme un zèbre. Je n'entends ni les balles qui claquent par centaines autour de moi, ni l'appel désespéré du camarade qui a tenté de nous suivre, et qui moins heureux que nous est tombé à découvert. Immédiatement achevé par une grêle de balles, son corps crispé reste étendu sur le bord de l'entonnoir qu'il a essayé de quitter.

Je cours comme un fou en zigzaguant et j'arrive au boyau de départ épuisé, affolé, assourdi, mais sain et sauf. Le lieutenant a réussi également, par un remarquable hasard, à s'en tirer sans blessure.

La partie la plus périlleuse de notre repli est accomplie mais nous ne sommes pas quittes ! La 10e compagnie, qui occupe le boyau, est dans une situation critique. Complètement prise d'enfilade, elle a été décimée sur place. Partout des blessés et des morts jonchent le fond de la tranchée. En certains endroits les survivants ont empilé les corps de leurs camarades en guise de pare-éclats.

J'abandonne mon sac qui gêne considérablement les mouvements et je me coule comme une couleuvre dans le boyau fatal. Il faut ramper sur les morts et les blessés si l'on veut éviter leur triste sort. Mon passage arrache à ces derniers des plaintes déchirantes. Enfin au prix de mille difficultés, je réussis à gagner la tranchée de départ.

Le deuxième peloton de la 11e compagnie n'a presque pas eu de pertes, mais le premier a lourdement souffert. Il manque une quarantaine d'hommes qui, blessés pour la plupart entre les lignes, ont été achevés sur place par la terrible fusillade des Turcs.

Un de mes copains, arrivé en renfort le 16 juin a été si fortement impressionné le matin par la perspective de l'attaque qu'il a eu une crise de nerfs. Quand je rentre de ma terrible randonnée il me supplie d'aller lui chercher à boire. On n'est précisément pas tendre dans ces moments-là. « Ça passera

comme c'est venu, lui dis-je rudement. Estime-toi heureux d'avoir échappé à l'attaque. » J'ai une soif dévorante, et malgré ma fatigue je descends à la corvée de soupe. Dans la nuit le boyau conduisant à l'arrière a été amélioré ; on peut maintenant y circuler en sécurité en prenant des précautions. Aux cuisines, installées sous la fontaine Vermersh, la soupe est prête depuis longtemps mais en raison des terribles événements du matin, les cuisiniers n'ont pas pu seulement apporter un jus. J'en avale coup sur coup trois ou quatre quarts. Que c'est délicieux le café, quand on meurt de soif !

Je remonte aux tranchées avec cinq ou six bidons en bandoulière et un bouteillon de soupe à chaque main. Les copains tendent avidement leur quart pour avoir du jus. Boire, boire d'abord ; c'est ce que réclament les hommes harassés de fatigue et brûlés par le cuisant soleil.

Dans la tranchée sinistre où pourrissent des centaines de morts, des essaims de grosses mouches font la navette entre les cadavres et nos victuailles. À peine un bouteillon est-il le découvert que les hideux insectes s'y noient par dizaines et il faut les enlever à la cuiller avant de boire. Personne ne goûte aux aliments solides ; l'odeur atroce des morts donne la nausée. Beaucoup ne supportent même pas le café et ils ont pris de vomissements.

Dans l'après-midi, organisation de la tranchée. Le commandant passe une inspection et nous fait une scène terrible parce qu'il a trouvé quelques enveloppes de papier de cartouches et des étuis vides traînant dans la tranchée. Même dans les moments les plus tragiques, la fumisterie militaire ne perd pas ses droits. Pauvre pitou, souffre-douleur de tout le monde, victime résignée qu'on immole sans vergogne !

Notre tranchée est beaucoup trop large comme défense de première ligne. Les Turcs n'y avaient ménagé aucun pare éclats et dans ce couloir large et profond, nos obus firent des ravages terribles. Malheureusement si l'ouvrage n'a eu pour l'ennemi qu'une médiocre valeur défensive, le même inconvénient va se retourner contre nous.

On fait un rapide inventaire du butin laissé par les Turcs ; il est considérable. Des fusils, des grenades, des papiers de cartouches traînent dans tous les coins. Plusieurs mitrailleuses à peu près intactes provenant du « Goeben » et un lance bombes avec une copieuse provision de projectiles ont été également abandonnés. Mais ce qui frappe le plus petit dans l'évaluation des dégâts causés à l'ennemi, c'est l'étendue de ses pertes en hommes. D'un bout à l'autre de la tranchée sur une longueur de 2 km environ, c'est un amoncellement terrifiant de cadavres. On s'en est débarrassé comme on a pu, en les entassant sur le parapet et même dans le fond de la tranchée. Dans ce dernier cas, les corps gonflés, recouverts d'une couche de terre, font sommier au passage !

La nuit descend une deuxième fois sur le champ de carnage et de part et d'autre on s'organise fébrilement et on enlève ses morts et ses blessés. Des équipes sont désignées pour travailler à découvert à l'ensevelissement des cadavres.

La 11e reçoit l'ordre de creuser une tranchée perpendiculaire au boyau occupé le matin même, car ce dernier pris d'enfilade d'un bout à l'autre, est inutilisable. Les quelque 80 hommes des effectifs sont échelonnés sur une longueur de 200 m environ. Chacun doit s'enfoncer sur place et creuser un tronçon de tranchée de plus de 2 m, de telle façon qu'au matin, il soit invisible de l'ennemi. Tâche colossale dans un sol dur et rocailleux, mais pour l'accomplissement de laquelle chacun fera un effort surhumain !

D'abord complètement à découvert, nous sommes mitraillés copieusement par les Turcs qui entendent distinctement travailler. Pendant la nuit les pertes sont toujours invraisemblablement minimales. Nous ne prêtons aucune attention aux balles qui sifflent de toutes parts et le travail avance avec une rapidité incroyable. Pour stimuler encore notre zèle, le chef de bataillon fait annoncer que si la tranchée est terminée à l'aube, nous serons relevés.

Malheureusement, à minuit je suis distrait de mon travail pour aller enterrer les morts. Nous sommes huit employés à cette sinistre besogne. En transportant le corps à peine putréfié d'un énorme Kurde, les deux bras se détachent du corps et restent entre mes mains. Le cadavre roule sur le sol, se dégonfle et une odeur atroce se dégage. Je suis pris de vomissements mais il n'en faut pas moins continuer le lugubre travail.

À deux heures du matin, je rejoins ma section juste pour empoigner le fusil. Une forte reconnaissance turque est signalée par une de nos patrouilles. Elle se dirige vers les travailleurs en droite ligne. Parvenue à une centaine de mètres, elle s'arrête et ouvre le feu. Nous ripostons avec une telle énergie qu'au bout de 10 minutes le groupe ennemi fort d'une centaine d'hommes, se disperse et il s'évanouit dans les ténèbres.

Nous reprenons les pioches avec ardeur. En dépit du temps perdu, mon tronçon de tranchée est aussi avancé que les autres. J'ai 1 m de profondeur, plus la hauteur du parapet, et en baissant légèrement la tête, je suis parfaitement à l'abri. Il n'est que temps ! Le jour commence à poindre et le tir de l'ennemi est plus efficace.

Mon voisin de gauche, un landais, a la malencontreuse idée de lever la tête pour se rendre compte de la position des tranchées ennemies : presque aussitôt il retombe avec un râle sourd ; une balle lui a arraché l'oeil gauche. Je lui fais rapidement son pansement et malgré la gravité de sa blessure il descend seul au poste de secours.

La tranchée n'est pas terminée, mais elle est assez profonde pour offrir un abri sûr à un tireur à genoux. Le commandant satisfait de notre effort, donne des ordres pour la relève.

Une heure après, nous retournons en arrière, laissant à nos remplaçants une position dangereuse, mais tenable. Nous venons de fournir quatre heures d'effort surhumains et la détente se produit. Nos corps épuisés tombent de sommeil. Je m'endors debout dans le boyau. La 11e compagnie s'installe en deuxième ligne

dans une bonne tranchée. Immédiatement les cuisiniers apportent le jus, après quoi nous nous endormons d'un sommeil de plomb.

24 juin -- Une bonne journée de repos ininterrompue a réparé nos forces défaillantes. Dans la soirée chacun améliore sa niche individuelle, et puis cherche ses poux. Ces indésirables parasites ont fait depuis quelque temps leur apparition sur ma personne, et ils ne tardent pas à se multiplier. Nos prédécesseurs, dans la tranchée, des Sénégalais en produisent des échantillons remarquables et ils nous les lèguent à chaque relève. Messieurs les Bamboulas, quand ils se livrent à l'épouillage, se gardent bien de tuer leurs captifs. Ils les laissent délicatement choir dans le fond de la tranchée où ces derniers n'attendent qu'une nouvelle victime pour recommencer leurs exploits.

Notre ravitaillement est exclusivement composé de viandes frigorifiées et de singe. Les cuisiniers ont beau accommoder ce dernier à toutes les sauces, ils nous dégoûtent complètement. Le pain, fabriqué à Moudros, est toujours moisi quand il arrive. On en mange juste assez pour ne pas mourir de faim. Jamais de légumes frais. Toujours des « fayots » rouges ou du riz. En somme, nous n'avons guère que le café et les deux quarts de vin de l'ordinaire pour nous soutenir. Et notre boisson même est recouverte d'une quantité incroyable de mouches. Ah ! L'affreuse engeance qui nous agace nuit et jour, se glisse dans tous nos aliments et sert de véhicule à toutes les maladies contagieuses.

L'eau potable manque totalement et le maigre débit de La Fontaine Vermeesch est employé en totalité par les cuisines. Des barriques emplies avec l'eau infecte des puits sont amenées par le train des équipages. On les vide en un clin d'oeil et cette boisson malsaine, bien que stérilisée à l'eau de Javel, provoque de violentes coliques.

Bien peu d'hommes résistent plus d'un mois à de telles conditions de vie ; à la section il reste quatre ou cinq hommes au plus qui ont fait le débarquement. Les plus robustes même dépérissent à vue d'œil.

28 juin – le régiment au complet, après six jours d'avant poste, est relevé par le sixième colonial. Nous redescendons à l'extrémité de la baie de Morto, vers les falaises de Seddul Bahr.

Aux Dardanelles comme partout, on est toujours mieux ravitaillé auprès de la base d'approvisionnement qu'en ligne. Les cuisines sont installées au bord de la mer, dans une anse du rivage. La fumée en dévoile les emplacements à la côte d'Asie qui s'efforce de gêner le « frichti » à coups de grosses marmites. Fort heureusement, les rochers de la falaise forment un abri sûr et les projectiles s'y écrasent sans faire de dégâts.

Nous lavons notre linge dans l'eau de mer mais cette dernière ne dissout pas le savon. Tous les jours la plage est couverte d'une multitude de baigneurs. La côte d'Asie a beau hurler, elle n'empêche pas le bain quotidien. Parfois pourtant une marmite éclate au milieu d'un groupe et fait de nombreuses victimes : les

autres se sauvent un instant et reviennent. Les Anglais viennent chaque jour de l'autre extrémité de la presqu'île pour faire une « saison » à ce nouveau Trouville. Tommies et Pitous voisinent dans la plus complète nudité au milieu de la grande mare. Les premiers apportent de nombreux articles d'échange. Leurs boîtes de confiture sont surtout l'objet de notre convoitise ; ils nous les cèdent pour presque rien : une dizaine de sous. C'est donné !

4 juillet-- Chose rare ! Nos six jours de repos se sont passés sans incident fâcheux. Ce soir nous réintégrons les tranchées. Au crépuscule les quatre compagnies du troisième bataillon sont alignées sur la piste qui conduit aux tranchées. L'obscurité propice masque le mouvement des troupes : la cote d'Asie est silencieuse et les batteries de l'Achi Baba se sont tuées avec les dernières lueurs du jour.

À huit heures la relève est terminée. Ma compagnie est en deuxième ligne, et partant en sécurité relative. Malheureusement elle doit fournir toutes les corvées nocturnes ; les hommes ont à peine installé leur bardin, qu'ils sont réunis par petits groupes et envoyés au ravitaillement des premières lignes, à la réfection du boyau, etc... Mon groupe enlève les dernières dépouilles turques qui restent dans la tranchée du « Haricot » de sinistre mémoire, et les transporte à la place d'armes dénommée « place Plat ». Nous charrions toute la nuit une foule d'objets hétéroclites : l'aube nous arrête et nous regagnons nos emplacements.

Il faut profiter des premières heures de la journée pour roupiller, car dès huit heures du matin, la chaleur est telle dans les tranchées qu'il est impossible de fermer l'oeil. Les mouches nous horripilent, le soleil nous cuit. Beaucoup étendent la toile de tente sur la tranchée pour se procurer de l'ombre ; malheureusement, le passage incessant des corvées et des agents de liaison dérangent l'installation.

Chacun cherche à se dérober coûte que coûte à l'ardeur du soleil, et creuse à la pelle- pioche une petite sape dans la paroi de la tranchée, après quoi il s'y blottit tant bien que mal.

La journée paraît horriblement longue et la nuit et impatientement attendue. Qu'importe le labeur nous aurons de l'ombre !

6 juillet -- Nous apprenons que le vapeur Carthage amarré à quelques centaines de mètres de Seddul Bahr vient d'être torpillé au mouillage par un sous-marin allemand. Il débarquait des munitions sous la protection d'un destroyer anglais, lorsqu'une torpille l'a atteint en plein dans la chambre des machines. Il a sombré en quelques minutes mais l'équipage, à l'exception de quelques chauffeurs tués par l'explosion a été recueilli par le torpilleur. Le sous-marin auteur du méfait n'a pas été aperçu.

7 juillet -- Après les monotones occupations nocturnes nous faisons la manille dans la tranchée, lorsqu'un cuirassé arrive en vue de Seddul Bahr, escorté par

quatre contre-torpilleurs. La côte d'Asie, qui a manifesté une activité insolite pendant toute la matinée, se tait instantanément.

Le navire croise à petite vitesse à six ou sept mille au large du détroit ; soudain quatre langues de flammes gigantesques jaillissent de ses flancs : il vient de lâcher sa bordée. Quelques secondes s'écoulent, puis le grondement monstrueux des coups de départ fait trembler la presqu'île. Là-bas, sur la côte opposée, en arrière de Koum Kaleh, quatre éclatements simultanés sont visibles, et le fracas des explosions nous parvient assourdi par la distance.

Le navire s'approche de l'entrée du détroit, suivi par ses vigilants gardiens, et continue son marmitage méthodique. Nous admirons la grande précision des obus de marine dont la formidable puissance explosive doit troubler les artilleurs ennemis. Après une heure de bombardements, le cuirassé s'éloigne et se perd dans le lointain.

Pour prouver qu'elles ont échappé au marmitage quelques pièces ennemies tirent après son départ. N'importe, la présence du cuirassé nous a procuré une heure de sécurité absolue.

8 juillet -- Nous déjeunons tranquillement à 10 heures du matin, lorsqu'une explosion formidable secoue la presqu'île. Derrière nous une immense gerbe de flammes jaillit à une hauteur énorme. Dans l'air embrasé des explosions secondaires se produisent et pendant quelques secondes le terrible feu d'artifice ressemble à l'éruption d'un volcan. Peu à peu les débris projetés par l'explosion retombent de toutes parts et parviennent jusqu'à nous. C'est ainsi qu'un crapouillot à peu près intact vient lourdement atterrir à 50 m de notre tranchée et fournit l'explication de ce cataclysme subit. Un obus est tombé sur le dépôt de munitions installé sous la fontaine Vermeesh, et les 600 crapouillots qu'il enfermait projetés par 6 t de mélinite, ont produit l'effarant feu d'artifice de tout à l'heure. Quelques minutes après notre hypothèse est confirmée par un agent de liaison qui vient de visiter le lieu de l'explosion. Il se trouvait à quelque distance du dépôt à munitions, lorsque sous l'effet d'un obus tiré, un fantastique jet de flammes jaillit, criblant le terrain de débris calcinés à 500 m à la ronde.

Fort heureusement, nulle troupe n'était de passage à ce moment sur le lieu et le nombre des victimes est insignifiant. Les cuisiniers de la 11e ont vu leur sauce gâchée par la chute des débris, mais aucun d'eux n'a été atteint. Le bilan de l'explosion se réduit à une demi douzaine de blessés seulement. N'importe ! Les Turcs sont satisfaits de leur coup providentiel et leur joie se traduit par une fusillade désordonnée. Notre artillerie exécute un tir de barrage de 10 minutes, à la fois pour les calmer et pour leur prouver que les stocks de munitions n'ont pas tous explosé.

Le soir même, nous descendons dans un ravin parallèle à celui de la fontaine Vermeesh. On dormira au moins une nuit, luxe énorme depuis quatre jours.

10 juillet -- le lieutenant Fénolhac réunit la compagnie et prononce un petit speech d'un effet désastreux. C'est tout bonnement l'annonce d'une attaque pour le surlendemain. « J'espère que vous ferez dignement votre devoir comme toujours, dit-il. Je compte sur vous. »

C'est bizarre, malgré l'accoutumance aux dangers, l'annonce d'une attaque produit toujours une terrible impression. Joli repos en perspective !

11 juillet -- Les sacs sont préparés de bonne heure car la relève commence à la nuit tombante. Dès que le soleil a disparu derrière les flots bleus de l'Egée, la colonne se met en route. En quelques instants la relève est terminée. La 9^e et la 10^e compagnie occupent la tranchée de départ, les deux autres sont en réserve.

Pendant la nuit, fusillade habituelle, mais rien ne fait prévoir l'effroyable bourrasque du lendemain.

12 juillet -- A deux heures du matin, le lieutenant Fénolhac m'envoie en liaison auprès de la 10^e compagnie. Dès que cette dernière se lancera à l'attaque je préviendrai mon unité.

Je choisis dans la tranchée de départ un emplacement idéal d'où je peux surveiller par le créneau les effets du bombardement qui va commencer. L'observateur d'artillerie est à ma droite avec deux téléphonistes. Il consulte sa montre. « Encore 10 minutes, » dit-il.

L'aube va paraître. Soudain une rafale de 75 passe au-dessus de nos têtes, et si près que nous nous baissions involontairement : les quatre projectiles éclatent sur la tranchée ennemie. « En plein dans l'objectif » dit l'observateur. Les téléphonistes, fidèlement, transmettent.

Quelques minutes plus tard, un effroyable tintamarre se déclenche. Une nappe ininterrompue de projectiles passe. Les explosions déchirent l'air avec une rage effroyable. J'ai vu des nuages en montagne, où la terre et le ciel semblent se coaliser pour anéantir plantes et bêtes. Eh bien ! la flamme des éclairs, le grondement du tonnerre et la rage de la tempête pâlisent devant l'ouragan de fer et de feu qui s'abat sur l'ennemi. La fumée âcre de la mélinite forme un nuage opaque sur le champ de carnage. Tous les calibres hurlent, depuis le 75 jusqu'au 240 de marine ; des geysers de terre et de fumée jaillissent du sol dévasté. Il est impossible à des hommes de résister au milieu de cet ouragan de feu.

Pendant deux heures consécutives, horrifiés, assourdis, nous contemplons l'oeuvre de mort. L'ennemi riposte faiblement mais ses projectiles tombent en première ligne et font quelques victimes parmi les troupes massées pour l'attaque.

À six heures précises le capitaine commandant la neuvième compagnie bondit par-dessus le parapet et commande : « en avant ! » La compagnie entière jaillit instantanément de la tranchée et s'avance derrière le rideau de fumée artificielle produit par la mélinite.

Immédiatement l'artillerie allonge son tir et arrose les troisième et quatrième lignes turques.

Quand l'opaque nuage artificiel s'est dissipé la neuvième compagnie a dépassé la première position turque et la vague d'assaut progresse toujours. Malheureusement l'adversaire s'est ressaisi et la fusillade crépite. C'est l'instant critique. La 10e compagnie bondit à son tour. Je cours prévenir mon unité qui vient immédiatement remplacer la précédente dans la tranchée de départ.

Dans le terrain d'attaque la deuxième vague a rejoint la première sur la position prise.

À nous maintenant ! Le lieutenant Fénolhac s'élance à la tête du premier peloton de la 11e. L'adversaire cette fois riposte avec énergie. Les mitrailleuses balayent le terrain et nous passons au milieu d'une nappe de balles serrées. D'une seule traite, l'espace compris entre la tranchée de départ et la première tranchée turque est franchi. Nous reprenons haleine une minute sans nous occuper d'une cinquantaine de Turcs épargnés par le bombardement qui, déséquipés et désarmés, n'attendent qu'une accalmie pour partir en arrière.

La vague repart. Le tir de l'ennemi est de plus en plus violent. Nous avançons en zigzag, trébuchant sur le sol dévasté, poursuivis par l'implacable mitrailleuse. Quand nous atteignons l'objectif nous sommes à bout de souffle. D'un bond, je franchis le parapet et je m'aplatis dans le fond de la tranchée. Il n'en est que temps ! Les balles de mitrailleuses écorchent le parapet à l'endroit précis où j'ai sauté.

Hélas ! Je n'ai échappé à un danger que pour m'exposer à un autre plus terrible. Les positions ennemies de droite prennent la tranchée d'enfilade et comme cette dernière n'a pas de pare éclats, elle est balayée d'un bout à l'autre. À ma droite trois ou quatre hommes de la 10e compagnie, gisent, criblés de balles. Je me blottis derrière leurs cadavres, et ce mouvement me sauve sans doute la vie, car à l'instant même une rafale de balles passe à 20 cm de ma tête. Tôt ou tard cependant, je subirai le sort des malheureux dont les cadavres m'abritent. Coûte que coûte il faut changer de place. Je rampe avec des précautions infinies par-dessus les cadavres, et par une chance inouïe la mitrailleuse reste silencieuse pendant quelques secondes. Je franchis deux mètres puis trois puis dix et je bondis d'un seul coup derrière un coude de la tranchée où deux survivants de la 10e compagnie se sont réfugiés. J'ai été bien inspiré de quitter l'endroit fatal, car mon mouvement aperçu de l'ennemi, provoque une rafale de balles terribles. Les cadavres sont littéralement criblés ; 10 secondes plus tard, et j'étais perdu !

Les deux camarades m'expliquent qu'ils sont probablement les seuls survivants de leur section : tout a été fauché instantanément dans les endroits pris d'enfilade.

Où sont donc mes copains ? Le coude de la tranchée les dérobe à ma vue et j'ignore s'ils ont sauté dans un endroit mortel.

Que faire? Attendre. J'apprends des camarades que la neuvième compagnie a disparu tout entière dans la tranchée en face. Massacrée ou prisonnière? On l'ignore.

Blottis au fond du boyau brûlant, nous attendons... Les Turcs continuent leur implacable fusillade malgré la rage de notre artillerie.

Les heures passent, interminables. Le vent du sud est étouffant. J'ai épuisé l'eau de mon bidon et une soif ardente me dévore. À la fin, n'y tenant plus, je rampe jusqu'au cadavre le plus proche et je lui enlève son bidon.

Dès quatre heures du soir il ne nous reste plus une goutte d'eau et la soif est plus ardente que jamais. Les sacs sont en arrière avec les vivres de réserve. Rien à croûter, rien à boire ; aplatis au fond d'un trou brûlant, dans l'impossibilité de faire un mouvement : la situation est terrible.

Les heures nous paraissent plus longues que des siècles et le soir est salué avec une satisfaction intense. Dès que les ténèbres sont suffisamment opaques pour masquer nos mouvements, nous nous mettons avec ardeur à creuser un pare éclats. La terre enlevée est rejetée sur les cadavres.

Le lieutenant Fénohac circule dans la tranchée et compte ses hommes. Deux manquants à la section : l'un a été tué au premier bond, l'autre sur le parapet même de la tranchée.

« Organisez-vous rapidement », nous dit le lieutenant. Les Turcs vont peut-être contre-attaquer dans la nuit. « Tirez constamment pour donner l'illusion du nombre ». Les guetteurs et les travailleurs rivalisent de zèle. À minuit le pare éclats est terminé. Nous aménageons quelques créneaux de fortune.

La fusillade est si nourrie que nos munitions s'épuisent sérieusement. Une corvée de la 12^e compagnie apporte des cartouches et quelques bidons d'eau et de rhum. Elle a dû passer à découvert car le boyau d'accès à l'arrière n'est pas terminé.

Nous étanchons notre soif atroce, mais l'énergie factice donnée par l'eau de vie, est vite tombée. Vers deux heures je guette par le créneau lorsque le lieutenant passe une inspection. Il me fait relever un instant de faction et nous causons. À peine ai-je quitté le guet, que mon remplaçant pousse un gémissement sourd et il s'affaisse en arrière : une balle lui a fracassé la colonne vertébrale, après avoir percé le cœur de notre veilleur. Je me penche sur les deux infortunés cherchant la blessure pour faire le pansement. Hélas ! Plus rien à faire. Ils sont morts. Tous deux de la classe 1915, arrivés en renfort depuis peu, fauchés à la fleur de l'âge par un destin atroce ! J'abandonne le créneau fatal.

La fusillade crépite furieusement et des fusées éclairent à chaque instant le champ de bataille. Pendant le court instant une fusée inonde le ciel de sa fugitive clarté, la fusillade se tait de part et d'autre ; Les patrouilles circulant entre les lignes s'aplatissent sur place ; chacune jette un coup d'oeil rapide par-dessus le parapet. Dès que la clarté s'efface, le crépitement des feux de salves recommence de plus belle.

La nuit se finit sans apporter de changements dans nos positions respectives. Dès qu'il fait clair, l'artillerie française commence un bombardement furieux, d'une précision douteuse. Plusieurs projectiles éclatent devant notre tranchée, et lorsque les observateurs d'artillerie s'aperçoivent de leur erreur nous avons reçu une copieuse « dégelée » de 75. Le téléphone n'est pas encore installé dans la tranchée prise et nous n'avons aucun moyen pour prévenir l'artillerie de son erreur.

Le bruit du bombardement tient lieu de café. Comme le boyau d'accès vers l'arrière n'est pas terminé, ceinture pour ce matin. Pendant toute la matinée les pionniers travaillent fébrilement à l'aménager ; à midi on peut y circuler en prenant des précautions.

Les braves cuisiniers de la 11^e s'y engagent résolument ; ils apportent du pinard, du jus, du rhum et quelques victuailles.

Nous mourrons littéralement de faim et le repas est immédiatement commencé.

« Mangez bien, les enfants, nous dit le lieutenant, et reprenez des forces. Vous en aurez besoin tout à l'heure pour accomplir un nouveau bond ». Ces paroles produisent l'effet d'une douche glacée. Les coeurs se serrent affreusement. Attaquer encore dans l'état d'épuisement où nous sommes c'est insensé ! Hélas ! c'est insensé, peut-être, mais c'est l'ordre. En liaison avec nous, des légionnaires attaquent. L'action, exécutée par surprise, ne sera pas précédée d'un bombardement.

Notre repas est à peine terminé que les légionnaires s'élancent à l'assaut. Une effroyable fusillade se déclenche. La vague se fait faucher affreusement mais n'en franchit pas moins le terrain d'attaque. Les occupants de la tranchée turque sortent à découvert et attendent de pied ferme. Une mêlée furieuse s'engage mais elle est effroyablement courte. Les Turcs, débordés en un clin d'oeil, sont culbutés dans la tranchée où les baïonnettes furieuses des légionnaires les achèvent. Les pertes sont lourdes, mais le succès est décisif. Immédiatement organisée la tranchée prise nous couvre complètement sur le flanc droit ; mais la position est trop importante pour que l'ennemi se résigne à l'abandonner ainsi. De la tranchée de deuxième ligne, une nuée d'ennemis surgit, et avec des cris de fauves se précipitent sur les légionnaires. En vain ces derniers ouvrent un feu d'enfer terriblement meurtrier ; en vain notre tir de flanc fait des ravages terribles ; la vague ennemie flotte, tourbillonne, mais atteint son objectif. Décimée sur le parapet même par un véritable tir de barrage de grenades, elle va s'empaler sur les baïonnettes des défenseurs. Succès complet ! L'effectif de la contre-attaque est entièrement anéanti. Cette fois la position nous appartient, sans conteste. La droite étant solidement couverte, à notre tour d'avancer !

Le deuxième peloton de la 11^e s'élance et le premier suit immédiatement derrière. Les balles sifflent affreusement et les deux sections de tête sont décimées en quelques secondes dès qu'elles atteignent un creux dominant la tranchée ennemie. Le sergent fourrier Bondenarr commandant la troisième

section tombe la face en avant, se redresse à demi dans un effort désespéré, indique du doigt à ses hommes le but à atteindre et expire en criant : « en avant » !

Les survivants, trop peu nombreux pour sauter dans la tranchée ennemie se serrent dans les trous d'obus à quelques mètres des Turcs.

Le premier peloton de la 11e s'arrête avant d'avoir atteint la zone mortelle, et comme il lui est impossible de s'établir sur place sous la terrible fusillade des Turcs, revient au point de départ.

Nous nous remettons aux créneaux car l'ennemi tentera certainement un retour offensif.

Fiasco complet ! Deux sections anéanties, les deux autres cruellement éprouvées, tel est le bilan de cette sinistre équipée.

Soudain, vers trois heures de l'après-midi, des vagues d'assaut profondes descendent des pentes de l'Achi Baba. Nous serons littéralement submergés par cette marée menaçante. L'artillerie ouvre un tir de barrage et oblige les vagues à s'éparpiller.

Quand l'ennemi parvient à 150 m les mitrailleuses ouvrent le feu et font un véritable carnage. L'artillerie tonne furieusement et couvre le terrain d'une nappe d'obus serrée. Devant ce barrage de feu, les Turcs hésitent, en dépit de leur force numérique. En vain les officiers les frappent à coups de cravache pour les faire avancer ; démoralisés, affectés par notre feu meurtrier, ils refluent en désordre vers leurs positions de départ.

Le terrain est littéralement jonché de cadavres turcs. Nos morts de l'après-midi sont cruellement vengés. Pendant toute la matinée l'artillerie s'est contentée de harceler nos réserves, mais vers 16 heures elle commence un furieux tir de représailles avec des obus de petit calibre sur les premières lignes. Notre organisation est rudimentaire ; néanmoins ce marmitage intempestif fait peu de victimes. Notre parapet de sacs à terre est démoli à plusieurs endroits mais dès intrépides pionniers se précipitent et réparent les brèches en dépit du feu violent qui les balaye. Avec la nuit, la fusillade redouble, mais le canon se tait. Les patrouilles sortent de part et d'autre et des rencontres sanglantes ont lieu entre les deux lignes. Une reconnaissance turque parvient jusqu'à 20 m de notre tranchée, se déleste rapidement de ses grenades et s'évanouit dans la nuit, non sans laisser trois ou quatre hommes sur le carreau.

On doit rendre cette justice aux Turcs, qu'ils savent merveilleusement ramper. Leur uniforme kaki se confond avec la couleur jaune du terrain, et quand leur présence est démasquée il est souvent trop tard. À diverses reprises, plusieurs de nos petits postes ont été massacrés et les agresseurs ont pu regagner leur tranchée sans perte !

Vers 10 heures le commandant de compagnie demande des grenadiers volontaires pour une patrouille. Il s'agit d'aller reconnaître ou du moins d'approcher suffisamment la tranchée où le capitaine Baragnet a disparu avec la

neuvième compagnie pour avoir quelques renseignements, quelques indices sur leur disparition.

Seul, le sergent Marp de Bordeaux, un colosse intrépide, volontaire pour faire toutes les missions périlleuses part avec des grenades. Quelques minutes s'écoulent puis on entend deux ou trois explosions de grenades, suivi d'une fusillade très vive. Nous écoutons anxieusement. Soudain une haute silhouette se profile à quelques mètres du parapet et l'énergique patrouilleur saute d'un bond dans la tranchée. Par un incroyable hasard, il s'en tire sain et sauf. Arrêté dans sa randonnée par un poste turc il s'est sauvé en lançant ses grenades. Malheureusement il n'a pu avoir aucune indication concernant la disparition de la neuvième compagnie.

14 juillet – Minuit, l'heure des crimes -- vient de sonner au cadran de quelques horloges civilisées. L'anniversaire de la prise de la Bastille s'ouvre au claquement sec de la fusillade.

« J'ai idée que nous allons passer une triste fête » dis je au lieutenant Fénohac. -- Chut ! me répond-il, nous allons, je crois, être relevés. Le commandant vient de me l'affirmer. »

Je fais passer la bonne nouvelle aux camarades qui l'accueillent avec joie. Nous tombons tous et de sommeil et de fatigue, mais la perspective de nous éloigner de cet enfer galvanise les courages.

Le commandant n'a pas menti : à trois heures le détachement de relève est arrivé. Nous abandonnons nos pauvres morts qui gisent dans la tranchée, laissant à nos remplaçants la triste tâche de les enterrer.

Au jour nous sommes dans une bonne tranchée de repos en troisième ligne. Les cuisiniers apportent un bon repas et double ration de pinard en l'honneur du 14 juillet.

Lorsque chacun s'est bien rembourré, nulle réjouissance ne lui semble comparable à un sommeil copieux. Les yeux se ferment involontairement et ni l'ardeur du soleil, ni le bourdonnement des mouches ne troublent ces sommeils de plomb. C'est presque de la léthargie pendant plusieurs heures.

Les cuistots nous réveillent pour le repas du soir et je sors de la gaitoune brûlante un visage inondé de sueur. N'importe ! cuit, mais reposé.

15 juillet -- une douloureuse liste de pertes est dressée ; comme le fourrier est tué je remplis les fonctions de secrétaire. Je rédige plusieurs citations sous la dictée du commandant de compagnie. Le lieutenant Fénohac et le sergent May sont cités pour leur bravoure ainsi que l'héroïque fourrier Bondenarr. Hélas ! Si la gloire posthume d'une citation ne ressuscite pas les héros morts pour leur pays, elle est au moins une consolation pour les parents éplorés.

16 juillet -- Nous redescendons continuer le « repos » si fâcheusement interrompue par l'attaque du 12. Cette fois, du moins, l'avenir ne nous réservera plus une surprise semblable.

Malheureusement la plage et de plus en plus dangereuse à occuper sous le feu des canons turcs. Il faut pourtant s'en contenter bon gré mal gré. Sur la presqu'île de Gallipoli on n'a pas l'embarras du choix pour les emplacements de repos : il n'est pas un seul coin du territoire occupé qui ne soit fouillé par les marmites.

Chaque jour amène une recrudescence d'activité de l'artillerie turque et de ce fait, la complicité de la Bulgarie dans le transit des munitions allemandes en Turquie, apparaît manifeste.

« L'Homme Malade » a un dernier et terrible sursaut d'énergie. Sous la direction de l'Allemagne il a rassemblé ses forces, et sur ce coin de terre où se décide son sort, il fait face farouchement aux alliés. Les soldats turcs sont braves incontestablement ; mieux, fanatiques. Ils luttent en désespérés, témoin l'attaque du 21 juin, où les mitrailleurs se firent tuer sur leurs pieds, où les blessés eux-mêmes jetèrent des grenades par derrière aux assaillants. Contre des fanatiques, il y a la bravoure française et l'opiniâtreté anglaise. De part et d'autre on déploie un acharnement inouï ; ainsi notre progression est lente et terriblement coûteuse. Chaque jour qui s'écoule diminue nos chances de succès. Les Turcs concentrent devant nous toutes leurs forces disponibles et couvrent l'Achi Baba, clé de leur défense, d'une puissante ceinture de tranchées. Contre le terrible piton transformé en forteresse, nos attaques se brisent sans résultat.

17 juillet -- Douillettement étendu au fond de nos sacs nous écoutons la musique peu mélodieuse des marmites turques, lorsqu'un détachement de renfort s'arrête en face de nos gourbis. Immédiatement répartis dans les sections, les nouveaux venus s'empressent de disparaître dans les abris gracieusement mis à leur disposition. Ainsi nos effectifs squelettiques sont à peu près reconstitués. Depuis mon arrivée c'est le troisième renfort qui fond sous les balles turques ou les mauvaises conditions de vie.

18 juillet-- L'artillerie demande des équipes de pionniers pour creuser ses emplacements de batteries. Encore une corvée supplémentaire pour les malheureux poilus, un prélèvement provisoire dans nos effectifs. Le fantassin est la bonne à tout faire de toutes les autres armes. Tour à tour pionnier, sapeur, mitrailleur, grenadier, on ne lui fiche la paix que les jours d'attaque. Alors il est soigneusement laissé seul, et les artilleurs sous prétexte de lui ouvrir le chemin lui servent quelques bonnes rafales sur les reins. Proteste, pitou ! On te répondra (si on te répond) : tant pis ! Que voulez-vous dans une attaque on ne connaît jamais exactement la position des adversaires ! Manque de liaison ! C'est toute l'oraison funèbre des malheureux pitous massacrés par leur propre artillerie.

19 juillet (?) Les Anglais commencent une attaque de grand style pour s'emparer des positions qui dominant le village de **Krithia**

La flotte coopère à la préparation d'artillerie. Batteries de terre et grosses pièces de marine crachent toute la matinée et rivalisent de zèle pour écraser les positions turques. L'action d'infanterie se déclenche vers midi et une pétarade enragée commence. « Les moulins rata » crépitent. Vers le soir, le calme renaît et nous apprenons que l'attaque anglaise a atteint son objectif, mais une puissante contre-attaque turque a repris la position.

Résultat : néant. Cependant, si : quelques milliers de morts et de blessés de part et d'autre. Mais la route de Constantinople reste solidement barrée.

Le corps expéditionnaire piétine sur place et, malgré des attaques fréquentes, ne réussit pas à élargir sensiblement sa base d'opération. Malgré tout, nous avons confiance. Le bruit court avec persistance que la flotte va renouveler sa tentative du 21 mars de forcer le détroit avec des monitors. Une puissante flotte de ces navires spéciaux à l'épreuve des torpilles et des mines flottantes seraient réunie dans la baie de Moudros et n'attendrait qu'une occasion favorable pour attaquer. Canard des tranchées, « tuyaux » des cuisines...

20 juillet -- Une flottille de contre-torpilleurs, pénètre à toute vitesse dans le détroit au petit jour. C'est probablement la fameuse attaque qui commence. Nous suivons des yeux les rapides petits navires qui disparaissent bientôt derrière le fort de Chanack. La côte d'Asie démasque les téméraires qui osent s'aventurer si profondément dans les eaux turques. Les destroyers ripostent puis rebroussement chemin à toute vitesse, encadrés par les obus turcs. Point de monitors l'horizon. Fausse alerte ! Ce n'est qu'une reconnaissance.

La flottille sort du détroit et se perd dans le lointain vers l'ouest. Il ne reste plus à l'entrée des Dardanelles que les trois chalutiers qui en gardent l'abord en permanence, bravent la tempête et les sous-marins

21 juillet -- Le délicieux « repos » sous les marmites est encore une fois abandonné et nous remontons en ligne. Pendant toute la période d'avant poste qui va commencer, le troisième bataillon restera en troisième ligne.

La 11^e compagnie occupe une tranchée qui domine complètement le « ravin de la mort ». La première ligne est en contrebas devant nous, et il est possible de tirer sur les positions turques sans risquer de blesser les camarades établis en avant.

L'ennemi occupe le versant nord du ravin à 400 m de notre première ligne, mais pendant la nuit les rencontres de patrouilles sont fréquentes. Dans cette zone mortelle qui sépare les avant-postes de nombreux cadavres pourrissent sans sépulture et chaque nuit on augmente le nombre. Les deux artilleurs sont dans l'impossibilité de marmiter le ravin, car ce dernier est profondément encaissé. Nos crapouillots, seuls le battent et les énormes entonnoirs creusés par les explosions se chevauchent. Sur ce paysage désolé, bouleversé par la fureur de l'homme, l'homme s'entre-tue. Je n'ai vu nulle part un coin de terre aussi affreux. Chaque patrouille y circule avec l'appréhension d'être surprise et anéantie. De

part et d'autre, la pitié est inconnue. Les blessés y meurent sans être secourus, et les morts se dessèchent à la place où ils sont tombés. Tel est le ravin de Kéréves Déré dénommé avec raison « ravin de la mort ».

22 juillet -- Le lieutenant Fénolhac ressent les premières atteintes de la dysenterie. Je l'accompagne au poste de secours. Il est immédiatement évacué. Je serre avec une émotion profonde la main de mon protecteur que la terrible maladie mine sourdement. « Au revoir et bonne chance, mon cher Bourgeade, me dit-il. Pour ma part, je ne reverrai pas la France. »

Ces tristes paroles me vont au coeur. Je le rassure de mon mieux, mais un sombre pressentiment l'étreint : « non, mon ami, dit-il. C'est fini pour moi. » La voiture sanitaire s'éloigne. Je contemple une dernière fois la figure énergique, émaciée par la souffrance de mon grand ami que je ne reverrai peut-être plus ! À ce moment, j'ai l'impression très nette de rester seul en face de la mort... Oui, bien seul, sur cette terre sinistre où la vie de chaque combattant ne tient qu'à un fil, seul contre le terrible climat, seul contre l'ennemi farouche. J'ai d'autres copains mais aucun ne remplacera le protecteur sûr, le confident de mes peines... Je remonte aux tranchées littéralement accablé...

24 juillet -- Pendant toute la nuit, escarmouches, reconnaissances, coups de main aux avant-postes. À chaque instant une fusillade furieuse se déclenche. Des fusées multiples illuminent le ciel puis, après quelques rafales d'artillerie, le silence retombe. À deux reprises, nous sommes alertés dans la nuit mais notre intervention n'est pas demandée par les unités de première ligne.

25 juillet -- Relève des avant-postes et retour au repos. Pas pour longtemps !

26 juillet -- Les Sénégalais manifestent impérieusement le désir de ne plus remonter aux avant-postes. Y en a pas bon. Le fait est qu'on les a fait massacrer à tant de reprises qu'ils en ont assez des attaques ! Malheureusement, le commandement ne l'entend pas de cette oreille et les infortunés Bamboulas doivent s'embusquer comme les camarades derrière les créneaux. Comme on craint une défection de leur part, le 175^e les flanque en deuxième ligne. Oh ! nous sommes aussi bien en ligne qu'au repos : on y reçoit moins de grosses marmites, et si quelquefois les balles éraflent le parapet, on en est quitte pour se baisser.

C'est l'époque où les Turcs célèbrent le Ramadan, période religieuse qui dure un mois environ et pendant laquelle ils s'abstiennent rigoureusement de manger pendant le jour. Après le coucher du soleil seulement, Mahomet leur permet de casser la croûte. Le repas nocturne est suivi de litanies où le nom d'Allah est fréquemment prononcé. Les chants nous parviennent distinctement, et pour leur

6 août --La 11e compagnie monte aux avant-postes à l'aurore. Nous occupons une tranchée qui domine légèrement les tranchées turques situées à gauche du ravin de la mort. Elle est assez bien organisée mais établie sur le roc en certains endroits. Elle est seulement protégée par un fragile parapet de sacs à terre que le moindre bombardement aurait tôt fait de démolir.

Un boyau turc aboutit à notre tranchée. On l'a obstrué avec un barrage de sacs et l'ennemi, de son côté, en a établi un semblable à 35 m à peine. Un treillage oblique soutenu par deux arcs-boutants protège ce coin dangereux contre les grenades lancées du boyau.

La position forme une saillance très prononcée dans les lignes turques : elle pourrait avantageusement servir de point de départ à une attaque.

Le commandement ne l'ignore pas et toute la journée, les officiers tiennent des conciliabules mystérieux. Je me trompe point sur la signification de ces conférences : une attaque est projetée pour le lendemain.

Calme complet pendant la journée. L'ennemi ne tire pas et de notre côté, même silence. C'est le calme précurseur de la tempête.

Le général, accompagné de toutes les « huiles » vient examiner au périscope les positions avant la nuit, et il prend les dispositions pour l'attaque du lendemain. Notre chef de bataillon est présent. On entend vaguement la discussion dans le PC du capitaine. À l'issue de la conférence un agent de liaison, vient de nous donner l'ordre de monter les sacs pour revenir en arrière. Comme la 11e compagnie a déjà lourdement souffert à l'attaque du 12 juillet, elle est remplacée dans les tranchées de départ par la 12e qui n'a pas eu de pertes, depuis longtemps. Chaque bataillon fournit une compagnie pour l'attaque.

Nous retournons en arrière avec une satisfaction non dissimulée, et les poilus de la 12e, farouches, mais résolus, occupent nos emplacements.

Dans la nuit, je ressens les premières atteintes de la dysenterie : impossible de fermer l'oeil une minute. Au matin je grelotte de fièvre.

Le jour se lève avec le grondement du canon. Comme le 12 juillet, le vacarme est effrayant ; la préparation doit durer trois heures. Située en contrebas de nos tranchées la première ligne ennemie ne peut être battue par les obus, mais elle est copieusement arrosée de torpilles.

À toute minute un crapouillot voltige dans le ciel, puis c'est l'atterrissage sec, déchirant, effroyable. Une colonne de fumée noire tourbillonne furieusement sur le lieu de l'explosion et les éclats ronronnent longuement et retombent parfois jusqu' en deuxième ligne. La fusillade s'est tue. D'ailleurs le vacarme de l'artillerie est tel qu'il est impossible de percevoir les coups de fusil.

L'artillerie turque riposte furieusement et concentre surtout son feu sur l'arrière. Toutes les grosses pièces du fort de Chanack et de la côte d'Asie hurlent. Nos batteries sont énergiquement contrebattues, mais elles crachent de toutes leurs gueules intactes.

prouver que ces mélopées ne nous intéressent que médiocrement nous soulignons les refrains à coups de fusil.

Les Turcs ripostent énergiquement et dans la nuit leurs reconnaissances fanatiques partent à la chasse aux Roumis. Généralement elles payent cher leur audace et beaucoup de Fils du Prophète remontent vers Allah en odeur de sainteté. Néanmoins l'habileté des patrouilles est si grande qu'elles atteignent quelquefois nos tranchées en dépit de la vigilance des sentinelles.

30 juillet -- Le fort de Chanack, la côte d'Asie, un cuirassier dans le détroit, l'Achi Baba, toutes les foudres de l'empire ottoman crachent sur le corps expéditionnaire.

C'est sans doute une forte attaque qui se prépare. L'arrière souffre plus que l'avant de ce marmitage intempestif. Notre parapet est démoli à deux endroits, mais aucun projectile ne tombe dans la tranchée. La 11^e cruellement éprouvée (!) a un blessé léger.

Sous la protection de ce bombardement écrasant(!) Une forte attaque turque se déclenche sur le 176^e d'infanterie à notre gauche. Les vagues d'assaut, fauchées par une fusillade fantastique s'aperçoivent -- trop tard-- que la préparation d'artillerie est notoirement insuffisante, et elles rebroussement chemin, non sans laisser sur le terrain une partie de leur effectif. La journée se finit dans un calme plat : l'ennemi juge la leçon suffisante.

1er août-- Une escadrille française de bombardement passe sur les lignes à tire-d'aile et va bombarder le fort de Chanack. violemment prise à partie par l'artillerie ennemie, elle effectue néanmoins son expédition sans pertes. Il est vrai que les pointeurs des canons antiaériens turcs ne sont point d'une adresse prodigieuse et la plupart des projectiles éclatent à une distance invraisemblable du but essentiellement mouvant que forment les avions.

2 août --Un Tanbe (avion boche) vient à l'aurore faire une rapide reconnaissance. Je suis à la corvée d'eau en arrière et l'oiseau boche nous survole. Soudain il lâche une multitude de papillons de propagande. Tout le monde se précipite pour les ramasser, lorsque coup sur coup trois explosions formidables retentissent. L'horrible Tanbe a pondu trois bombes sur la cohue et fait de nombreuses victimes. La Kultur a souligné sa propagande ! Les victimes ont fait preuve d'une étourderie impardonnable. Connaissant la façon d'agir du Bocho Turc, elles auraient dû se méfier. Le Tanbe, après son méfait, se sauve sans être inquiété, poursuivi par nos malédictions impuissantes.

Dans l'après-midi, nos pièces de marine installées sur la presqu'île, bombardent la ville sainte de **Dardanos** sur la côte d'Asie. À diverses reprises et malgré nos avertissements réitérés, les Turcs ont bombardé notre hôpital de campagne de Sebdul Bahr : c'est en représailles que nous marmitons leur ville sainte. J'observe plusieurs éclatements en plein sur le but. Les minarets doivent trembler sur leurs assises !

À neuf heures l'attaque se déclenche d'un seul coup. Elle est accueillie par un effroyable feu de mousqueterie. La tranchée turque de première ligne est presque intacte et en quelques secondes elle a décimé nos vagues d'assaut.

Honteuse d'avoir tant tonné pour aucun résultat, l'artillerie se tait et le terrible « moulin à rata » prend sa revanche.

Sur le champ de carnage trois compagnies sont alignées presque dans l'ordre où elles sont sorties... anéanties... Face à l'ennemi 500 tirailleurs sont étendus pour l'éternité. Les Turcs n'essaient même pas un retour offensif. Leur fusillade terrible balaye le terrain, foudroyant les blessés, criblant les cadavres.

L'histoire de l'expédition s'enrichit d'un nouveau 4 juin. Le commandement peut être fier de son oeuvre.

Sous l'impression de cette dernière vision atroce, je descends au poste de secours car mon mal empire d'heure en heure. Il faut circuler dans les boyaux avec d'infinies précautions, car les balles turques balayent tout, et prennent d'enfilade certains coins.

Le poste de secours est installé à quelque distance de la fontaine Vermeesch, dans un endroit particulièrement battu par les obus. Comme je débouche du boyau central, un obus de 305, tiré du fort de Chanack accourt avec un affreux sifflement, et tel un gros crapouillot atterrit lourdement à 20 m de moi. Instinctivement, je me jette à plat ventre, mais par un incroyable hasard, l'énorme projectile ricoche en touchant le sol, et après avoir roulé quelques secondes, s'arrête essoufflé au bord de l'entonnoir creusé par l'explosion du dépôt à munitions. Je m'engouffre dans le sanctuaire du « toubib ». De nombreux blessés sont étendus sur des brancards, attendant leur pansement et même des opérations d'urgence. Dans des circonstances pareilles, les malades sont toujours relégués au second plan. Le médecin m'examine à peine il m'envoie au repos vers les cuisines. Si le mal empire, il m'évacuera demain.

Je descends dans le ravin, où les cuistots préparent la tambouille sous les marmites. Ils ont déserté leur foyer et se sont enterrés dans les trous. Les plats sont couverts de débris ; le fût de pinard, percé par un éclat d'obus laisse échapper son précieux contenu, tel un blessé qui perd son sang.

La dysenterie plonge ses victimes dans un tel état de prostration que je me couche à découvert, sans me soucier des obus qui pleuvent dru.

J'écoute sans frissonner la terrible musique des marmites qui tombent sans discontinuer

8 août -- La nuit a apaisé la rage de l'artillerie et ce lendemain de carnage est parfaitement calme. La vie, suspendue pendant 24 heures sur la presque île reprend son cours normal.

Je suis dans un tel état de faiblesse que le médecin n'expédie d'urgence à l'hôpital de campagne de Seddul Bahr. Un araba cahotant m'emporte et, tel une loque humaine, je me jette sur un lit dans une casemate transformée en salle de contagieux.

De nombreux camarades sont étendus sur des lits de souffrance. Hâves et décharnés comme moi, ils attendent leur évacuation sur Moudros. Toute la nuit c'est une navette incessante entre la salle et les feuillées ; plusieurs dizaines d'hommes perdent leur vie avec leurs excréments. La mort n'a pas voulu d'eux sur le champ de bataille, mais la terre sinistre de Gallipoli ne les lâche pas ainsi et les renvoie pantelants sur le bateau hôpital. La mort plane partout ; elle arrive avec les projectiles turcs, et sur les ailes de la dysenterie. Je sens qu'elle me frôle mais je lutte farouchement. Le médecin me classe parmi les évacués d'urgence.

9 août -- Transporté sur le remorqueur qui fait le service de Moudros aux Dardanelles je m'éloigne du coin de terre terrible où tant de camarades ont trouvé la mort. Peu à peu, les falaises du Cap Hellès disparaissent dans le lointain. J'adresse un dernier regard d'adieu, non de regret à la sinistre presque île et je vogue vers Moudros et vers la France. Désormais, je suis sauvé. Le mal me ronge sourdement, mais la perspective de revoir la France décuple ma force de résistance.

Le remorqueur jette l'ancre à quatre heures dans la baie de Moudros. Immédiatement débarqués, les malades sont transportés sur les marabouts de l'hôpital de campagne. Des paillasses crasseuses sont étendues par terre. Hélas il m'est impossible de profiter de ces lits primitifs sans doute, mais confortables pour des hommes qui n'ont eu pendant trois mois que la terre pour matelas, et le sac pour oreiller. Mes selles sont si fréquentes que je me couche au bout des feuillées.

11 août -- Visite du médecin chef et classement des malades. Le toubib m'ausculte soigneusement et me demande : « vous sentez-vous assez de force pour faire la traversée ? -- Oh oui, dis-je vivement. » Le soir même je suis à bord du transport « Britannia » de la compagnie Fabre. Le navire possède quelques cabines aménagées pour le transport des malades. Installé à l'arrière du bâtiment dans une vaste salle de contagieux, j'attends le départ avec impatience.

Le « Britannia » lève l'ancre à cinq heures le soir même et à toute vitesse vogue à travers la mer Égée.

14 août -- Mon état est stationnaire mais n'empire pas. Plusieurs malades ont succombé à côté de moi et ils ont été immergés. Quoique faible, je ne m'effraie pas et je voyage avec la conviction farouche de revoir la France.

À 10 heures du matin le navire entre en rade de Bizerte. Je regarde par le hublot et la vue de la terre me redonne de nouvelles forces. Le médecin du bord propose de me faire descendre là, car une traversée trop prolongée pourrait m'être fatale. Je refuse énergiquement et le soir même le « Britannia » attaque la dernière étape avant la France.

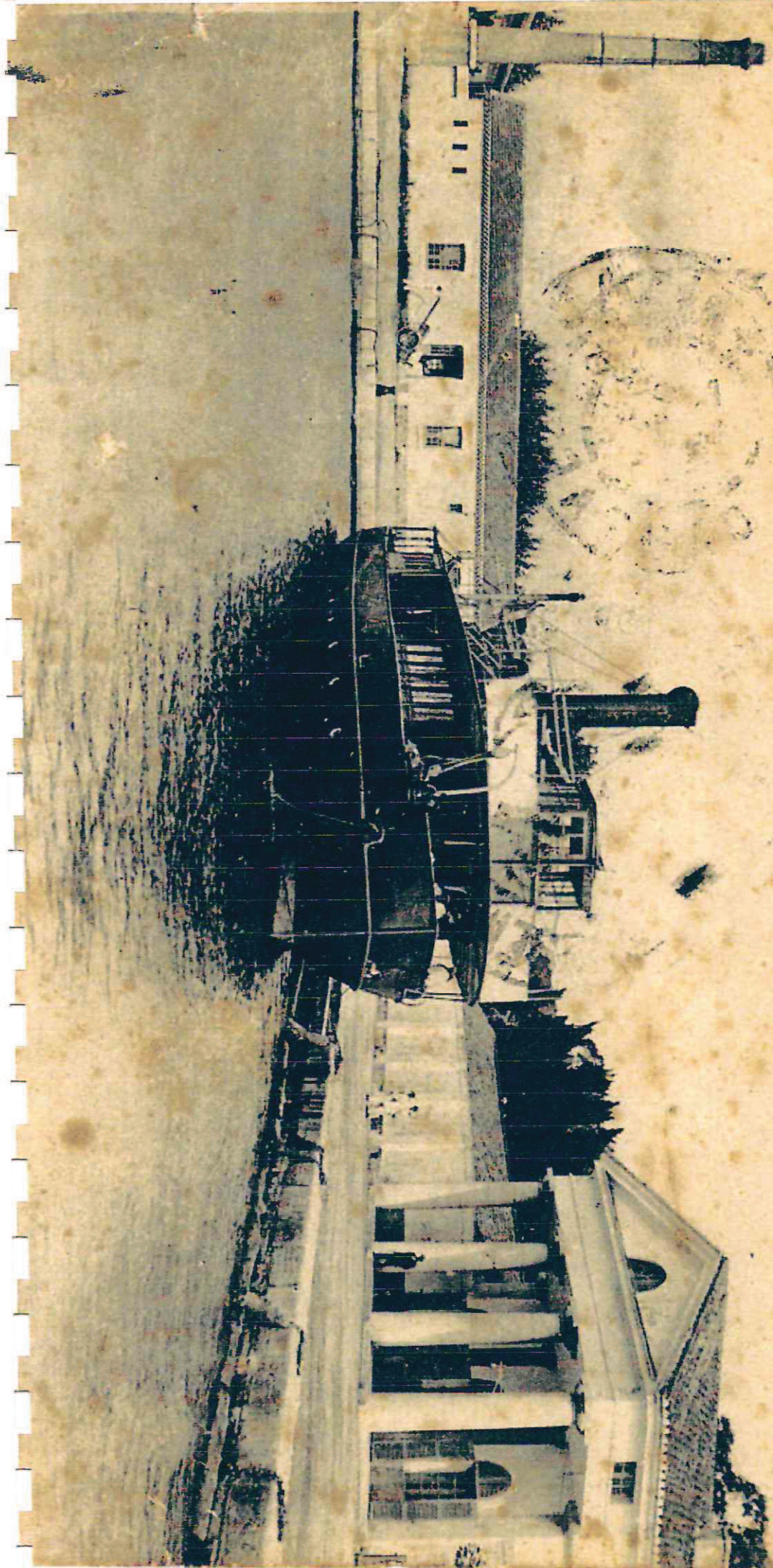
16 août -- A l'aurore, le navire entre en rade de Toulon. Ma face amaigrie s'éclaire d'un sourire de triomphe. Sauvé ! Je vaincrai la dysenterie maintenant. Transporté d'urgence à l'hôpital Saint Mandrier, on m'installe dans un bon lit blanc. Désormais, mes aventures de guerre sont finies pour quelque temps. Les Dardanelles m'ont rendu souffrant et amaigri ; il appartient au service médical de me guérir.

Fin -- Justin Bourgeade.

Fort des Rousses (Jura) 8 juin 1918

Hôpital Saint-Mandrier. - Buanderie et " Kérandron "

*la source de l'eau
à Bondon.*



21 MAY 2001 (TTPAD)

000000000000



14

mais l'empire pas. Plusieurs malades
ont succombé à côté de moi et ils ont
été immergés. Quoique faible, je ne
me effraye pas et j' voyage avec la conviction
ferme de revoir la France. 66

10^e 10^e du matin, le navire entre en rade
de Bizerte. Je regarde par le hublot et
la vue de la terre me donne de nouvelles
forces. Le médecin me veut proposer de
me faire descendre là, car une traversée
si prolongée pourrait m'être fatale.
Je refuse énergiquement et le soir
même le Britannique attaque la
dernière étape avant la France.
16 août. A l'aurore, le navire
entre en rade de Boulogne. Ma face
amaigrée s'éclaircit d'un sourire de
triomphe. Sauvé! Je vaincrai la
dysenterie maintenant.

Transporté d'urgence à l'hôpital
St. Nicolas, on m'installe dans un bon
lit blanc. Désormais, mes aventures
de guerre sont finies pour quelque
temps. Les bardanelles m'ont rendu
souffrant et amaigri; il appartient
au service médical de me guérir.

- Fin.

Juste, Bourgeois

Fort des Rousses (Yonne) 8 juin 1918

Souvenirs de la Grande Guerre

I De Grenoble à Salonique**Mon carnet de route du 26 janvier 1916 aux 28 juillet 1917**

Je suis à Grenoble dans la cour du séminaire, laquelle sert provisoirement de **dépôt au 175e**. La compagnie E ou compagnie de départ est rassemblée en armes. Les hommes sont équipés entièrement à neuf. On leur a distribué les cartouches dans l'après-midi. Pourquoi remettre aux hommes les cartouches à 3000 km du front ? C'est tout simplement une disposition du règlement militaire vieux de 60 siècles qui est encore en vigueur et que la cruelle expérience de la guerre n'a pas réussi à modifier. Donc nous sommes dans la cour, le bardin sur le dos, le ventre étranglé par le ceinturon lesté de ses cartouchières, les épaules écrasées par le poids du sac gonflé comme ballon de football. Le temps est sec et froid et cependant la sueur ruisselle sur toutes les joues. Pas possible ! direz vous. Oh ! Tout est possible au régiment. Voilà au moins une heure que nous sommes harnachés, remettant et reposant le sac tour à tour. Cette gymnastique propre à développer les biceps n'est que médiocrement goûtée.

Soudain une figure peu sympathique paraît. C'est **celle du commandant de dépôt**, vieux traîneur de sabre qui a fait au front une courte apparition, juste le temps de ramasser la bonne blessure. Il n'y en a pas deux comme lui pour simuler une impotence fonctionnelle de la jambe : selon toute évidence la blessure cause primitive de cette claudication forcée est cicatrisée depuis longtemps mais avec une habileté consommée il arrive tout de même à boiter correctement. Garde-à-vous ! beugle un adjudant. L'ordre est exécuté avec une mollesse manifeste. Rassemblement des gradés ! Ça, c'était inévitable. Quand un patron commande à ses bergers de conduire un lot de brebis au boucher est-ce qu'il demande leur avis à ces pauvres bêtes dans la soumission est proverbiale. Il en est de même pour nous. Les gradés ont seul le droit d'entendre et de comprendre le délicieux organe éraillé par l'alcool du vieux bandit qui tire sa subsistance du sang de plusieurs générations de soldats. Le résultat du colloque ne se fait pas attendre. « Colonne par quatre, marche ! beugle le nouveau juteux. **Quand on part en Orient pour la deuxième fois** on a le droit de quitter la terre de France aux accents de la musique. Hélas ! le vieux buveur de sang en a décidé autrement. Nous prendrons une rue en traverse, nous suivrons le quai de l'Isère comme un convoi de déportés qu'on conduit à Cayenne. Oh ! Non ! Nous ne foulerons pas le bitume des grandes artères de la ville, notre passage gênerait la promenade des civils. Alors avant le départ le dépit se traduit par des injures terribles jaillies de plusieurs centaines de poitrines : « buveur de sang ! Vieille baderne ! Salaud ! Fumiste ! » Il n'attend pas la fin. En trois bonds, avec une agilité dont on ne l'aurait jamais cru capable, il se faufile dans son bureau dont il

ferme la porte à double tour. La fuite l'a déjà sauvé à plusieurs reprises. Il lui doit une fois de plus le salut. Notre colonne serpente lamentable dans les ruelles étroites qui aboutissent au quai. Pas un civil ne détourne la tête pour voir défiler le troupeau humain qui va à la boucherie. Le pas cadencé est abandonné. On arrive à la gare dans le désordre le plus complet. Tant bien que mal on fait face à ses wagons respectifs. Il est quatre heures. Les wagons qui transportent notre détachement seront enlevés par le train **de 4 h 30 pour Valence**. Avant de grimper dans les bagnoles, un **nouveau cerbère** rébarbatif paraît : c'est un capitaine chargé d'accompagner notre convoi jusqu'à Toulon. Il se place au milieu des rangs et voici le langage qu'il nous tient : « vous savez, j'ai 15 ans de service et je n'ai pas l'habitude de répéter les ordres deux fois. Je veux absolument que personne ne descende des wagons sous aucun prétexte aux arrêts. Je serai impitoyable contre ceux qui contreviendront à cet ordre. Allez, et rappelez-vous que je vous visserai sans pitié à la moindre faute. » Ils sont cordiaux les rapports de gradés à soldats en France ! L'énergumène galonné grimpe dans un wagon de première et nous invite à nous enfermer dans les arches de Noé baladeuses mises gracieusement à notre disposition par la compagnie PLM.

Le train siffle et part. Adieu Grenoble ! Le paysage de l'Isère et celui de la Drôme défilent devant nos yeux. **À 9 heures, le train entre en gare de Valence**. Immédiatement, la garde de police forte de 10 hommes descend du wagon de tête et des sentinelles défilent baïonnette au canon le long du convoi. Il est impossible de remplir ses bidons au buffet sous peine de se faire embrocher. Nous sommes réduits à boire notre salive, car bien entendu, le dépôt n'a donné aucun liquide pour faire le voyage. Le règlement prévoit la nécessité de donner au corps le minimum d'aliments solides nécessaires à sa subsistance ; pour les liquides, c'est facultatif. S'il y a des services à proximité, on peut avaler des lampées de flotte à faire chanter toutes les grenouilles d'Auvergne ; sinon on boit sa sueur.

Persuadé de l'inutilité des tentatives pour l'achat du pinard, je m'endors. Quand je me réveille il fait grand jour. **Nous sommes à Orange** ; dès lors le visage collé à la vitre, je contemple le magnifique panorama de la vallée du Rhône. Les arbres fruitiers sont déjà en fleurs. Les prairies et les blés reverdissent. Heureux pays où les fleurs s'épanouissent quand nous sommes sous la neige à Trizac. Voici **Avignon** avec ses monuments romains et son château des papes ; puis **Tarascon** où plane depuis Daudet l'ombre du grand Tartarin. Ensuite c'est l'interminable plaine provençale, patrie des cigales et des oliviers. Arles apparaît riante avec ses toits plats de tuiles rouges ; aussi riantes que la nature, les Arlésiennes nous apportent le café au lait. Des remerciements chaleureux de notre part, des sourires engageants, des oeillades vives et déjà le train est reparti. Nous longeons **l'étang de Berre**. La ligne suit la côte à petite distance. Le paysage est monotone. Mais les derniers contreforts des Alpes de Provence apparaissent à l'horizon et les amateurs de pittoresque vont être servis à souhait. Bravo ! nous y sommes. À notre gauche, le paysage s'élève insensiblement ; peu à peu la pente devient si abrupte qu'elle écrase la ligne de sa masse dans et la contraint à dominer la vague de façon effrayante. Le sol est rocheux, brûlé, raviné. Peu de cultures. Toujours l'olivier, dont les plants rabougris

s'accrochent quand même aux pentes. Brusquement, nous sommes dans l'obscurité. **C'est le tunnel de la N....** long de 8 km seule issue par où passe tout l'énorme trafic de Marseille. La gueule qui nous a avalés nous revomit après un quart d'heure de digestion. De l'autre côté **les monts des Maures** s'obstinent toujours à baigner dans la nuit leurs derniers contreforts. Le train dévore rapidement l'espace et bientôt nous arrivons en gare de Marseille. Nous avons à peine aperçu à droite la base de la Joliette et les superbes quartiers de la basse ville.

Nous devons rester deux heures en gare. Peut-être pourrions-nous fléchir l'inflexible consigne et faire un bond jusqu'au buffet. Oh ! mais non ! Les baïonnettes des factionnaires luisent sur le quai. On attend. Tout à coup le quai est envahi par une multitude exubérante. Ce sont les parents et amis des Marseillais compris dans notre convoi. Des conversations animées s'échangent en langue provençale. Et puis, ô bonheur ! Les civils ont pitié de notre détresse. Les bidons, tendus à la file sont emportés par de dévoués émissaires, remplis jusqu'au bord et rapportés aux propriétaires. On boit, on chante, on rit. Rien de tel pour adoucir l'amertume du départ. **Le cerbère** s'est aperçu du manège ; il descend du wagon et invective les civils. Fâcheuse inspiration ! Une clameur terrible lui couvre la voix, cependant que des tomates, dirigées d'une main sûre, s'écrabouillent sur sa face à de gorille. Il remonte dans le wagon et commande à la garde de faire débayer le quai. Peu à peu la multitude s'éloigne. Cependant que les braves marseillais accablent d'injures l'odieux fantôme.

À trois heures nous repartons. Le train serpente dans la belle campagne provençale **de Marseille à Toulon**. Des vergers, des potagers à perte de vue. Tout est vert, tout est fleuri. Le printemps précoce bat son plein. Nous bondissons de viaducs en tunnels et de remblais en déblais. Le paysage change constamment d'aspect. Nous admirons pendant **l'arrêt en gare de la Ciotat** les magnifiques chantiers de construction maritime. Toulon ! le train s'immobilise en gare et la sonnerie du clairon nous invite à descendre avec tout le bardin. Il faut se former correctement en colonne par 4 et sortir de la gare au pas cadencé. Après 24 heures de voyage dans des wagons à bestiaux, lesté d'une boîte de singe et d'un quart de boule, on a du jarret pour exécuter « le pas de l'oie ». Avant de nous lâcher, notre vigilant gardien veut éprouver notre résistance à la fatigue. Son pas cadencé se transforme rapidement en pagaille, pour employer le terme consacré. Enfin les chefs de section s'époumonent à crier : « une, deux ! Allons, là-bas la gauche ! » La gauche s'obstine à lancer ses **abatis** à tort et à travers. La droite l'imité fidèlement et le martèlement rythmé des godillots sur le pavé se transforme en lamentable cacophonie. Nous longeons l'immense arsenal de Toulon où l'activité est fébrile et nous débouchons sur le quai dans le plus parfait désordre. Devant nous se dressent les énormes carcasses **de la Provence et du Burdigala**. Ce dernier a trois cheminées. Après une halte prolongée sur la jetée entre les deux navires, on nous annonce que c'est le **Burdigala** qui nous emporte. La section de tête s'engage sur la coupe des en file indienne ; bientôt nous suivons à notre tour, et le ventre du géant navire nous engloutit successivement pour nous restituer à Salonique. Notre cerbère s'est éclipsé sans

tambour ni trompette ; il nous a remis avec tous les rites du règlement à la base navale.

Nous appartenons maintenant corps et âme à **l'autorité maritime**. Un guide entraîne la section dans un labyrinthe de couloirs ménagés entre les cabines, descend 2 étages et nous installe **à fond de cale** dans une vaste salle obscure. Une odeur nauséabonde prend à la gorge, relent d'humidité et de pourriture. Nous avons des couchettes superposées, formées d'un châssis métallique et d'un matelas crasseux, bourré de paille hachée, qui n'a pas été désinfecté depuis que le navire est affecté au transport des troupes. Les lampes électriques qui devaient éclairer notre sombre cachot ne fonctionnent pas. Quelques-uns d'entre nous, heureusement ont pris la précaution d'acheter quelques bougies avant d'embarquer. Leur lueur falote éclaire sinistrement le sombre réduit qui doit inéluctablement nous servir de tombeau en cas de torpillage. Je remonte vivement sur le pont respirer l'air pur de la mer. Déjà le navire appareille. Les chaloupes sont remontées, les dernières marchandises embarquées. Les trois cheminées du géant crachent des jets de fumée noire. Nous partons à cinq heures précises. J'interroge un marin qui me donne de bonne grâce les **caractéristiques du bateau**. Les voici : longueur 182 mètres ; largeur 18 ; force des machines 18 000 H P ; vitesse moyenne du navire : 15 noeuds. Armement contre les sous-marins : deux canons de 57, un devant, l'autre à l'arrière. Il va sans dire que nous naviguerons sans escorte. Le **Burdigala** appartient à la compagnie Atlantique. Il a été construit à Hambourg, mais ses armateurs, considérant que c'était un terrible mangeur de houille et un médiocre marcheur l'avaient vendu à la compagnie française. Avant la guerre on ne l'utilisait plus, étant donné qu'à chaque voyage il dépensait plus de charbon qu'il ne rapportait de bénéfices. La guerre l'a remis en activité : on l'a affecté au ravitaillement et au transport de troupes de l'armée d'Orient.

J'arrête là ma description, car l'heure du départ a sonné. La sirène fait entendre son rauque sifflement. Un remorqueur nous tire pour virer de bord, Une trépidation secoue l'arrière du bateau et un remous énorme fait remonter à la surface la vase endormie au fond du golfe de Toulon. Insensiblement nous démarrons. Le navire tourne sa proue vers la passe ; la vitesse augmente à vue d'oeil. Le remorqueur qui a contribué à nous démarrer, largue l'amarre qui le relie à notre bâtiment. Nous pouvons maintenant nous débrouiller par nos propres moyens. Nous passons à quelques encablures de **l'épave de la « Liberté »** et à 5 h 30 précises nous franchissons la passe et gagnons la pleine mer. « A la soupe, tout le monde ! » crie quelqu'un. Nous descendons dans l'intérieur du navire. La corvée de soupe a déjà amené deux récipients fumants dont l'un renferme le pot-au-feu et les portions de bidoche et l'autre des fayots rouges si courageux qu'on les a surnommés des « durs à cuire. » Le pain est déjà moisi ; il est peut-être embarqué depuis huit jours et nous n'avons que cela pendant toute la traversée. Tous les transatlantiques cuisent leur pain, mais sur le **Burdigala**, on a remarqué qu'en donnant aux hommes du pain rassis et même moisi, on réalisait une véritable économie. Vous voyez c'était simple, mais il fallait le trouver.

Heureusement que nous avons un quart de pinard par repas : c'est le seul qui se laisse avaler sans dégoût. D'ailleurs ceux qui le servent font partie de la ligue antialcoolique et ils le mouillent consciencieusement. Même avec le mal de mer, on peut l'avaler sans danger. Après avoir épuisé le dernier chapitre de notre copieux repas, je remonte sur le pont. Nous avons déjà gagné la pleine mer. La houle est faible. Le soir tombe. Ce n'est tout de même pas sans un douloureux serrement de coeur que je vois s'éloigner les côtes de la patrie. Les contours **de la presqu'île de Giens, des îles d'Hyères** s'estompent dans le lointain. Nous cinglons vers le sud à toute vitesse.

La nuit est tombée ; la brise fraîchit et je descends dans la cale pour dormir. Une tristesse infinie me gagne. Je m'exile pour la deuxième fois et qui se sait si j'aurais le bonheur de revoir la France. Le sommeil, la fatigue, reprennent bientôt le dessus sur mes sombres préoccupations ; bercé par le roulis, je ronfle à poings fermés jusqu'à l'aube.

Dès mon réveil, je remonte vivement sur le pont, car un malaise étrange m'a envahi. Beaucoup de mes camarades se débarrassent avec un entrain sans égal de leurs superfluités stomacales. J'ai peur de les imiter. L'air pur de la mer dissipe mes nausées et je parviens à m'orienter. Nous sommes entre le ciel et l'eau, perdus dans l'immensité. La terre a disparu depuis longtemps vers le nord. Vers midi, une ligne bleu foncé se dessine à l'horizon vers l'est. Bientôt on distingue les contours abrupts des **côtes de Sardaigne**. Le navire se maintient au large et nous pouvons en admirer les formes de près. La nuit tombe de nouveau. Je redescends m'enfermer dans ma cave baladeuse cependant que l'étrave fend l'eau empoisonnée de mines et de sous-marins...

Le 28 janvier, au matin, les cotes d'Afrique sont en vue. Nous cinglons vers **Bizerte**. À huit heures du matin, le navire s'engage dans l'étroite passe et il va s'amarrer au quai. De nombreux curieux viennent contempler le bateau de près. Des Arabes montés sur des barques légères viennent faire le commerce. Pour cela, ils emploient le procédé bien connu des navigateurs qui consiste à jeter depuis le bas un filin par-dessus le bordage. Les acheteurs tirent à eux ce filin auquel est assujettie une corbeille. La corbeille fait alternativement la navette entre acheteurs et vendeurs, d'abord avec l'argent, ensuite avec les marchandises. Les oranges coûtent deux sous les quatre pièces, les mandarines le même prix. On en fait une copieuse provision.

Tout à coup un sourd brouhaha se fait entendre. Les notes vibrantes d'une sonnerie de clairon déchirent l'air. Une colonne d'infanterie s'avance musique en tête et se dirige vers notre bâtiment. C'est **un détachement de la légion** qui part avec nous. Les hommes sont tous en goguette. En se rapprochant, ils font un vacarme infernal. Néanmoins, ils gravissent docilement la coupée et gagnent leurs cabines respectives, mais bientôt ils s'aperçoivent que nous n'avons pas de cantine à bord. Ces Messieurs ne l'entendent pas de cette oreille et décident de mettre à profit le court séjour qu'ils vont faire encore à Bizerte. Bientôt on peut voir des grappes humaines descendre le long des amarres pour gagner le quai. Les officiers du bord essaient vainement de les arrêter. Ils sont une trentaine au moins qui regagnent les bistrots de

la ville avec une vitesse digne d'une meilleure cause. Un peloton de tirailleurs algériens, baïonnette au canon, leur barre résolument la route. Fâcheuse idée ! En un clin d'oeil, la mêlée est générale. Des horions s'échangent. Il y a des crânes fêlés à coups de crosse, une poitrine trouée d'un coup de baïonnette. Le peloton de tirailleurs, submergés, abandonne ses armes et bat en retraite. Rien ne peut plus maintenant entraver l'exode. Une heure passe, puis deux, les fugitifs ne rentrent toujours pas. La direction du port envoie un détachement de zouaves pour rétablir l'ordre. Un à un, les déserteurs reviennent d'eux-mêmes, contents de leur exploit, certains exhibant avec fierté la trace des formidables horions que leur ont octroyés les tirailleurs. À cinq heures, l'ordre est rétabli. On entend gronder les treuils, traîner les chaînes, siffler les jets de vapeur. Le **Burdigala**, majestueusement, repart. La musique des zouaves, accourus en hâte, nous salue. Une foule énorme, massée sur le quai, nous fait des signes d'adieu. Quand le soleil a disparu derrière les montagnes lointaines de la **Tunisie**, nous avons gagné la pleine mer. Là houle est très forte. Fâcheusement impressionné, je descends dans ma chambre, résolu à lutter avec une farouche énergie contre le mal de mer. Je réussis à m'endormir et à conjurer par conséquent le danger pour un moment. Réveillé par des cauchemars, vers minuit, le malaise augmente à tel point que je dois grimper lestement les escaliers pour aller me débarrasser sur le pont. Hélas j'ai trop présumé de mes forces. À mi-chemin, je dépose une carte de visite lamentable, qui n'est que le prélude d'une série d'autres, c'est-à-dire jusqu'à vidage complet de mon tube digestif. La mer reste grosse toute la nuit. Sur le pont, sous la lumière blafarde de la lune, on entend des hoquets épiques, des soupirs de regret pour le plancher des vaches. Les marins nous regardent d'un air de commisération, immobiles cuirassés, eux ! Au jour, le vent se calme et nous descendons continuer avec une évidente satisfaction notre somme interrompue.

Pendant trois jours, **du 29 aux 31**, nous restons perdus entre le ciel et l'eau, sans apercevoir aucune terre à l'horizon. Seuls, les ébats des marsouins nous procurent quelques distractions. On admire leurs formes dodues, leur agilité à se saisir des proies qu'on leur jette.

L'apparition des mouettes nous fait présager l'apparition d'une terre. Effectivement, le 31 août au soir, les contours **de l'île de Crète** se dessinent vaguement à tribord. Pendant toute la nuit naviguons entre les îlots innombrables de l'archipel. Des canonnières, dans ces parages, redoublent de vigilance à leurs pièces. Le navire force ses machines et rend 17 noeuds. La journée du 1er février passe sans incident ; au soir nous doublons **l'île de Skyros**, à l'extrémité septentrionale des **Cyclades**. Les passages les plus dangereux sont franchis. Demain matin, sauf avarie ou accident, nous serons à **Salonique**. À l'approche du but, le mal de mer cesse pour tous. On passe une nuit tranquille. À peine l'aurore commence-t-elle à pointer que tout le monde est sur le pont. La terre s'est singulièrement rapprochée de chaque côté. À droite, une montagne couverte de neige étincelle au soleil levant : le mont **Athos**. À gauche, une prodigieuse masse montagneuse dresse dans le ciel ses sommets énormes. Entre cette barrière de glace, nous frissonnant involontairement

« brrr dirons-nous, il ne doit pas faire chaud à Salonique ! » Le climat macédonien nous prouvera le contraire par la suite.

À six heures, le navire s'engage dans le labyrinthe ménagé entre la double rangée de mines et de filets que le bateau garde passe à ouvert. Je remarque, à notre droite, la carcasse à demi émergée d'un cargo anglais coulé dans ces parages au mois d'octobre 1915. On le renflouera après la guerre. Également à droite et en avant de l'épave, une presqu'île s'avance profondément dans le golfe ; elle abrite le port de **Micra**, aménagé de toutes pièces par les alliés. Nous doublons le cap qui termine la presqu'île et nous apercevons ... enfin ! **Thessalonique**, la perle de l'Égée. Elle est toute blanche, toute mignonne au fond de son golfe. Une forêt de mâts sommeille au fond du golfe. Il y a des navires de toutes les nationalités -- sauf bien entendu des ennemis -- et de tous les tonnages. Plusieurs navires de guerre reposent sur leurs amarres comme des mastodontes endormis. Après une demi heure d'avance, à petite allure, nous mouillons l'ancre au fond de la baie, à quelque distance de la ville. Autour de nous, plusieurs dizaines de vapeurs sont à l'ancre. Avant de débarquer, j'admire à loisir la ville superbe -- du moins en apparence-- qui a subitement pris une importance capitale, grâce aux événements. Plusieurs dizaines de minarets dressent dans le ciel leurs aiguilles blanches, surmontée du croissant ; au bout de la mer, une grande tour surmontée de mats et d'antennes doit servir de sémaphore : la tour blanche disent les marins.

La ville est adossée à un amphithéâtre de hauteurs. Ses maisons sont étagées le long de la pente et elle s'étale tout entière aux yeux du touriste qui l'aborde par mer. Une circonstance me frappe tout de suite : c'est l'absence absolue d'arbres autour de la ville. Les campagnes avoisinantes sont absolument chauves. À droite de la cité et en dehors des remparts, quelques villas sont assises au bord du golfe et noyées dans la verdure : c'est le quartier riche, la résidence des consuls et des bourgeois.

À 10 heures un grand bateau plat transbordeur accoste le **Burdigala** : il va nous emmener à terre. On s'équipe à la hâte et l'on s'entasse comme des harengs sur l'énorme péniche chargée à couler. Un remorqueur nous entraîne vers le quai. J'adresse un dernier regard d'adieu, non de regret, au grand Léviathan qui m'a exilé et où j'ai été si malade et si mal nourri. Le bateau transbordeur se range contre une jetée et s'amarre. Nous quittons avec une évidente satisfaction le plancher mouvant et nous foulons de nouveau le « plancher des vaches ». Formés en ordre, nous nous engageons dans les rues de la ville. Le pavé est affreux, rempli de crevasses, glissant. Les maisons sont pauvres et de chétive apparence. De nombreux Grecs nous regardent défilier. Nous supportons sans sourciller les regards sournois qui nous scrutent, regard haineux, craintifs ou sympathiques, regards d'espions boches, de Grecs perfides ou de Français résidant là-bas... Les alliés ont déjà creusé une route qui dessert leurs dépôts intermédiaires. Elle emprunte d'abord la vieille chaussée grecque de **Sérrès** qui a été rechargée et élargie, puis elle bifurque à gauche. **Les 4 km qui séparent Salonique de notre dépôt** intermédiaire paraissent horriblement longs. Fatigués par la longueur du voyage, nous étouffons sous le poids du sac.

Enfin, nous faisons la pose auprès d'une rangée de petites baraques recouvertes de tôle ondulée. Elles appartiennent à la 156^e division. Les nôtres sont plus loin. Quelques minutes de plus et nous sommes chez nous. Nous logeons deux escouades dans chaque baraque. On est un peu serrés, mais ainsi le froid aura moins de prise sur nous. Notre couchette se compose d'un isolateur en bois, recouvert d'une paille. Avec nos couvertures, nous arrangerons un lit moelleux. Jamais je n'aurais osé espérer un pareil confort en arrivant.

Le D. I. de la 57^e division comprend six compagnies dont les numéros sont compris entre 46 et 52. Je suis à la 48^e. Les « cuistots » ont préparé un repas abondant qui paraît délicieux en comparaison de la « tambouille » affreuse du **Burdigala**. Un quart de bon vin, deux quarts de jus, arrosent délicieusement le menu avalé avec un appétit robuste. Quand on s'est bien « calé » les joues, la gaîté revient, bruyante. Bravo **Sarraï**. Bravo pour l'armée d'Orient qui sait si bien recevoir ses renforts ! Nous avons la journée pour nous reposer. Elle est sérieusement mise à profit. La soupe de cinq heures du soir nous trouve encore endormis.

Le lendemain, de bonne heure, une sonnerie bien connue nous réveille. Les sergents de jour parcourent les baraques, recrutant tous les hommes disponibles pour les corvées. « Repéré » des premiers, je suis pour **la corvée d'obus à la gare**. On se coltine toute la journée des caisses d'obus de 75. Dès midi, j'ai déjà les bras en charpie et les reins en marmelade. Il faut faire la navette entre le dépôt de munitions et le wagon avec une caisse d'obus sur un brancard. Chaque wagon est chargé dans la matinée par une équipe de huit hommes. Le notre, de 15 tonnes, n'est pas complet à l'heure de la soupe. Le capitaine du parc d'artillerie, gros bouffi à la face rébarbative, nous avertit charitablement que nous ne mangerons pas avant d'avoir complété le wagon ; au surplus, si le wagon du soir n'est pas chargé à l'heure réglementaire, nous aurons chacun huit jours de prison. Nos officiers ont le chic pour stimuler le zèle de leurs subordonnés. Le règlement leur interdit la **schlaque** mais leur octroie, en revanche, le droit de punir à tout propos et même hors de propos. Ils en usent et en abusent. C'est leur droit. Qu'ils en profitent pendant qu'ils nous tiennent, car lorsque nous serons débarrassés de l'étreinte du militarisme, gare la revanche !

Le soir, à l'heure de la cessation du travail, tous les wagons sont complets. Les équipes ont fait des efforts surhumains pour arriver à fournir le boulot réglementaire. En revanche, nous sommes vannés. Demain, il y aura des malades à la visite et on dira qu'ils tirent au...q ! Oh ! mais les toubibs ont un remède infailible à leur disposition : la mention non malade ou C M (consultation motivée), l'une et l'autre suivies de huit jours de boîte.

Le lendemain **4 février**, voici une aubaine inespérée : on demande 16 **hommes de garde** pour le poste numéro un au carrefour des routes du camp français et anglais. Je suis volontaire à main levée. C'est six jours de garde consécutifs, un filon, quoi ! On prend huit heures de faction par 24 heures ; les consignes sont rigoureuses. Il s'agit d'abord de saluer indistinctement tous les officiers qui passent sur la route, et ce n'est pas un mince boulot ! Le mouvement du « présenter armes » se répète 10 fois par minute, au point est que je me demande si réellement je suis une

sentinelle ou une machine à saluer ! Ensuite il faut demander leurs passeports à tous les civils qui tentent de rentrer dans le camp ; arrêter sans distinction tous les militaires qui passent sur la route après 10 heures du soir. Est-ce là tout ? Non sans doute, mais la mémoire me fait défaut. Le poste est logé et dans une baraque infecte dont le sol est recouvert de paille hachée. Des Sénégalais nous ont précédés et nous ont légué de superbes totos dont l'invasion est manifeste dès la première nuit. On se gratte avec une terrible ardeur ; mais la présence de ces bestioles a du bon, car elle empêche le sommeil des sentinelles pendant la faction !

Le 9 au soir, nous sommes relevés ; un détachement de renfort, dont je fais partie, part pour le front le lendemain. Ce n'est pas trop tôt ! L'effrayante multiplicité des corvées et des heures de garde du D I commencent à m'écoeurer !

II

De Salonique au camp retranché. Séjour au camp retranché du 10 février au 5 mai

Le 10, dès l'aube, le camp s'emplit de rumeurs. Les hommes montent leur bardin avec une hâte fébrile. On touche un jour de vivres et un bidon de pinard pour faire la route. À six heures, rassemblement. **Notre détachement de 300 hommes a été réparti dans les six régiments qui composent la division : 235e, 244e, 260e, 242e, 371e, et 372e.** Je suis versé au 260e avec quelques camarades. Le renfort de chaque régiment forme un détachement distinct : le nôtre est en tête de la colonne. **La route** est belle et s'enfonce dans la plaine macédonienne qui s'étend sans interruption **de Salonique à Verria**. La journée s'annonce belle, mais l'air du matin est vif. On avance à bonne allure entre les maigres cultures qui s'étendent à perte de vue de chaque côté de la route. Le blé commence à lever, mais le labourage est défectueux. Le sol est à peine gratté par l'antique charrue primitive en bois, que traînent de maigres **buffles**. Naturellement, les Grecs ignorent absolument l'emploi des engrais. Malgré le manque absolu de méthode dans la culture, les récoltes ont assez bonne apparence. Avec la profondeur de sa couche arable et son grand soleil, la Macédoine deviendrait, si elle était bien exploitée, le grenier des Balkans.

Tout va bien pendant les deux premières étapes : sous l'air froid du matin nous parcourons gaillardement les **8 km réglementaires** de la cinquième étape, des traînards restent en route ; le soleil se montre et chauffe implacablement. Pour comble de déveine, nous bifurquons à droite et nous longeons le cours du **Galliko**. Les montagnes se rapprochent de chaque côté et bientôt nous cheminons dans un couloir étroit où les rayons du soleil descendent à pic. Azor pèse impitoyablement sur les épaules et il faut faire des rétablissements sans nombre pour l'empêcher de les ankyloser. Le chemin est à peine tracé et les pieds fatigués trébuchent sur tous les obstacles. Nous arrivons au pont métallique de **Narés** où la ligne franchit le **Galliko**, dans un état de fatigue extrême. Les montagnes se rapprochent de chaque côté de

telle façon qu'on est obligé d'emprunter la voie ferrée pour passer. Des équipes de travailleurs macédoniens creusent une route de qui suivra la voie ferrée parallèlement à la rivière : on fait la Grande halte sur la rive gauche. Nous avons parcouru **une vingtaine de kilomètres** en six heures, sous un soleil de feu. **Le camp du 260e** est encore loin. **Le renfort de la 114e brigade c'est-à-dire des 240^e, 371e et 372^e régiment** nous quitte et passe sur la rive droite. Nous continuons d'avancer dans la direction nord-est. Au village de **Dzouma** nous trouvons **le ravitaillement du 260e** et on nous sert du café. Ceux qui se sentent trop fatigués pour rejoindre le camp du régiment couchent là. Je repars avec un faible détachement de copains. Alors commence la partie la plus pénible du voyage. Le sentier muletier court dans la montagne désolée, stérile, recouverte seulement par endroits de quelques chênes verts rabougris et de genévriers. Nous montons, nous descendons, nous remontons. Par monts et par vaux ! C'est le cas ou jamais de le dire ! Successivement nous **dépassons les camps du 235e, 242^e**. Nous n'arriverons donc jamais ! Franchement, nous n'en pouvons plus. Beaucoup ont laissé leur sac ; je conserverai le mien ou je mourrai à la peine ! La nuit tombe. Pour comble de guigne, une pluie serrée et glaciale nous cingle la figure. Enfin quelques lumières apparaissent au fond d'un ravin : **c'est le 260e** ! On s'arrête ou plutôt on s'affale épuisés devant le bureau de l'officier de détail. Ces messieurs de l'état-major du régiment prennent leur temps. Nous restons sous la pluie, trempés de sueur, une grosse heure. Tout à l'heure on étouffait, maintenant on grelotte. Enfin, les formalités d'enregistrement de nos noms, d'affectation aux compagnies sont finies. **Je suis inscrit à la 20e escouade**. Le fourrier de ma compagnie m'entraîne vers le cantonnement. Quelques minutes encore et je suis sous une chaude guitoune dans un coin bien tapissé d'herbe sèche, que nos nouveaux copains ont gracieusement mis à ma disposition. Toute la nuit « j'en écrase. » avec une persistance que mes compagnons n'ont garde de troubler.

Le 11 février au matin, je me réveille dispos, un peu courbatures par les fatigues de la veille, mais doué d'un appétit de loup. Le cuistot de l'escouade apporte un bouteillon de jus si exquis que je défie à n'importe quelle cuisinière d'en faire du meilleur. J'en avale deux quarts avec la satisfaction d'un veau qui tête sa mère ; pour faire trempette, j'ai tranquillement dévoré un quart de boule. Je fais la connaissance des copains. Ils sont du Doubs et de la Bourgogne. **Le 260e** d'ailleurs, est entièrement composé de Comtois et de Bourguignons. Oh ! Les braves gens ! nous n'avons absolument rien à « croûter » pour le petit déjeuner du matin ; ils nous offrent des sardines et d'autres douceurs qu'ils ont reçus dans des colis. À 4000 km de France, dans les montagnes sauvages de la Grèce, les habitants de toutes les provinces fraternisent dans une touchante intimité. Quand le courrier du pays arrive ainsi que les colis que les parents envoient régulièrement, le favorisé du sort partage avec les camarades. O solidarité, tu n'es pas un vain mot !

Je sors de ma guitoune un peu ahuri mais heureux de vivre. Autour de nous, une joyeuse animation. La section est de repos et les hommes en profitent pour se nettoyer, laver leur linge, arranger leur guitoune. Ces dernières sont alignées au pied d'un pic rocheux qui les abrite admirablement de la bise. **Chaque compagnie à son**

emplacement bien délimité et possède un jardin très vaste qui n'est encore que bêché mais les légumes ne vont pas tarder à lever. Dans deux mois, nous aurons des pois et de la laitue. Riche idée, bien française. Au sud de notre camp, un village qui dresse ses masures au sommet d'une éminence. Le PC (poste de commandement) du colonel est installé dans l'une d'elles et il est entouré d'une montagne de matériaux amenés par le train des équipages. Il y a toutes les pièces de bois pour la confection des abris du camp retranché, des tôles cintrées, des fragments de rails, des créneaux en acier, des rouleaux de fil de fer lisse et barbelé. Des mulets et des corvées les enlèvent au fur et à mesure des besoins et les transportent au camp retranché. Le cinquième bataillon du régiment est installé dans une sorte de cul de sac entouré par des hauteurs, sauf à l'ouest où un ravin profond débouche vers **le galliko**. Au nord de cet emplacement, dans un autre ravin séparé et du premier par une arête rocheuse, se dresse les guitounes du sixième. Une superbe piste relie les deux camps : elle se continue jusqu'aux tranchées.

Le 12 février au matin, de très bonne heure, nous partons au travail. Chacun emporte son outil de parc et, comme de juste, son fusil et son équipement. Je n'ai jamais compris par la suite pourquoi on allait au travail armé jusqu'aux dents, à 60 km des Bulgares. Que voulez-vous ? Le règlement le veut ainsi. Donc nous suivons la piste en file indienne, devisant gaiement, et échangeant des lazzis. Le ravin du sixième franchi, nous arrivons au sommet d'une arête rocheuse d'où la vue découvre un immense horizon. À nos pieds, une pente raide descend d'un seul jet jusqu'à la plaine. Les tranchées y promènent leurs méandres sans fin, et les réseaux de fil barbelé flanquent les défenses. Un travail colossal a déjà été accompli. La tranchée de première ligne est complètement terminée ; les boyaux d'accès sont en voie d'achèvement. Enfin les tranchées de soutien et de repli sont sérieusement ébauchées. L'ensemble, une fois les travaux terminés, formera un système de défenses si formidable qu'on a même pas idée que les Bulgares osent s'y heurter. Au pied des défenses, la plaine s'étend à perte de vue ; **le Galliko** et un de ses affluents, y promènent leur cours sinueux au milieu des bancs de sable. La voie ferrée s'enfonce dans la plaine et se perd dans le lointain vers **Kukuch**. À la limite de l'horizon, on aperçoit la masse des **monts Bèlès**, couverts de neige. Les Bulgares en occupent le sommet, à plus de 60 km de nous. Donc, nul danger immédiat n'est à redouter. D'ailleurs une division est échelonnée entre **le Vardar et Doiran** ; elle opposerait une résistance sérieuse aux Bulgares et permettrait aux troupes du camp retranché de se préparer réellement à l'attaque.

Le travail est immédiatement commencé dès l'arrivée. Chaque compagnie à son secteur distinct à fortifier. La cinquième est celle qui a le plus achevé ses travaux ; il est vrai qu'elle n'a presque pas de rochers faire sauter. Certaines, comme la 19^e, à notre droite, doivent creuser dans le roc vif et les travaux vont lentement.

Dans chaque compagnie, on forme plusieurs équipes : les terrassiers, les mineurs, les poseurs de fil de fer. Je suis terrassier, car cette spécialité n'exige aucune connaissance particulière. Nous trimons. L'officier chargé de la direction des travaux donne une tâche à chaque équipe. Il faut qu'elle soit terminée à l'heure

voulue. Tout le monde en met. Ça du moins, ce n'est pas du travail de singe : plus tôt les travaux seront finis, plus vite notre sécurité sera assurée. À 11 heures, à la cessation du travail, plusieurs séries de mines sautent : du travail pour l'après-midi. Nous reprenons notre équipement et notre flingue et nous allons dévorer la soupe d'un pas alerte. Le cuistot de l'escouade s'ingénie à varier le menu, le plus possible avec les faibles ressources dont il dispose. La soupe aux oignons me paraît délicieuse ; la viande, rôti dans la végétaline (beurre des armées) a une saveur que les cuisinières de France seraient incapables de lui donner. Je ne reparle pas du jus : c'est du nectar. Oh ! j'oubliais le macaroni cuit dans le jus de viande : eh bien ! un Italien s'en lécherait les quatre doigts et le pouce ! Heureux poilus, direz-vous, qui « croûtent » mieux que des bourgeois. Quand on « bouffe bien », on travaille bien. La soirée nous voit trîmmer avec une ardeur nouvelle

Les jours se suivent... et se ressemblent **au camp du 260^e**. Le boulot recommence tous les jours à six heures, finit à 11 heures, recommence à 13 heures. Les premiers jours, les mains se parent de superbes ampoules, mais peu à peu, la paume durcit et se couvre de cols. D'abord médiocre terrassier, je deviens bientôt un des meilleurs ouvriers. Le travail développe l'appétit et les forces. Nous sommes tous de bonne humeur et les plaisanteries abondent. Nous travaillons trois jours sur quatre. Le repos est consacré aux douches, au lavage des effets, à l'épouillage. Le régiment possède un appareil de douches installé dans une baraque à **Martchao** et fonctionnant à merveille. On y passe toutes les semaines. Bientôt les poux sont bannis de nos personnes. L'existence est si douce, si réglée, si exempte de soucis qu'on oublie que c'est la guerre ! Le canon gronde bien par intermittence aux avant-postes, mais nous sommes si loin ! D'ailleurs, nous savons que les Bulgares restent chez eux et ne rentrent pas en territoire grec. Leur marche d'approche vers notre camp retranché ne peut s'effectuer qu'en plusieurs jours, et nous avons tout le temps de nous mettre en défense.

Le dimanche, repos complet. J'en profite pour faire une petite excursion autour de notre camp. Le village grec qui s'élève auprès de nos tentes porte le nom, peu harmonieux pour des oreilles françaises de **Kiazistakataki**. Il est composé d'une vingtaine de masures bâties en pierres sèches et couvertes de tuiles rouges. Le toit, sur la façade est supporté par des piliers et forme une sorte de vérandas précédant les pièces habitables. L'aspect est misérable et sordide. Les habitants sont grecs orthodoxes. J'ai justement assisté à une de leurs cérémonies de culte. **Le pope** est à peu près vêtu comme les prêtres catholiques, mais il est coiffé d'une sorte de haut de forme sans les ailes, en feutre noir. Il frappe d'abord sur un tam-tam pour appeler les fidèles à la cérémonie. En quelques minutes, homme et femmes sont rassemblés sous la véranda qui sert de chapelle. Deux ou trois figurines grossières représentent le christ, la vierge et les saints sont suspendues au mur. Le pope, debout se tourne vers l'assistance, commence à faire son discours d'une voix chevrotante. Les fidèles sont prosternés à genoux et ils frappent à plusieurs reprises le parquet de leur front. Les spectateurs tant Tommies que piétons partent d'un formidable éclat de rire à la vue de ce geste peu hygiénique. Les Grecs tournent vers nous un regard courroucé, fait

de fanatisme et de vengeance contenue. Le spectacle est si peu intéressant que je me dérobe prestement et continue ma promenade. La piste par où notre renfort est venu, a été élargie et des arabas y circulent librement. Elle aboutit à **la gare de Narès** et notre ravitaillement quotidien l'emprunte. À 300 mètres du village, elle a un embranchement qui se dirige vers **le camp anglais de Dodli**. Désireux de le visiter, je suis un groupe de soldats anglais avec qui nous avons les rapports les plus cordiaux. La conversation s'engage par signes. Ils réussissent à me faire comprendre qu'un match de boxe a lieu à trois heures dans leur camp. Je serais heureux d'y assister.

Je parcours 3 ou 4 km au bout desquels les premières tentes anglaises apparaissent. Elles affectent la forme « marabout » et sont admirablement alignées au milieu d'une plaine. Tout est propre autour d'elle, pas une immondice ne traîne. Un groupe de mulets est aligné à droite de la route. Ce sont de belles bêtes, hautes sur jambes, grasses, luisantes. Elles sont plus fortes que la plupart de nos races françaises.

Le match a lieu dans un ravin. Une estrade a été dressée contre la pente de nord du ravin et les spectateurs sont étagés en arrière comme sur les gradins d'un cirque. Il y a foule. De nombreux concurrents sont inscrits. Ça promet d'être palpitant. Les deux premiers champions paraissent sur le ring. Ils sont nus jusqu'à la ceinture et leurs poings sont emprisonnés dans d'énormes gants de boxe. L'arbitre donne le signal du premier round. Les deux concurrents échangent méthodiquement des coups pesants. Aux swings foudroyants, succèdent les directs irrésistibles, les uppercuts, les crochets. Tout à coup, un des champions, atteint à la mâchoire d'un coup à tuer un boeuf, s'affale sur le ring. Les masseurs s'empressent aussitôt, le remettent sur les jambes, le frictionnent vigoureusement. Deux autres champions paraissent sur la scène et un deuxième combat singulier s'engage. Parole d'honneur, les deux antagonistes apparaissent d'égale force ! Au quatrième round, ils quittent le ring, le corps marbré de coups, et l'opération du massage recommence. À chaque instant, les spectateurs applaudissent à tout rompre. Je ne goûte que médiocrement ce sport brutal. Tous les jeux anglo-saxons sont ainsi. Par exemple, le football laisse aussi de temps en temps quelques joueurs sans connaissance sur le terrain. Chaque pays a ses jeux de prédilection. Je rentre chez nous pour la soupe.

Le 26 février au soir, mon escouade est désignée pour prendre la garde aux tranchées. Le règlement veut que chaque compagnie détache toutes les nuits une escouade pour la surveillance du secteur. Nul danger n'est à craindre, l'ennemi est loin. Le poste est installé dans son abri souterrain. On y roupille mieux que sous la guitoune. La bise peut faire rage dehors, on a quatre mètres de terre et de rondins sur la tête.

Les sentinelles sont établies devant la chicane (passage) du réseau. Elles ont pour mission de surveiller la plaine qui s'étend devant les fils de fer et d'arrêter les espions qui tenteraient de s'introduire dans le camp retranché pour en relever les plans. Je suis de faction vers deux heures du matin, lorsque je vois des ombres suspectes déboucher d'un coude de la rivière et se diriger vers la chicane en longeant

le réseau. Je ne fais pas un mouvement, et selon toute évidence, ma présence n'a pas été éventée. À 50 mètres, je distingue nettement les formes des bêtes suspectes : en dirait des chiens. Mais leurs yeux sont phosphorescents : à n'en pas douter, ce sont des loups. Ils sont trois, deux grands et un petit. Avec des précautions infinies je manoeuvre la culasse de mon fusil pour introduire une cartouche dans la chambre. Le bruit métallique est entendu et les carnassiers, en trois bonds, disparaissent dans les ténèbres. **La présence des loups** a été confirmée par la suite, car un caporal, de patrouille dans la plaine, en a abattu un superbe dans les roseaux qui bordent le **Galliko**. La nuit se finit sans incident. La journée qui suit le tour de garde est copieusement employée pour faire la sieste. Le travail n'est repris que le lendemain.

Le 1er mars, on modifie le travail de notre équipe. Nous creusons des abris. Un trou rectangulaire de quatre mètres de large sur huit mètres de long est creusé à une profondeur de six mètres. La fosse, une fois terminée, **le génie** met les charpentes et les étais destinées à soutenir le plafond de l'abri. Une couche de rondins de forte dimension forme le plafond. Les interstices entre les rondins sont bouchés avec des cailloux ou des copeaux, puis on éboule là-dessus une couche de terre de 1 mètre d'épaisseur environ. Les parois de la fosse sont alors élargies de 0,50m de chaque côté et on pose une nouvelle couche de rondins dans le sens de la largeur de façon à ce que les extrémités portent sur l'étroite margelle qu'on a ménagée. Une nouvelle couche de cailloux de 1m d'épaisseur est ajoutée, après quoi, la partie supérieure est nivelée avec de la terre qu'on tasse fortement. La surface supérieure est ratissée et aplanie de façon à ce qu'elle se confonde entièrement avec le terrain environnant. On ménage deux entrées qui débouchent dans la tranchée par des escaliers en terre et voilà un abri terminé qui bravera impunément les 102, de même les 210. Le secteur de notre compagnie en possède 10 de semblables et un creusé beaucoup plus solide et plus vaste. Le travail avance avec un entrain merveilleux ; des officiers supérieurs venus visiter l'état des défenses, sont enthousiasmés par la perfection du travail. L'art de la fortification n'est pas l'apanage exclusif des Allemands. On fait aussi bien sinon mieux qu'eux.

L'eau potable utilisée pour nos besoins est fournie par **une source thermale** abondante d'où l'eau jaillit à une température de 25°. Elle est parfaitement aménagée ; le génie a creusé à proximité une piscine dont l'eau tiède est constamment renouvelée. Tous les jours, des centaines de baigneurs s'y ébattent joyeusement. J'ajouterai que le ruisseau formé par la source est très poissonneux, surtout vers son confluent avec le **Galliko**.

Le mois de mars se passe aussi calme que l'eau d'une fontaine. Le soleil est déjà chaud et les heures de travail sont modifiées. Nous partons le matin à cinq heures et nous rentrons à 10 heures ; le soir le travail a lieu de deux heures à six heures. Entre-temps, notre cuisine s'est profondément gâtée. Le capitaine a estimé que la cuisine pas escouade enlevait 16 travailleurs à la compagnie et il a remis en activité l'affreuse roulante qui n'utilise que deux hommes. En revanche elle confectionne une tambouille horrible. La viande et les légumes cuisent pêle-mêle dans l'énorme chaudron et le pot-au-feu n'est jamais écrémé. On y trempe chaque

jour des débris de viande et de légumes qui ont séjourné dans le fond plus de huit jours. En dépit de mon robuste appétit, je recule parfois de dégoût devant les mixtures horribles qu'on nous sert. La mauvaise nourriture a tout de suite une répercussion fâcheuse sur le travail. Ventre affamé ou plutôt ventre dégoûté n'a point de bras. Je modifie légèrement le proverbe pour la circonstance.

Une petite remarque : la compagnie possède deux cuisiniers pour faire la cuisine à 180 hommes. Les officiers, au nombre de trois, ont deux cuisiniers de profession pour leur service exclusif. Qu'on juge de **l'égalité au régiment** : oh ! si les gradés supérieurs étaient astreints au même régime que les soldats, il y aurait dans les compagnies le nombre de cuisiniers voulus et la tambouille serait meilleure. Tous les dimanches, la musique du régiment se réunit sur la route entre les deux bataillons et elle donne un concert magnifique qui est écouté religieusement.

Le 12 avril, on a fait mieux : **une soirée récréative** a été organisée. De nombreux artistes se sont fait inscrire et le programme a été désopilant. Les femmes manquent pour le spectacle, qu'à cela ne tienne : des poilus imberbes mettent des jupons et l'illusion est frappante !

Les travaux du camp retranché sont très avancés. On creuse le boyau de repli qui peut servir en même temps de tranchées défensives. Les réseaux et les défenses de première ligne sont finis. L'ennemi, décidément a renoncé à l'attaque de Salonique et nous ne pouvons rester indéfiniment dans l'expectative. **Le 235e** a avancé dans la direction de **Kukuch** dans les premiers jours d'avril. L'ordre arrive de pousser activement les travaux du camp retranché, car nous allons sous peu nous porter en avant, dans la direction de la frontière bulgare.

Mars fut assez pluvieux ; avril est sec et chaud. Les heures de travail ont été diminuées. On ne travaille plus avec la même ardeur, depuis qu'on sait que les défenses élevées avec tant d'ardeur ne serviront probablement jamais.

Depuis mon arrivée à **Kidzierabata**, je n'ai pas trouvé un seul litre de vin à acheter. Il faut se contenter exclusivement de l'ordinaire. Pendant deux mois, les indigènes du village ont fait des affaires d'or avec la vente des oranges et des mandarines. Parfois l'intendance met à notre disposition du chocolat remboursable à trois sous le kilo ; on profite de l'aubaine à chaque fois, mais c'est l'unique produit que j'aie réussi à me procurer.

Dans les rochers et les broussailles qui s'étendent autour du camp, les **reptiles et les sauriens pullulent** ; on rencontre notamment la vipère à cornes et l'aspic, tous deux de grandes dimensions. Il y a des tortues dans toutes les touffes de chênes verts, parfois aussi on lève de superbes lièvres. Un jour, pendant le travail, l'un d'eux, effrayé par un coup de mine, s'échappe d'une touffe de broussailles et se précipite vers un coude du réseau où les travailleurs le cernent. Enfin il tente de franchir le réseau : un caillou, dirigé d'une main sûre, l'arrête en pleine essor et des mains avides le saisissent. Les tortues sont souvent lapidées de la même façon par de mauvais plaisants qui désirent éprouver la solidité de leurs carapaces. Infortunés lièvres ! infortunées tortues !

Le 3 mai au soir, l'ordre de départ arrive. Nous devons lever le camp le surlendemain de grand matin. Pendant toute la journée du quatre on met ses affaires en ordre, on lave son linge, on se prépare à déguerpir.

Le 5, avant le jour, une brève sonnerie de clairon met le camp en émoi. Des têtes ébouriffées, bouffies de sommeil sortent de dessous les tentes. Le réveil a produit exactement le même effet qu'un coup de bâton dans une fourmilière. Les tentes sont rapidement démontées, les toiles et les couvertures roulées sur le sac. À 4 h 30 précises on peut voir des êtres informes disparaissant sous un encombrement de courroies et de cartouchières, de musettes et de bidons, se presser vers la route, se mettre en colonne par quatre. **La 20e est désignée pour la garde du drapeau.** Le précieux emblème est sorti de son étui et un officier le présente devant les troupes. La musique joue « la Marseillaise ». La minute est impressionnante. Tous ces êtres rudes qui vont au combat semblent se transfigurer. Un frisson parcourt mon être. Ce lambeau de soie qui flotte au vent symbolise tout ce que j'ai de cher au monde : la famille et la patrie, le glorieux passé de la France, son présent douloureux, son radieux avenir... Lentement nous défilons, au présentez armes. La sonnerie s'est tue. Le drapeau est remis dans son étui et la colonne s'ébranle. Le ruban interminable de la colonne se déroule, serpent gigantesque dans la plaine. Nous franchissons le réseau dans des chicanes spécialement aménagées. Derrière nous, viennent les mulets et, le train régimentaire, les cuisines roulantes. Au début, on échange des lazzis, on plaisante sur un notre lourd accoutrement. Mais bientôt les propos diminuent, le soleil de monte et la sueur ruisselle sur tous les fronts.

III

Du camp retranché à Kazimli

(séjour à Kazimli du 7 mai aux 6 juin et à Snewee du 6 aux 15)

En quittant le camp retranché nous suivons d'abord le cours du **Galliko**. Point de route, un sentier de chèvres où les Grecs circulent à dos d'âne. La plaine est absolument inculte. Elle est couverte de gazon et de distance en distance, on distingue quelques bergeries. Le métier de berger est moins dur que celui de laboureur ; c'est pour cela que les Grecs ont une prédilection marquée pour le premier. Les étapes succèdent aux étapes. De nombreux **trainards** s'affalent lourdement de chaque côté du chemin et transforment l'as de carreau en oreiller. **Les officiers caracolant sur leurs coursiers**, les épaules écrasées par la minuscule courroie du porte cartes et de la jumelle, n'arrivent pas à comprendre pourquoi les hommes succombent à la fatigue et ils menacent sans trêve tous ceux qui font mine de flancher... « Tas de rossards, vous serez punis ! » Vaincus par la fatalité, les malheureux jaloux humains tournent vers leurs tortionnaires une face inondée de

sueur, éclairée par des yeux de bête traquée. La menace n'a jamais réussi à vaincre le sombre entêtement d'un soldat arrivé au paroxysme de l'épuisement. La colonne arrive au village **grec d'Embarkuei** diminuée d'un quart. Les habitants nous regardent défilier comme des bêtes curieuses ; je suis trop épuisé pour m'attarder à admirer les quelques masures qui se dressent au bord de la rivière. Il est 10 heures. Nous marchons depuis cinq heures sans arrêt et la fatidique est énorme. La chaleur devient accablante. Qu'importe, le règlement a prévu une étape plus forte. On sèmerait en route la colonne entière plutôt que d'avancer la grande halte de 10 minutes. Exténués, traînant la jambe, nous marchons sous le soleil de feu ; on ne fait que les pauses strictement réglementaires, c'est-à-dire 10 minutes toutes les heures. L'impitoyable sifflet se fait entendre à la seconde précise prévue par le règlement. Nous passons sur la rive droite du Galliko à 11 h 30. **Le passage de la rivière s'effectue à gué**, avec de l'eau jusqu'à mi corps. Beaucoup font un plongeon total ce qui contribue à alléger la capote de tout le bardin. Une demi-heure après, nous faisons la grande halte au bord de la rivière sous des arbres. Nous mangeons un repas froid constitué par des boîtes de conserves ; quelques-uns d'entre nous se dévouent pour chercher du bois sec à allumer le feu. Nous ferons un bon bouteillon de jus pour ranimer nos forces défaillantes. Un à un, les traînards rejoignent leurs unités respectives. Aucun muletier n'a voulu prendre un instant leurs sacs, sous prétexte que les mulets sont assez chargés. Chaque compagnie pourtant en possède une dizaine, mais ils sont tous **réservés à l'usage exclusif des officiers**. Le capitaine, à lui seul, en charge deux, indépendamment de son cheval, avec ses cantines, sa tente abri, son lit pliant, ses chaises pliantes, sa table, ses piquets de tente, que sais-je encore ? À chaque déplacement, c'est tout un mobilier à transporter, et les pauvres mulets plient sous le fardeau. **J'ai dit que nous avions trois officiers à la compagnie** : total 6 mulets pour le transport du mobilier. Croyez-vous après cela qu'il y a de la place pour un sac sur le dos d'un mulet. Non, mes amis, mille fois non : on déchargerait plutôt les bêtes pour charger les hommes ? Un homme, ça ne coûte rien à la France, que la peine de l'appeler ; un mulet, ça se paie cher, alors on l'épargne. Après avoir dévoré nos maigres provisions de route, nous nous étendons à l'ombre quelques instants avant de remettre le bât sur notre dos endolori. Bref coup de sifflet. J'ouvre les yeux à regret. 10 minutes après, nous sommes de nouveau sous le cuisant soleil, cheminant au milieu du paysage chauve et désolé. Pas un arbre, pas une touffe d'herbe. On se croirait au milieu du Sahara. Nous franchissons un ravin où deux arbres solitaires baignent leurs racines dans les eaux absentes d'un « oued » desséché. Beaucoup s'écartent de la colonne pour aller boire : la source est tarie et le dépit se traduit par un juron qui ressemble plutôt à un râle. La cruelle expérience du matin a tout de même instruit le colonel : il décide qu'on fera une pause toutes les 30 minutes et que l'allure sera modérée. À cette condition, tout le monde suit. L'étape du soir, longue de 10 km est franchie en 3 h 30. Nous arrivons à quelque distance de **Kukas**. Le sac est projeté sur le sol avec violence « maudit bardin ! » disent des voix irritées. Cette fois c'est la halte pour la nuit et ce n'est pas trop tôt. Nous sommes tous exténués et en dépit de la modération extrême de la dernière étape, quelques

traînants sont encore en arrière. Nous avons parcouru dans la journée 30 km ; c'est une étape beaucoup trop longue par la chaleur, pour des hommes qui n'ont aucun entraînement.

Je pars avec un copain de l'escouade qui n'est jamais en retard pour des corvées, à la recherche d'un seau de vin. Nous entrons dans la ville et bientôt nous découvrons un bistrot qui remplit de bonne grâce notre récipient. Naturellement nous goûtons le vin. C'est un nectar. Dans l'état de fatigue où nous nous trouvons une bonne lampée de vin va nous remettre du sang pur dans les veines. Nous sortons de la ville sans encombre, emportant avec des soins de nourrice nos deux seaux remplis jusqu'au bord. À l'escouade, une ovation prolongée nous accueille. La gaité a été montée pendant notre absence. On se couche dessous, sur le gazon et on déguste jusqu'à une heure avancée de la nuit. J'ignore si je m'endors avec le quart à la bouche. Toujours est-il que le lendemain, au réveil, les copains ont beau me secouer, ils ne tirent de moi que des grognements indistincts. Finalement, réveillé par une bourrade plus violente, je me répands en invectives contre les fâcheux troubleurs de sommeil. J'ai la tête un peu lourde. Il n'en faut pas moins s'équiper à la hâte et repartir. Les bidons, heureusement sont lestés. Je remets une bonne lampée de combustible dans la machine pour la mettre sous pression et j'allonge mes compas avec plus de célérité que jamais.

Nous traversons **Kukuch**. Les habitants sont encore endormis et on ne rencontre pas âme qui vive dans les rues. Le faible pâle de maisons qui s'étend à droite de la route est vite dépassé et bientôt nous cheminons au milieu des ruines de la ville turque. Une furieuse bataille s'est livrée là pendant la guerre balkanique ; tout ce quartier a été incendié. Infortuné pays, ravagé tous les 10 ans par les invasions ! À quelques kilomètres de la ville on trouve, enfin ! quelques arbres. Ils projettent sur la route une ombre délicieuse. On s'y attarde avec délices dans ces tâches d'ombre ; on les quitte à regret. Nous rencontrons plusieurs détachements du 31^e d'infanterie occupés à la **réfection de la route**. Leur cantonnement est à quelque distance. Plus nous avançons, plus la végétation s'accroît. Nous allons dans une contrée, où du moins, nous aurons de l'ombre. Habités à la nudité des montagnes du camp retranché, nous avançons avec une satisfaction non dissimulée dans la verdure. La cinquième et dernière pause nous installe à proximité d'un village, sous des ormes séculaires couverts de nids de cigognes. L'endroit est délicieux. Un puits nous offre son eau fraîche à 100 mètres. Couchés sur le dos, dans un instant d'abandon, nous admirons **les ébats des cigognes** que notre présence n'a nullement troublés. En France, les poilus se battent pour conquérir le pays des cigognes ; en Macédoine les poilus défendent leurs nids.

Nous sommes arrivés mais non fixés ! La recherche d'un emplacement pour camper n'est pas chose aisée, paraît-il. Mille emplacements, tous plus charmants les uns que les autres, s'offrent à nous. On les dédaigne et **on s'installe au sommet d'une arrête entièrement nue**, où tout de suite, nous allons procéder au montage des tentes. La déception est immense. On se flattait d'avance d'avoir de l'ombre, mais nos officiers en ont décidé autrement. Nous avons choisi le seul endroit

déboisé, uniquement pour permettre l'alignement des tentes. Vers trois heures de l'après-midi nous sommeillons sous les tentes brûlées par l'implacable soleil, lorsqu'une sonnerie d'alarme nous réveille en sursaut

Parbleu ç'est très simple : un **avion boche** survole l'emplacement si judicieusement choisi par les officiers dans le but évident de déranger l'alignement des tentes. De seconde en seconde on s'attend au sifflement caractéristique des bombes, mais l'avion, sans doute déjà délesté, continue tranquillement sa route. Aussitôt un ordre impérieux arrive : levez le camp ! En trois minutes c'est fait, et nous transportons nos malheureuses guitounes sous des cieux plus cléments. Cette fois nous avons l'ordre de les installer dans les haies les plus touffues, au petit bonheur. Il a fallu la dure leçon de l'expérience pour convaincre nos chefs. Avec une habileté consommée, nous déblayons une petite clairière et nous montons une guitoune à l'abri des regards indiscrets. Le camp est si bien dissimulé qu'il est impossible de découvrir la moindre trace de tentes.

La nuit est venue dans l'intervalle et nous nous couchons exténués. Le lendemain **8 mai** de bonne heure, il faut de nouveau ans à enlever les toiles et partir à 3 km de là au bord de la route, sur laquelle nous allons travailler quelque temps. Trois changements d'adresse en 24 heures, c'est un record que les oiseaux eux-mêmes auraient du mal à battre ! Je m'étends à plaisir sur ces petits détails pour bien montrer l'effrayante inanité des ordres

Le 9 mai, des 4 h 30 du matin, nous sommes sur **la route**. **La métamorphose en cantonniers a été instantanée**. Des équipes munies de pioches défoncent la route de vie et la croûte enlevée est rejetée de chaque côté. D'autres équipes confectionnent des civières rudimentaires avec des tiges d'osier coupées au bord de la rivière. « Dans quel but direz-vous ? Attendez, vous allez comprendre. Les dites civières, enlevées par de robustes brancardiers... d'occasion sont chargées avec des cailloux glanés dans les champs et vidés sur la route. La dernière équipe, la plus habile, frappe à grands coups de massette sur ces cailloux et nivelle la surface de la route. Un écriteau placé en avant du chantier fait ralentir les automobilistes : « route en cours de rechargement. »

Le boulot est monotone ; il recommence tous les jours à la même heure et finit à la même heure. La chaleur s'accroît de plus en plus. L'après-midi surtout est insupportable. Nous allons fréquemment prendre des bains dans le **Galliko**, mais son niveau baisse de plus en plus, et il ne promène plus que quelques maigres filets d'eau au milieu des sables.

Fréquemment, des mercantis grecs amènent du vin sur **des chars rudimentaires traînés par des buffles**. L'autorité militaire s'aperçoit malheureusement de ce commerce et les « cognes » arrêtent impitoyablement sur la route tous les attelages suspects. Les Grecs sont tenaces et malins : pour dépister la maréchaussée, ils suivent le cours du **Galliko** par un chemin détourné et le commerce continue dans certains coins ignorés. Hélas ! Tout a une fin. La retraite clandestine est découverte et un marchand grec voit l'autorité se saisir de sa barrique pleine jusqu'à la bonde. Protestations d'honnêteté, humiliations, rien n'aboutit ; le

gendarme est sans pitié. L'ordre est formel de répandre le liquide dangereux après la saisie. Je me trouve là à-propos avec deux seaux, l'autorité ferme les yeux et je me sauve avec 20 litres de liquide. Le paiement sera effectué par... le général de division ! Cette aubaine inespérée est la dernière. Nous avons tué la poule aux oeufs d'or.

J'oubliais de parler de la cuisine. La roulante nous suit avec une persistance obstinée et nous sert toujours la tambouille habituelle. La ration de vin a été diminuée par la volonté du capitaine. Nos deux quarts réglementaires sont réduits de moitié, uniquement parce qu'il y a des cas d'ivresse à la compagnie. Personne n'ayant réclamé en haut lieu, le chef suprême de la compagnie nous a frustré pendant un mois d'un quart de vin alloué par l'État ; cet acte odieux digne d'un Louis XIV -- en plus petit -- n'a pas eu la moindre sanction.

Le rechargement de la route avance à vue d'oeil ; parallèlement à nous, une équipe de Serbes creuse le tracé d'une voie ferrée **Decauville** qui partira de **Sarigueul** sur la ligne de **Doiron** et ravitaillera les troupes échelonnées dans les montagnes à l'est de **Kukuch**. Avant notre départ de **Kuzimli**, nous activons la pause des rails pour la mise en activité de la ligne. Le « tacos » circule avec un grand bruit de ferraille, remorquant trois wagonnets lourdement chargés. Le point terminus de la ligne à voie étroite est **Snewcé**, village turc situé au pied des montagnes qui dominent la **vallée de la Butkova**. La gare, installée au fond de la vallée du Galliko est admirablement dissimulée.

Les travaux de rechargement sont poussés si activement **qu'au début juin** les chantiers sont à 5 km de notre cantonnement. **Le 6**, nous recevons l'ordre de lever le camp. L'étape est relativement courte. Nous suivons la voie ferrée Decauville jusqu'à son point terminus, puis nous obliquons franchement à l'Est. En quittant la vallée du **haut Galliko**, le chemin grimpe la montagne à pic. Nous nous arrêtons à bout de souffle à 1 km du village de **Snewcé** et montons les guitounes. La route n'existe plus et il faudra maintenant la creuser de toutes pièces en avançant. Le travail est entrepris au pied même de la pente. Nous ne traçons plus une belle route comme de **Kukus à Snewcé** mais **un simple chemin muletier** ou les arabas pourront circuler au besoin. Les habitants du village sont turcs et plusieurs vendent du vin. On profite de l'aubaine et tous les jours les bidons arrivent. Le travail commence à 4 heures et finit à 9 heures, le soir de 3 h à 6 h. Repos le dimanche. Nos tentes sont installées à l'ombre des chênes. Une source abondante coule à 300 mètres. On peut se débarbouiller et laver son linge à volonté.

Le 8 juin, ma section est de patrouille. Nous devons explorer plusieurs villages perdus dans la montagne en arrière de **Snewcé** où des comitadjis ont été signalés. Nous partons de grand matin et suivons une piste qui serpente au fond d'un ravin. Le lieu est sauvage et propice aux guets-apens. Au débouché du ravin nous traversons un cimetière turc situé au milieu d'un boqueteau. Les tombes sont indiquées par de simples blocs de pierre sans aucune sculpture, dressés comme des dolmens druidiques. La marche d'approche commence. La section est divisée en deux détachements, dont l'un doit aborder le village par le Nord, en utilisant le lit d'un torrent desséché et l'autre directement par le Sud. La manoeuvre est exécutée

avec un ensemble parfait. Les deux patrouilles se rencontrent simultanément sur la place du village, encerclant une femme turque qui pousse des cris à amener à un escadron. Elle est vêtue de haillons, mais sa figure est hermétiquement cachée par une serpillière blanche. Elle cherche vainement une issue pour s'échapper ; enfin, nous avons pitié de sa détresse et lui ouvrons un passage entre les rangs. Elle s'y engouffre et se sauve à toutes jambes.

À tout hasard, le chef de section frappe à une porte. Une voix répond, de l'intérieur, puis l'huis s'entrebâille et le propriétaire paraît. Nous sommes bien tombés. C'est **l'iman**. Il comprend un peu le français et nous donne des renseignements précieux. Sur ses indications nous nous dirigeons vers une mesure isolée que nous cernons. Puis quelques coups impérieux sont frappés à la porte : personne ne répond. Trois vigoureux coups de pied font sauter les verrous, et baïonnette au canon, deux hommes font irruption dans l'intérieur. Un vieux turc à la face de brigand est étendu sur des nattes. Il se lève à notre apparition, et marmonne quelques mots inintelligibles. Interrogé par l'iman, il refuse de répondre à nos questions ; finalement **il avoue que son fils, spécialement visé par notre expédition, est mort** depuis trois jours. Il s'offre à nous montrer **sa tombe**. Allons-y. Au cimetière, un petit monticule de terre fraîchement remuée ne nous paraît pas un témoignage suffisamment probant et on décide d'exhumer la dépouille de l'individu. En dépit des protestations et des abjurations du père, nous creusons avec une binette emportée du village. Stupéfaction ! À 30 cm de profondeur à peine, nous mettons à nu le cadavre d'un gros chien. Le subterfuge est découvert. Le vieux ne dit plus rien. Sa face a tourné du rouge brique au vert. Nous retournons au village et après avoir consciencieusement fouillé la mesure suspecte, nous découvrons le bandit caché sous un paquet de hardes. Il n'essaye pas de résister et se laisse docilement entraîner. L'expédition a parfaitement réussi. Nous avons purgé le pays de deux bandits qui le mettaient en coupe réglée et terrorisaient les habitants. Le retour s'effectue par les chemins les plus directs et à midi nous sommes arrivés pour dévorer la délicieuse tambouille de la roulante

IV.

De Snewcé à Raïanovo et Kostodori du 26 juin au 15 juillet

Le 26 juin nous levons de nouveau le camp. Les compagnies du cinquième bataillon, échelonnées en avant de nous, ont terminé leur tronçon de route, et nous avons une longue étape à franchir pour recommencer les travaux rentables en avant de leur secteur. La montée est raide, la chaleur accablante. Dès huit heures du matin,

la fatigue est énorme. Le soleil grimpe la voûte azurée plus rapidement que nous et darde des rayons de feu qui provoquent des torrents de sueur. « La pause ! » Crie un anonyme. Les officiers, à cheval, feignent de ne pas entendre. Un bruit mou, un soupir de soulagement : c'est un homme exténué qui vient de se laisser choir. L'exemple est suivi par une série d'autres. Il faut faire la pause, sous peine de semer les trois quarts de l'effectif. En montagne dans les sentiers affreux de la Macédoine **les marches** sont éreintantes. Dans le même laps de temps, on ferait moitié moins de chemin qu'en plaine, et avec le double de fatigue. Le sentier serpente au milieu de taillis assez touffu, contourne des failles profondes creusées par l'eau de pluie dans le terrain friable, et parfois même emprunte le lit du torrent desséché. Autour de nous, un chaos énorme de montagnes coupées de ravins effrayants au fond desquelles, s'étalent quelques masures turques. **La majorité de la population en Macédoine orientale est de race turque.** Après avoir longé un moment l'arrête de la chaîne, toujours en montant, nous arrivons au col où le sentier plonge à pic dans les pentes abruptes de la vallée **du haut Galliko**. On fait une longue pause auprès d'un village. Je remarque à gauche du sentier la tombe d'un général turc, très bien entretenue. La descente est aussi raide que la montée ; mais les kilomètres paraissent moins lourds en descente. Des la quatrième pause, nous apercevons à quelque distance le village près duquel nous allons cantonner. Plusieurs sources fraîches et abondantes jaillissent à mi côte. Elles forment un ruisseau très poissonneux qui se jette dans **la branche principale du Gallico au sud de Raïanovo**. Notre camp est établi au bord du ruisseau sous des arbres gigantesques qui fournissent une ombre délicieuse. Les heures de travail sont encore diminuées et nous sommes pour ainsi dire à pied d'œuvre. Le tronçon de route que nous avons à tracer s'étend de notre camp au village de **Kostodori** et traverse dans toute sa longueur le village de **Raïanovo**. Il y a de nombreux déblais et des ponts rudimentaires à construire. Nous avons semé la « roulante ». Elle n'a pas pu suivre dans les sentiers de la montagne. La cuisine par escouade est de nouveau organisée et l'on va au village à la chasse aux provisions. Les légumes sont bon marché, les poules, payés 40 sous au kilo suivant la grosseur, se dorent dans nos cocottes de fer blanc. Désire t'on une friture ? Le ruisseau est détourné et fournit une quantité prodigieuse de petits poissons. Les moustiquaires sont aussi, à l'occasion, transformés en filets. Et puis, et surtout, il y a du vin et du raki au village. Nous sommes comme des rois. Le travail avance. Le sentier muletier qui n'avait vu passer que les maigres bourricots des Grecs, sera bientôt foulé par les arabas. La route, creusée par notre sueur en dépit de la mauvaise volonté des Grecs contribuera puissamment au développement futur du pays. Je creuse une piscine dans le lit même du ruisseau et tous les jours nous prenons un bain délicieux et prolongé.

Tous les jours une multitude de gosses dépenaillés vient implorer les restes de nos repas. La misère est grande parmi les Grecs. Indolents et paresseux, ils laissent les terres en friches et vivent de quelques galettes de maïs. Et pourtant les familles sont nombreuses, mais la mortalité infantile est énorme. **Snewcé**

Le 28 juin, les tentes sont établies à quelque distance du village de **Kostodori** : il faut changer le campement. **On nous vaccine contre la typhoïde** le 1er juillet. Deux jours de repos absolu, mais en revanche une forte fièvre. La chaleur est accablante. Le thermomètre accuse 50 degrés à l'ombre. D'après les habitants, jamais une pareille vague de chaleur n'a sévi sur le pays. Les plantations de tabac et de maïs qui s'étendent dans toute la vallée, sont littéralement grillées. On couche à la belle étoile sur le gazon car on étouffe sous la tente. Le travail est considérablement réduit : le matin seulement, de cinq heures à huit heures ; celui du soir est supprimé. **Une deuxième vaccination a lieu le 9 juillet** ; après guérison de la piqure, nous devons partir aux avant-postes relever le cinquième bataillon. Le départ est retardé de deux ou trois jours encore, jusqu'au 14. Les tentes sont démantelées dès deux heures du matin ; nous effectuerons la partie la plus pénible du voyage avant le lever du soleil. Il est difficile de se figurer un paysage plus tourmenté qu'à la ligne de partage des **eaux entre le Galliko et la Butkova**. Les ravins rayonnent de la crête et plongent dans la vallée à une profondeur vertigineuse. Le chemin en lacets décrit d'interminables méandres ; on s'enfonce sous-bois, on aborde des rochers à pic. Il faut faire la pause toutes les 10 minutes. Nous n'arriverons au col qu'à huit heures du matin après cinq heures de marche forcée. Tous les hommes sont exténués. J'admire néanmoins, pendant la halte, le magnifique panorama qui s'est dévoilé d'un seul coup à nos yeux émerveillés. À nos pieds la montagne s'abaisse en pente raide jusqu'à la **vallée de la Butkova**. La rivière déroule son ruban d'argent au milieu de la verdure et se perd dans le lointain sur **la Strouma**. La vallée est large et paraît très fertile. Les **monts Bêlès** au nord, dressent leur implacable barrière. À leurs pieds, on aperçoit la brillante cité grecque de **Poroj**, évacuée par les habitants. Dans la plaine, plusieurs villages également évacués, sont noyées dans la verdure. Le séjour sera délicieux, si toutefois les Bulgares ne viennent pas le troubler, ce qui est peu probable. Ils sont aussi peu désireux d'aborder nos montagnes à pic que nous, d'aborder les monts **Bêlès**.

La descente commence à neuf heures et se poursuit sans arrêt jusqu'à midi. Il semble que d'un bond, on tomberait au pied de la montagne. Mais plus on descend, plus la base semble s'éloigner. Combien de mètres de pente descend-t-on ainsi ? 1000 ou 1500 mètres peut-être ? Tout de suite un problème angoissant se pose : comment viendra le ravitaillement ? Un coup d'oeil en arrière nous rassure : les mulets bêtes bénies nous suivent. Partout où l'homme passe, le mulet suit. Nous améliorerons la piste pendant notre séjour aux avant-postes. D'ailleurs les compagnies qui nous ont précédés n'ont pas souffert un seul jour du manque de provisions. Nous traversons le village turc de **Bujuklu**, qui domine les quelques éléments de la tranchée qui constituent toutes les défenses de notre secteur. Les poilus des compagnies relevées me donnent quelques détails sur la vie aux avant-postes. D'abord -- et c'est le principal -- la sécurité est absolue. Les Bulgares occupent les **monts Bêlès** à 10 km de nous au moins. Parfois ils envoient dans la plaine de faibles reconnaissances qui ne s'aventurent jamais sur la rive gauche de la **Bukova**. Avec un peu de vigilance, on n'a absolument rien à craindre. L'ennemi le

plus redoutable, celui qui transforme ce séjour enchanté en un martyre de tous les instants, c'est **le moustique**. Les marécages de la **Butkova** en exhalent des milliers ; aussi à chaque instant, les oreilles sont agacées par le bourdonnement intempestif de ces affreux insectes.

Après le départ des compagnies du sixième bataillon, la compagnie est répartie dans les différents postes du secteur. Trois sections sont en ligne : elles occupent chacune un élément de la tranchée, la mienne est en réserve au village de **Bujuklu**. Elle fournira des travailleurs pour l'amélioration de la piste et des hommes de poste de garde au capitaine.

V

Séjour aux avant-postes de Bujuklu et de Roumli (du 15 juillet aux 27 août)

Le travail n'a lieu que le matin de quatre à sept heures. Nous arrangeons d'abord une piste qui accède à une source limpide et fraîche perdue au fond d'un ravin. L'eau est rare. La plupart des coins d'eau sont taris et sans la providentielle source découverte par nos prédécesseurs, nous serions réduits à utiliser l'eau vaseuse de la **Butkova**. La roulante est toujours en panne à **Snewcé**. **Avis aux débrouillards pour la cuisine !** Dès le 16 juillet nous partons dans la plaine à la découverte. On se rend d'abord au village de **Deli Hassan** bâtie au pied même de nos retranchements. Les légumes ont été consciencieusement pillés par nos prédécesseurs ; il reste encore quelques tomates, des courges en quantité et des pastèques. Les maisons ont été fouillées de fond en comble ; les poules, laissées par les habitants dans leur fuite précipitée ont été chassées sans pitié et la plupart, après une poursuite mouvementée, ont eu la poêle à frire pour tombeau.

Les états des hangars, les portes, parfois même les charpentes des maisons, ont été emportés pour fournir du bois à brûler et des piquets de fil de fer. Le vandalisme s'est exercé avec violence, mais les maisons sont si misérables qu'elles ne referment aucun mobilier en dehors de quelques hardes sales et usées abandonnées par les propriétaires. **La culture du ver à soie** était pratiquée sur une grande échelle, car le parquet de toutes les masures est jonché de cocons vides. On trouve aussi quelques métiers à tisser rudimentaires et des instruments aratoires datant au moins du Moyen Âge. Autour du village s'étendent quelques champs de maïs ; c'était, avec le produit des troupeaux, la seule ressource des habitants. **Deli Hassan** est dominée par un monastère, vaste bâtiment délabré, abandonné sans doute depuis longtemps. J'oubliais un détail : si le village offre peu de ressources, en revanche il recèle de **nombreuses puces affamées** qui bondissent sur nos personnes au passage et nous prouvent en quelques minutes que leurs appareils de succion sont en très bon état !

Notre expédition ne s'arrête pas là ; nous continuons d'avancer vers le **centre de la plaine**. Comme armement nous avons nos fusils et quelques paquets de

cartouches dans les poches. Nous nous perdons dans une étendue couverte de fougères, puis nous débouchons juste au bord de la **Butkova**. **Changement de direction à droite**. Un bouquet d'arbres sert de point de repère. En se rapprochant, le bosquet prend les proportions d'une véritable petite forêt. Il faut avancer maintenant avec des précautions extrêmes, car l'ennemi est peut-être embusqué dans le feuillage. La veille, une patrouille bulgare en a été débloquée par notre artillerie. Déployés en tirailleurs, l'arme prête, nous pénétrons dans la voûte des grands arbres. Rien. Le silence mystérieux de la forêt est troublé seulement par le chant des innombrables oiseaux qui gîtent dans le feuillage. La vigne grimpe après les troncs d'arbres et de grosses grappes de raisin se gonflent sous le grand soleil. On se repose quelques minutes, puis on reprend sa marche vers le gros village de **Butkova** dont la mosquée et l'église orthodoxe se dressent au milieu des arbres à 3 km environ. **De belles cultures** apparaissent : champs de maïs, de tabac, de courges. Le maïs surtout pousse avec une vigueur inconnue dans nos climats ; les tiges atteignent 2 m de hauteur. Des haricots chargés de gousses grimpent après le maïs et la terre nourrit aisément double récolte. Pour aborder le village on prend les mêmes précautions que pour la forêt. Les maisons sont fouillées une à une. D'autres sont passés avant nous, mais les approvisionnements étaient en quelle quantité qu'il y a de quoi rassasier tout le monde. Nous emportant de superbes chapelets d'oignons et d'ails, des haricots blancs secs, des aubergines, des melons.

Ce n'est pas tout : dans la cour d'une ferme nous découvrons de nombreuses **ruches** en pleine activité. Mais la récolte du miel n'est pas chose aisée au mois de juillet. La première tentative pour soulever une ruche est sévèrement punie : les abeilles, rendues furieuses, nous criblent de traits venimeux. J'abandonne mon fusil, ma veste, mon casque et j'emporte en revanche trois aiguillons dans la figure et plusieurs dans les mains. Un conciliabule d'atroce vengeance est tenu, à l'issue duquel deux monstres gantés, la figure couverte d'un moustiquaire, se précipitent vers les ruches avec l'intention bien arrêtée de faire payer cher aux abeilles leur audace de tout à l'heure. Un appareil d'émission de gaz asphyxiant est amené et mis tout de suite en activité. Une épaisse fumée s'élève et les abeilles, peu à peu s'endorment pour toujours sur les gâteaux de cire laborieusement édifiés. La cueillette est fructueuse. On place les gâteaux de miel dans des----rencontrés au hasard, et jusqu'à complet remplissage des récipients, les ruches sont anéanties une à une. En Macédoine les ruches sont en osier, de forme conique, et les parois sont enduites de bouse de vaches séchée.

Notre chargement se complète à vue d'oeil mais notre curiosité n'est pas satisfaite. Nous nous dirigeons vers la mosquée, dans le but profane de la visiter minutieusement. Tout à coup j'aperçois à l'angle d'une maison une **figure dissimulée** dans le feuillage qui disparaît à notre approche. En trois bonds je gagne la cachette, le fusil prêt, et j'aperçois dans la rue, à 30 m deux individus coiffés à la mode turque, qui détalent à toutes jambes. Je les mets en joue et crie d'une voix forte : halte-là ! Une faux invisible qui leur aurait sectionné les deux jambes n'aurait pas eu un résultat plus foudroyant. Ils s'arrêtent net, se retournent et s'approchent les bras en

l'air. Les copains m'ont rejoint dans l'intervalle ; mais ils nous affirment avec force gestes qu'ils sont Turcs-Grecs. «Yok Bulgares, Turcs ! » disent-ils. On les fouille ; ils n'ont aucune arme, en dehors d'un mauvais couteau de poche. Alors, que font-ils ? L'espionnage ? Ils parviennent à nous faire comprendre qu'ils sont venus au village uniquement pour piller. Nous sommes partis **sans aucune mission définie, en dehors de l'approvisionnement**. En conséquence, nous les relâchons en dépit de leur mine patibulaire. **La mosquée** est ouverte toute grande aux visiteurs. Nous pénétrons hardiment dans l'intérieur, le fusil à la main. Tous les ornements ont été enlevés ; il reste à un lustre accroché au plafond et l'autel de l'iman. Le parquet est entièrement couvert de tapis. Point de sièges : les musulmans s'accroupissent. Les murs sont couverts d'inscriptions représentant les versets du Coran ; point de figurines ni de statues de saint : le Coran interdit la reproduction de la figure humaine. Un escalier en colimaçon grimpe à l'intérieur du minaret et aboutit à une sorte de balcon circulaire ménagé à quelques mètres du sommet. C'est là que le muezzin se place pour appeler les fidèles à la prière du soir. Derrière la mosquée s'étend un **vaste cimetière**. Les tombes sont pauvres ; quelques-unes cependant sont surmontées d'une pierre tumulaire sculptée, affectant la forme d'un Turc coiffé du turban, mais sans les traits du visage. J'ai assisté à plusieurs **enterrements** Turcs tant **à Kuzimly qu'à Snewcée**. Le corps du défunt est déposé dans une fosse peu profonde, la face tournée vers l'Orient : plusieurs bouts de bois juxtaposés sont disposés au-dessus, de façon à former une voûte protectrice en forme de V renversé. Une couche de terre très légère est adjointe, mais on laisse au-dessus de la tête une cheminée qui débouche à l'air libre et permet à l'âme du défunt de quitter son enveloppe charnelle pour aller vers le paradis de Mahomet. Autour de la tombe, on dépose pendant trois jours des victuailles diverses qu'il est censé dévorer après sa mort. En réalité les renards s'en repaissent avec une évidente satisfaction. Les Turcs ne veulent pas cependant abandonner cet usage vieux de 13 siècles. Un relent cadavérique se dégage du cimetière ; nous nous éloignons rapidement.

Après la mosquée, **l'église orthodoxe** voit s'approcher nos silhouettes profanes. Elle est superbe et de construction récente. Malheureusement la lourde porte de chêne est close. Comment pénétrer à l'intérieur ? Tant pis, on l'enfoncera. Si **des comitadjis** s'étaient enfermés à l'intérieur pour guetter notre passage et nous tirer dans le dos ? Un coup de pied, un coup de crosse : la porte résiste : elle n'est même pas ébranlée. « Venez par ici », dit un copain qui a découvert une porte latérale ouverte. On s'y engouffre. Le bruit sonore de nos godillots ferrés résonne sous la voûte. L'arme à la main dans une église ! Nous scrutons l'intérieur où la lumière tamisée par les vitraux, arrive confuse. Nos yeux s'habituent peu à peu à cette demi obscurité. Le parquet, en mosaïque est reluisant de propreté ; les sièges sont bien alignés ; les saints reposent sur leurs stèles et aucune déprédation n'a été commise. Devant l'autel les différents frocs chamarrés du pape gisent dans un désordre lamentable. Finalement, nous découvrons dans un coin de la sacristie, un portrait richement encadré du roi Constantin en uniforme flamboyant entouré d'archanges et de fleurs. L'artiste aurait été mieux inspiré s'il l'avait représenté dans un fauteuil

roulant, poussé par la reine Sophie et le baron Schenck : « va comme je te pousse ! » J'ai une furieuse envie de défoncer cadre et papiers d'un coup de crosse, mais je me retiens : ces objets ne sont pas responsables, après tout de ce que Constantin nous joue un pied de cochon.

Le clocher est très haut et, du sommet on a une vue superbe sur la vallée de **la Strouma**. De nombreux villages sont bâtis sur les deux rives de la rivière ; au loin au débouché des monts **Bélès**, on aperçoit confusément le piton où s'élève **le fort de Ruppel**. À droite du fort, au pied des montagnes, les minarets de **Demis-Hissan** sont parfaitement visibles à l'oeil nu. Toute cette plaine avec les cités de **Démis Hissan**, **Drama**, **Serrès**, nous échappe. Les Bulgares l'occupent à notre barbe et nous ne tenterons rien pour les arrêter. D'ailleurs une intervention efficace, quoique tardive, ne servirait qu'à distraire--- d'autres fronts plus menacés, des divisions qui seraient rapidement anéanties par les émanations paludéennes des **marécages de la Strouma**. Les ressources agricoles de la plaine ne peuvent être exploitées par les Bulgares, pas plus que par nous. Le plus sage est de garder, comme on fait, la crête des monts grecs qui dominent la vallée.

Il se fait tard. C'est le moment de déguerpir si nous voulons rentrer avant la nuit. En route nous cueillons encore des haricots verts. Notre chargement est inimaginable. Nous suons sang et eau pour arriver. Pendant la halte sous un bosquet, nous découvrons encore un superbe prunier qui plie sous le poids de ces fruits mûrs. Encore un surcroît de charge, mais notre estomac en prend la plus grande partie. À huit heures nous franchissons exténués, mais contents de notre journée, la ligne des avant-postes. L'expédition est plus fructueuse qu'on ne l'aurait jamais espérée et il n'y a aucun danger à s'aventurer dans la plaine. Notre exemple est suivi le lendemain. D'autres reconnaissances, attirées par la gourmandise plutôt que par l'appât des lauriers vont jusque sur la **rive gauche de la Butkova** ; elles reviennent encore pesamment lestées.

La chaleur ne diminue pas et les moustiques redoublent d'activité. Le moindre bout de peau qu'on laisse à découvert pendant la nuit, est criblé de piqûres. Il y a de nombreux cas de fièvre paludéenne. Atteint à mon tour d'un fort accès, je me rétablis rapidement.

Grâce aux ressources tirées du pays, nous faisons de plantureux repas. La bonne nourriture est la première condition recherchée pour une armée en campagne ; mais l'installation et le couchage ont aussi leur importance. À **Bujuklu**, nous sommes mieux installés que partout ailleurs. Les toiles ont été remplacées par des branchages entrelacés où l'air circule librement. Avec un toit de feuillage et un bon lit d'herbe sèche à l'intérieur, nous avons les plus délicieuses huttes naturelles qui se puissent imaginer. La salle à manger est établie à l'ombre d'un figuier. Avec des planches enlevées à **Deli Hassan**, un de mes copains, menuisier de son métier, a confectionné une superbe table et des bancs. Bonne chère, bon logement, confort moderne, que désirer de plus ? Les enfants du village viennent souvent troquer des oeufs contre du pain. Une boule d'« **Ekmik** » --- est échangée contre cinq « **Vourmaurtas** » (oeufs). On mange peu avec la chaleur, et il y a toujours du pain de

reste. Notre petite gourmandise est satisfaite, en même temps que sont utilisés des restes qui, sans cette circonstance, pourriraient tranquillement dans le trou aux ordures.

Le front est calme. De temps en temps, les patrouilles bulgares s'aventurent jusqu'à **la Butkova**, mais elles sont dispersées par le feu de l'artillerie. **Fin juillet** et le 244e, qui est à notre gauche occupe pour **Poroj** sans coup férir et établit ses avant-postes à mi pente des **monts Bélès**. Mais il voit bientôt ses effectifs décimés par la fièvre et **le 8 août**, le régiment se replie sur les positions de la **rive gauche de la Bukova**. Cinq jours après, sur l'ordre du général de division, il se lance de nouveau à l'attaque de la ville évacuée sans combat quelques jours avant. Les Bulgares, fort heureusement, ne l'occupent pas en force ; ils se replient une deuxième fois sans combattre. La chance a favorisé le malheureux de 244e, mais si les Bulgares avaient prévu le deuxième mouvement offensif, ils lui auraient fait payer cher ses manoeuvres insensés. À qui la faute ? Pas aux malheureux poilus qu'on déplace comme des pions sur un échiquier !... Que de manoeuvres imbéciles et meurtrières, que le simple bon sens condamne sont exécutées ainsi par la volonté d'un individu qui est nanti d'un gallon de plus après la gaffe !...

Le 15 août, après un mois de séjour à Bujuklu, nous sommes relevés par le sixième bataillon. Le lendemain matin, de très bonne heure, nous attaquons de nouveau la rude montée. On ne suit plus le même sentier que pour la descente : la route oblique à gauche et traverse deux villages turcs bâtis à mi-côte. Les pauses sont fréquentes et l'allure bien modérée. Mais la côte est si longue que beaucoup abandonnent la colonne avant d'avoir atteint le sommet. Dès huit heures tout le monde a fini l'ascension. On se retourne en bas d'un air de triomphe et on écrase de son mépris les **masures de Bujuklu** qui se sont tassées au fond de la vallée. Notre étonnement n'est pas mince lorsque après avoir commencé la dégringolade des pentes sud de la montagne, nous débouchons soudain dans une belle route en voie d'achèvement. Parbleu, c'est le chemin que nous avons abandonné à **Kos Todor** qui a été continué avec une hâte fébrile pendant notre séjour aux avant-postes. Une exclamation nous échappe à tous : « ce qu'ils ont bâché pendant notre absence ! » Des arabas viennent jusque-là et le transport des provisions à dos de mulet jusqu'à **Bujuklu** est moins long qu'on le croyait... Nous descendons encore dans la direction sud-est pendant une demi-heure, puis la compagnie fait halte au village de **Roumli**. Notre horizon est maintenant orienté vers le sud-est et ; il est très vaste et l'on distingue à la jumelle la ville de **Serrès**. À nos pieds, s'étendent le **lac de Butkova** et les marais immenses qui avoisinent la rivière. Plus près, au pied même de la cote, le village de **Lozistas** dresse des masures absolument semblables à **celles de Bujuklu**. Trois sections doivent rester à **Roumli** ; la mienne qui était de réserve à **Bujuklu**, prend les avant-postes distants de 3 km. À 10 heures nous sommes installées, le secteur est visité. Nous sommes au moins à 15 km des Bulgares, et en liaison avec les Anglais. Il y aurait beaucoup de garde à prendre, car l'endroit est signalé comme dangereusement hanté par les **comitadjis**. La veille de notre arrivée, ils ont massacré plusieurs des habitants du village de **Bestrune**---. Une escouade est détachée en petit

poste au sommet d'une butte qui domine le village. Notre mission est de surveiller le défilé qui s'étend à nos pieds et de protéger en même temps les habitants contre toute incursion des irréguliers Bulgares. La région est boisée ; de nombreux plants de vigne chargés de raisins mûrs grimpent aux arbres. Les Anglais viennent souvent nous rendre visite : quelques-uns savent le français et ils nous apportent des nouvelles fraîches de la guerre. Leurs patrouilles montées--- occupent pendant le jour le village de **Lozistas** : les habitants y vivent encore, mais ils sont manifestement de connivence avec les Bulgares. En conséquence, **le 22 août**, les Anglais leur ordonnent d'évacuer le village. Ils demandent 24 heures pour emmener leur mobilier et leurs troupeaux. **Dans la nuit du 23 au 24**, après le départ de la patrouille anglaise l'exode a lieu avec tous les troupeaux... vers les lignes bulgares. Plusieurs centaines de bêtes à cornes deviennent ainsi la propriété de l'ennemi, en même temps que de notables quantités d'approvisionnement. Nous restons muets de stupéfaction lorsque le 24 au matin nous apercevons à la jumelle la longue colonne des fugitifs qui arrivent au pied des **monts Bélès**. Envolés ! La rage d'avoir été joués fait bientôt place à un désir raisonné de représailles. Nous décidons de piller le village de fond en comble. Le butin est énorme : les coffres sont pleins de grain, les poulaillers remplis de volaille. Nous découvrons des cruches pleines de beurre ; d'autres remplies de vin bourru en fermentation. L'escouade représentée à la curée--- par trois hommes, rapporte 32 poules, des oignons en quantité, une cruche de vin bourru, un pot de beurre de 30 livres au moins. On fait une ripaille effrénée. La viande du ravitaillement est dédaigneusement cédée aux habitants **de Roumli**. Nous vivons exclusivement de viande blanche à raison d'un poulet rôti par homme et par jour. Non, **jamais je n'ai fait pareille fête en Orient**. Hélas un pareil bien-être est de courte durée ; l'avenir nous réserve une désagréable surprise.

Le 27 août à midi, le chef de section nous annonce à brûle pourpoint que nous allons être relevé dans l'après-midi par les **Italiens**. Il faut monter son fourbi à la hâte et se préparer à déguerpir. Nous avons encore des provisions en quantité : il faut les abandonner, ainsi qu'une dizaine de poules vivantes qui nous restent encore. C'est trop pénible de laisser la volaille : en quelques minutes les poulets sont alignés, plumés, flambés, vidés. On fait fondre un demi plat de beurre et les malheureuses victimes de la gourmandise humaine se dorent délicieusement.

À trois heures, la relève arrive. C'est **une section du 65e d'infanterie italien**. Les nouveaux arrivés prennent possession des restes abondants que nous abandonnons. Les brèves formalités de transmission des consignes sont remplies et à 3 h 30 nous rejoignons le gros de la section à **Roumli**. Toute la brigade est relevée en même temps que nous. Où allons-nous ? les « tuyaux » contradictoires circulent : les uns affirment que la division retourne en France ; d'autres prétendent qu'on s'arrête à Athènes ; enfin les derniers plus pessimistes, ont appris de source sûre que nous changeons seulement de secteur et que nous allons tout bonnement collaborer à **l'offensive contre Monastir** Brrr.... Perspectives alarmantes : sortir des marécages de la Bukova pour aller aborder les Bulgares à la fourchette---, il n'y a pas de quoi

être enthousiasmés. Mais l'espoir subsiste quand même : on s'accroche désespérément aux deux premiers tuyaux.

La compagnie **quitte Roumli** à quatre heures. Nous arrivons promptement à la route qui a été encore continuée de plusieurs kilomètres. Elle est encombrée par les véhicules des Italiens : arabas, voitures régimentaires, ambulances. Les habitants **de Raianovo** ont du bér d'admiration en voyant arriver des véhicules totalement inconnus en Macédoine orientale. Nous **passons le col de Bashanli** à 5 h 30.

De Roumli à Verria par Snewcé, Kukutch, Narès et Salonique (du 27 août au 2 septembre).

La route plonge dans la vallée du haut Galliko et décrit de nombreux zigzags. La descente est rapide et de nombreux véhicules restent en panne en pleine cote. Il faut doubler les attelages pour gravir la rude montée. Les conducteurs, à l'instar du charretier embourbé de La Fontaine, pestent contre le pays, contre les dieux, contre eux-mêmes. « Per la Madonnachia ! » jurent les mangeurs de macaronis. Nous n'avons pas le loisir de leur prêter main forte. L'étape comporte l'arrivée à **Kos Todor** pour la halte. La nuit est descendue depuis longtemps lorsque nous montons les guitounes à la hâte au **bord du Galliko**. Les poules rôties emportées de **Roumli** sont dévorées. C'est notre dernier bon repas. Dès quatre heures du matin deux coups de clairon nous réveillent. **En route pour Raionovo** ou nous passerons la journée. Le camp est établi à huit heures au nord du village. Nous avons la journée et la nuit pour nous reposer, avant d'aborder les étapes vraiment forcées ? Partout la route a été élargie et empierrée. Le génie a construit sur les ruisseaux des ponts magnifiques en ciment armé. Les « macaronis » arrivent juste pour profiter de notre travail, et nous courons vers l'inconnu...

Le 29 au matin nous **partons pour Snewcé**. Après quatre heures de marche nous arrivons à **la station terminus du Decauville**. De grandes quantités d'approvisionnement sont entassées autour de la gare. Des fours de campagne ont été construits et le secteur est approvisionné en pain frais. Le village est méconnaissable. Partout des parcs à chevaux, des dépôts de l'artillerie, du génie, du train. On a même construit des hangars pour avions. Cette activité fébrile règne partout : le **Decauville** roule avec un bruit de ferraille et sa machine fait entendre des sifflements prétentieux.

Nous faisons une halte de 10 minutes au plus et continuons la marche sur **Kazimli**. Les officiers ne doutent de rien. **Nous avons parcouru sans flancher les 17 km qui séparent Snewcé de Raionovo**, il n'y a aucune raison de s'arrêter là. Tant que la moitié de la colonne ne sera pas restée en arrière, nous marcherons jusqu'à épuisement. Successivement deux villages sont dépassés et nous ne faisons que les pauses strictement réglementaires. Le soleil est déjà haut et la chaleur est cuisante. Des hommes s'arrêtent épuisés. Qu'importe jusqu'au bout... de l'étape. La moitié de l'effectif environ arrive à Kazimli dans un état d'épuisement extrême. Pour comble de déboires, le puits est presque à sec ; d'ailleurs, pour abreuver un bataillon, il est

totallement insuffisant. **Je pars à la découverte de la « flotte »**. Toutes les sources sont tarées. Je parcours 3 km sans rencontrer le moindre filet d'eau. Enfin, au milieu du village turc, j'avise un puits rempli d'eau trouble, où plus de 100 hommes ont déjà puisé de l'eau. J'emplis mes seaux à la hâte et je reviens au campement. Les copains font un peu la grimace en apercevant **l'ignoble bouillon**, couleur de boue que je rapporte après une si longue absence. Comme ils n'ont pas l'embarras du choix, ils emplissent tout de même leur quart, et après avoir ajouté quelques gouttes d'alcool de menthe, étanchent leur soif atroce. Le ravitaillement arrive tard dans la matinée ; nous ramassons quelques brindilles sèches et faisons rôtir la viande. On se couche épuisés et le sommeil réparateur nous gagne.

Le lendemain **30 août, l'étape Kazimli -- Kukutch** est relativement courte mais néanmoins très pénible. Nous partons après le lever du soleil et pendant trois heures il nous calcine de ses rayons ardents. Les débits sont ouverts pendant toute la traversée de la ville, mais des sentinelles montent la garde devant, baïonnette au canon. Les tentes sont dressées à 3 km de la ville au milieu d'un terrain vague brûlé raviné. Défense absolue d'aller chercher du vin. Un poste est établi au bord de la route, avec mission d'arrêter impitoyablement tous les hommes isolés qui tentent d'aller à **Kukutch**. Des corvées régulières sont organisées pour aller chercher de l'eau. Je me faufile dans l'une d'elles et j'entre clandestinement en ville, bien lesté de bidons. La découverte d'un débit non surveillé n'est pas chose aisée ; néanmoins je découvre une taverne borgne qui m'emplit les bidons. Je sors de la ville en terrain vague, et après avoir fait un immense détour, j'aborde le camp sans encombre. Combien de pauvres diables partis comme moi dans le but de ramener à boire, sont arrêtés au retour par des patrouilles d'officiers qui vident leurs bidons sur la route et les gratifient de huit jours de prison. Ces procédés indignes de l'armée française sont couramment usités à toutes les étapes.

La marche reprend **le lendemain 31** dès quatre heures du matin. Nous devons couvrir dans la journée **l'étape Kukutch -Vares**, longue de 30 km. Tout va bien jusqu'au lever du soleil ; mais avec la chaleur cuisante la fatigue est atroce. Les kilomètres succèdent aux kilomètres et la plaine nue s'étend à perte de vue. Dès 10 heures du matin, les voitures à eau sont entièrement vides ; nous n'avons pas une goutte de liquide dans les bidons et la soif est ardente. Les hommes tombent comme des mouches, mais inexorable, l'officier qui conduit la colonne et règle son allure, continue la route. Quand j'arrive au but, je me laisse tomber épuisé auprès d'un puits gardé militairement. Impossible d'obtenir à boire ; la consigne est formelle. Je rassemble les forces et j'arrive **au bord du Galliko**. Goulûment, sans rémission, j'étanche ma soif atroce. **Le cinquième bataillon** établit son camp à proximité de la voie ferrée sous des arbres. Toute la journée, des traînards rejoignent le gros de la compagnie ; à cinq heures du soir il ne manquait plus personne à l'appel. Nous avons repos le lendemain. Maintenant notre but se précise : **nous partons vers Monastir**, et le train doit nous transporter de **Narès à Verria**. Nous nous reposons **le 1er septembre** pendant toute la journée.

L'embarquement a lieu le 2 septembre à quatre heures du matin. Un long train composé exclusivement de wagons à bestiaux attend en gare. Nous sommes entassés comme des harengs, à raison de 40 à 50 par wagon. Le train démarre à six heures et **arrive à Salonique à 7 h 30**. Un bref arrêt en gare **des Orientacca** et la machine quitte la tête du convoi et s'accroche en queue. Nous démarrons de nouveaux en sens inverse, et, ballottés, cahotés **nous roulons vers Monastir**. À notre droite **le golfe de Salonique** hérissé de mâts, de cheminées s'étend vers le sud à perte de vue ; à gauche se dressent les innombrables baraquements **du camp de Zeitenlik**. Une ville en bois a surgi de la plaine dénudée ; d'immenses dépôts de munitions s'étendent autour des voies de garage : un matériel immense est accumulé sous des hangars. L'activité est fébrile ; on devine la base d'une formidable armée. La voie ferrée court au milieu des potagers et s'enfonce dans les plaines marécageuses **du Vardar**. Le train avec un grand bruit de ferraille franchit le fleuve sur un viaduc métallique. Penchés aux portières, nous contemplons les eaux boueuses, rapides du torrent furieux de la Macédoine. Il reste encore **un espoir vague : celui de bifurquer sur la ligne d'Athènes**. Déception ! Nous laissons à gauche la voie ferrée qui s'enfonce **vers la Thessalie**. Autour de nous, devant nous, la plaine à perte de vue, coupée de canaux d'eau saumâtre. Les rives sont couvertes de roseaux où le gibier d'eau pullule. Pas de culture ; des troupeaux de boeufs paissent le gazon abondant de la plaine. Quelques bouquets d'arbres se dressent de distance en distance, ce sont des noyers pour la plupart. Devant nous, des montagnes apparaissent à l'horizon, nous dévorons rapidement l'espace et peu à peu leurs contours se précisent. **Les minarets de Verria** sont visibles dès 3 heures et 50 minutes après nous entrons en gare. De grandes quantités d'approvisionnement sont amoncelées sur le quai. Nous descendons immédiatement des wagons et après nous être rapidement formés en colonne, nous nous dirigeons vers la ville. Elle est distante de 3 km de la gare. Une particularité que j'ai remarquée partout en Macédoine, c'est que les gares sont toujours à une distance appréciable des villes qu'elles desservent. Les Turcs avaient encore droit au train à l'époque de la construction de la ligne. La montée est raide de la gare à la ville et cette dernière est bâtie sur un terrain fortement en pente et de chaque côté de la route, des camps d'infanterie sont dressés. Plusieurs régiments d'infanterie français nous ont précédés, notamment **le 235^e et le 242^e**, de notre brigade. Une division russe est échelonnée dans les vignes qui s'étendent à perte de vue autour de la ville.

Nous passons devant **une caserne grecque** dont les occupants nous regardent d'un sale oeil surtout les officiers. Notre colonne pénètre dans la ville, sur la grand-rue et débouche au nord par une antique porte délabrée, seul vestige des anciens remparts. Les maisons sont en général basses et de chétive apparence. Néanmoins, on remarque de beaux magasins et des cafés aux façades prétentieuses. Le marché aux légumes, justement ouvert, est abondamment approvisionné en légumes et fruits de toutes sortes, ce qui prouve que les environs de la ville sont très fertiles. La majorité de la population est de race turque ; aussi aucune femme dans les rues ni aux fenêtres pendant notre passage. Au débouché nord de la ville, nous

suivons une route assez bien entretenue et après avoir parcouru 2 kilomètres au plus, nous campons au milieu des vignes sous des pruniers et des noyers. La cueillette du raisin n'est pas encore terminée ; nous profitons de l'aubaine et en quelques minutes un abondant dessert est ramassé.

L'exploration des vignes amène une autre découverte : celle de nombreux carrés de légumes. Les haricots surtout sont chargés de gousses et il nous paie un large tribut. Quelques habitants témoins impuissants de ces chapardages protestent en vain. Le ravitaillement arrive quelques instants après nous ; avec la contribution des potagers grecs, nous faisons un excellent repas. La ville est naturellement consignée à la troupe. On s'en inquiète peu, et le soir même des groupes entiers de poilus déambulent dans les rues en dépit de la défense. Les débits sont littéralement submergés. Le vin du pays est très capiteux et pas très cher. Sevrés de pinard depuis longtemps, beaucoup prennent des pistaches mémorables. Le soir tombe et le camp est d'une gaieté folle. Le lendemain **4 septembre ma compagnie est dissoute et répartie dans les trois autres du bataillon : 17e, 18e, 19e. Je suis versé à la 17e.** Cette mesure a pour but aussi de renforcer l'effectif des trois compagnies existantes car le voyage à marche forcée a contribué à laisser en arrière dans les hôpitaux de Salonique un grand nombre de paludéens. Comme le D I de **Zeitenlic** n'a aucune disponibilité, la suppression d'une unité est nécessaire pour reconstituer les trois autres. Pendant toute la journée du 4, des colonnes d'infanterie russes circulent sans discontinuer sur la route. De nombreux **Grecs Venizelites?**, armés et équipés à nos frais les suivent. De longues files de camions automobiles chargés de vivres et de munitions assurent le ravitaillement des troupes qui nous précèdent. L'ordre de départ n'arrive pas et comme trois jours de repos suffiraient pour nous s'ankyloser, le chef de bataillon ordonne une marche manoeuvre pour **la matinée du 5.** Transformés en « bleus » pendant 24 heures, nous faisons de superbes déploiements en tirailleurs, des marches manoeuvres savamment conçues par le cerveau stratégique de nos chefs. Résultat : une bonne fatigue inutile pour aider à parcourir les formidables étapes des jours suivants. O routine, O imbécillité militaire ! Vous existerez toujours !

Le 6, répétition dans la ville. Dans la soirée, un ordre urgent arrive : départ dans la nuit. À peine revenu de l'exercice, il faut monter des sacs et rouler les toiles de tente. Les hommes ronchonnent sourdement.

VII

De Verria à Florina. Début de l'offensive (du 6 au 30 septembre)

Nous quittons Verria le 7 à deux heures du matin. La route traverse d'abord un plateau couvert de vignes qui s'étend au sud-ouest de la ville, puis elle aborde franchement la montagne. Nous nous arrêtons au jour naissant au pied même de l'immense côte au bord du ruisseau abondant qui descend la montagne avec un grondement sourd. Une colonne de Russes nous dépasse encore dans le courant de la journée.

Le ravitaillement est amené par des autos camions. Nous préparons un repas froid pour le départ qui a lieu à 10 heures du soir. À l'heure fixée, la colonne s'ébranle. Nous avons un clair de lune magnifique. La route est creusée à flanc de cote et elle suit le cours du torrent en droite ligne. Les pentes deviennent abruptes de chaque côté et nous cheminons dans un défilé boisé. La Lune prête aux objets des formes fantastiques. Nous dominons le ravin d'effrayante façon. Des troncs d'arbres ont été placés en guise de parapet sur le côté gauche de la chaussée, car la moindre glissade coûterait la vie à l'imprudent qui longerait l'abîme trop près. A un certain endroit les parois du défilé se rétrécissent d'effrayante façon ; au-dessous de nous le ravin n'est plus qu'une fissure dont la profondeur vertigineuse est masquée par la végétation. Tout au fond, à plus de 200 m les eaux en fureur se brisent sur les rochers. Le spectacle est sauvage et grandiose.

Les étapes succèdent aux étapes ; le vent fraîchit d'heure en heure et l'air vif de la montagne nous fouette le visage. Sous cette fraîche caresse mes rudes poumons de montagnard retrouvent leur élément et se dilatent délicieusement. Oh ! L'exquise sensation, après avoir respiré tout l'été **l'air saturé des miasmes de la Butkova !** Deux heures, trois heures, quatre heures du matin, et nous montons toujours ! La fatigue, en dépit de la fraîcheur de l'atmosphère commence à se faire sentir. Ce n'est qu'à cinq heures du matin, au lever du jour, que nous arrivons au **point culminant de la route à 1600 m altitude**. Nous avons sans doute battu tous les records de l'alpinisme... avec sac. La pause est abrégée car la bise est glaciale. Dans l'état de fatigue où nous nous trouvons, couverts de sueur, gare les congestions pulmonaires ! Le sommet de la montagne domine toujours la route de sa masse énorme ; en avant de nous, un trou sans fond, aux proportions insondables masquées par un épais brouillard.

La route descend en zigzag et ses tournants sont aussi accentués qu'on peut dire qu'elle « boucle la boucle » à chaque kilomètre. Nous descendons rapidement pour nous soustraire à la glaciale caresse de la bise. Le soleil, peu à peu, sort de l'énorme masse montagneuse que nous venons de franchir. Le panorama est superbe. Deux ou trois villages sont blottis au fond de la vallée ; les pentes autour de nous, sont absolument dénudées et de couleur fauve. La fatigue peu à peu nous accable ; nous dormons debout et pour comble de déveine, la route devient subitement mauvaise. La construction n'en est pas terminée et les cailloux n'ont pas été cylindrés. Nous butons à chaque instant et les pieds fatigués refusent presque d'avancer.

Nous arrivons à 10 heures au fond de la vallée, et la marche se poursuit toujours ! Pas possible, ils nous veulent la peau ! De sourdes protestations indignées

sont proférés en vain. « Nous arrivons, courage ! » disent les officiers -- et plus nous marchons, plus le but s'éloigne. Inutile de rester en arrière : nulle voiture régimentaire ne suit pour charger un instant les sacs. **Ce n'est qu'à midi** que nous faisons la halte derrière une haie de grands arbres, à 2 km au moins de toute source. **Rien à boire** en arrivant ! Il faut partir à la recherche de l'eau, coûte que coûte. J'enlève mes godillots et je pars nu-pieds avec deux seaux. Nous découvrons une maigre source à 3 km du camp. Je m'abreuve d'abord copieusement ; puis des ablutions répétées délassent mes membres fatigués. Je rapporte aux copains, avec le l'eau, la fraîcheur, la vie ! Personne n'a le courage d'allumer le feu pour faire un jus ; nous nous endormons jusqu'au soir.

En ouvrant les yeux je reste muet de stupeur : **nous continuons encore la marche toute la nuit**. Le ciel s'est couvert et la pluie va tomber. Continuer le voyage toute la nuit, sous la pluie battante, dans l'obscurité, sur des chemins détrempés et à peine tracés, c'est affreux. Un sombre découragement s'empare de moi ; tous les copains sont désespérés. Si l'étape est longue, nous succomberons à la fatigue. À neuf heures du soir, comme nous nous équipons, de grosses gouttes se mettent à tomber et bientôt un orage d'une violence extrême crève sur nos têtes. En quelques minutes nous sommes trempés jusqu'aux os. La capote est terriblement alourdie. À chaque pas, on s'enfonce jusqu'à la cheville dans les ornières. L'obscurité est profonde. La course se poursuit dans les ténèbres, forcée, lamentable.

Dès la troisième étape des hommes épuisés s'arrêtent, et ni les odieuses menaces des officiers, ni la perspective de rester seuls en route sans aucun secours ne les décident à se relever. Quand l'être surmené a fourni le maximum de résistance à la fatigue et qu'il succombe, aucune puissance humaine ne peut le pousser encore. Je rassemble mes dernières forces avec une farouche énergie et j'arrive au terme de l'étape complètement épuisé. 1 km de plus, je tombais !

Le camp est établi à 4 km de la **ville de Kojani**. Dans l'après-midi des corvées régulières partent à la découverte du pinard et, reviennent bien lestées. Nous avons 24 heures de repos absolu : la nécessité en est tellement impérieuse que personne n'aurait la force de continuer la marche la nuit suivante. Un régiment campe à 300 mètres de nous : **c'est le 235e** en avance sur nous d'une étape. Il repart **dans la nuit du 10**, et se dirige vers **Kastoria** à la frontière albanaise. Des nouvelles alarmantes nous parviennent : les Bulgares continuent leur avance vers le sud ; leur cavalerie a **dépassé Kastoria** ; ils sont maîtres **des rives du lac d'Oskovo**. Les Serbes ont engagé l'offensive depuis quelques jours et l'écho de la canonnade nous arrive assourdi. Encore deux étapes et nous y sommes.

La marche est reprise **le 11 au soir** en suivant **la route de Kojani à Florina**. L'ordre est arrivé au dernier moment de modifier la direction. Au lieu de continuer la marche directement vers l'ouest, nous obliquons vers le nord-ouest. La colonne s'arrête au jour et dissimule ses tentes dans un vallon. Un village grec est bâti à proximité ; un parc automobile et des marabouts sont installés sous les arbres. Le théâtre d'opérations n'est plus très éloigné. Le bruit de la canonnade arrive distinctement. À midi, un avion bulgare survole les environs ; nous restons

inaperçus, heureusement ! Nous repartons le lendemain matin seulement ; la plaine s'étire insensiblement, et bientôt nous gravissons un plateau escarpé. C'est là que nos **prédécesseurs les zouaves** se sont heurtés aux avant-postes de l'ennemi qui déjà, occupait la cime du plateau avec une batterie de campagne. Une série de trous individuels de tirailleurs marque le premier bond de nos zouaves sous le feu de l'ennemi. Deux tombes fraîchement creusées apparaissent au bord de la route. Nous présentons l'arme devant la dépouille des braves qui ont jalonné de leur corps notre première avance victorieuse. Deux blessés légers nous croisent. Ils nous annoncent que la crête a été déblayée avec des pertes minimales causées exclusivement par le feu de la batterie de montagne qui est restée jusqu'au dernier moment et a débouché ses obus à O. Les Bulgares ont pu l'emmener, grâce à la capacité de leurs chevaux : notre artillerie, intervenue trop tard n'a pas poursuivi efficacement les fugitifs de ses projectiles. Les emplacements de la batterie sont visibles au sommet du plateau ; les outils ont été abandonnés ainsi que les gargousses vides.

Nous faisons la halte dans une ravine profonde où nous sommes parfaitement dissimulés. À droite, dans un village abandonné le matin même par les habitants, une batterie de 120 crache ses projectiles à intervalles égaux : l'écho des éclatements se perd dans le lointain. Une vaste plaine, limitée à l'horizon par **l'énorme massif de la Mala Réka**, s'étend devant nous à l'ouest. On distingue un coin de l'immense **nappe du lac d'Oskovo**. Sur les rives nord du lac la canonnade fait rage. Les flocons blancs des éclatements sont si denses que les pentes en sont couvertes. Un grondement sourd et ininterrompu roule dans l'atmosphère. L'action bat son plein. « Arriverons-nous à temps pour en prendre notre part ? »

Des conciliabules mystérieux sont tenus par les officiers. À chaque instant des estafettes à cheval arrivent et repartent au triple galop. Le soir tombe. On nous distribue deux jours de vivres supplémentaires, singe et biscuits. Les chefs de section réunissent leurs hommes et leur expliquent les précautions à prendre pour effectuer la marche d'approche. Défense absolue de fumer et de causer à haute voix.

À 10 heures la colonne s'ébranle dans le plus grand silence ; **la 19^e compagnie** est en avant-garde. Quelques sacs bulgares gisent au bord de la route ; plus loin d'autres épaves de la retraite nous prouvent que l'ennemi a passé là et qu'il se sauve. La marche est rapide et silencieuse. Nous arrivons au pied de la chaîne dont le sommet se découpe vaguement dans la profondeur de la nuit. La direction change franchement : nous obliquons directement vers le nord. Le grondement de la canonnade continue toujours et se rapproche d'heure en heure. À trois heures du matin et **nous arrivons à la voie ferrée** que nous suivons. **À droite le lac de Pekersko** miroite à la clarté de la lune. Quelques coups de feu isolés résonnent sur les rives. Nous passons devant **une gare gardée par un peloton de Serbes** : l'un d'eux se détache du poste et vient nous reconnaître. « Oh ! Français, Français ! » s'écrie-t-il. Il est impossible de rendre l'intonation de ce pauvre exilé en prononçant ce mot de « Français ». C'est de l'admiration, de la reconnaissance, quelque chose d'inexprimable à notre égard. Il nous passe quelques grappes de raisins, le seul cadeau qu'il peut faire. J'en prends une et je le remercie de tout coeur. **Sur la façade**

de la gare je lis «Eksissou ». La voie ferrée court vers une échancrure énorme qui se découpe dans la masse crénelée de la chaîne. Nous nous engageons résolument dans le défilé dont les parois abruptes nous écrasent de leur masse noire. Un arrêt brusque de la colonne me fait piquer le nez dans le sac de mon vis-à-vis. Une colonne d'infanterie a heureusement moins de vitesse qu'un train, car une catastrophe se serait produite. Le viaduc métallique jeté sur un ravin qui débouche **vers le lac de Pétersko** est coupé. Les Bulgares l'ont fait sauter la veille avant leur départ.

Nous quittons la voie ferrée et descendons sur la route qui court parallèlement à la ligne. Le pont de pierre jetée sur le ravin est intact. Il est quatre heures. Nous allons sortir du défilé **lorsqu'une fusillade** nourrie crépite au sommet de la croupe qui domine. Les balles sifflent sur nos têtes. C'est stupéfiant : le terrain était apparemment déblayé et nous tombons dans une embuscade. Un peloton d'éclaireurs monte, va reconnaître la position et se trouve en présence d'un fort détachement serbe qui protège le défilé. Le malentendu se dissipe instantanément et la fusillade cesse. Il était temps : le tir, d'abord mal dirigé, se rectifie, et plusieurs balles ricochent sur la route. C'est avec un véritable soupir de soulagement que nous assistons à la fin de l'escarmouche.

Les faisceaux sont formés devant une petite station de la ligne. En un clin d'oeil, le bâtiment est visité de fond en comble. Il reste plusieurs cantines d'officiers bulgares dans la salle d'attente ; la fuite a été si précipitée qu'ils n'ont pas eu le temps de les enlever. Une grande quantité d'outils de parc est rangée au bord de la voie, côte à côte avec des caisses de cartouches. La soudaineté et la violence de l'offensive n'ont pas permis l'usage de ces divers objets.

Dans les terrains vagues qui avoisinent la gare une multitude de dépouilles abandonnées gisent dans un complet désordre ; équipement, capotes, cartouchières, grenades et surtout chargeurs. Les fugitifs, pour alléger leurs cartouchières, les ont jetées par milliers.

Après avoir dressé le camp nous partons en reconnaissance. À quelque distance, **un village** grec occupé encore par les habitants, a été pillé par les Bulgares pendant leur départ, mais le butin n'a pu être emporté. Des cadavres de volailles jonchent les rues ; plusieurs maisons finissent de se consumer. Vers la sortie ouest du village, une batterie ennemie de 88 avec ses caissons est abandonnée intacte. Deux Serbes montent la garde auprès des pièces. Ils nous les montrent avec orgueil ces canons que leur élan terrible a réduits au silence. Les gardes font force signes d'amitié... pour exiger le paiement des volailles mortes que nous emportons. Jérémiades inutiles : butin de guerre ne se paye pas. Qu'ils aillent trouver les « Bulgares ».

De retour au camp nous faisons rôti le produit de notre chasse. Le repas est à peine fini que le colonel convoque d'urgence les officiers du régiment. Quelques minutes après, nous levons le camp. **Le général Cordonnier** en personne est arrivé et il ordonne la poursuite des Bulgares qui fuient en déroute.

Florina est déjà menacée par nos éléments avancés. Nous devons entrer dans la ville le soir même. Les Serbes talonnent furieusement l'ennemi sur la droite.

Ils ont déblayé **les rives du lac d'Oskovo, le massif de la Mala Reka, et le col de Kirlé**, partout où passe la voie ferrée. Un énorme butin est pris, 32 canons capturés. L'armée serbe en délire se rue sur l'ennemi avec une telle violence que les positions les plus fortes tombent une à une.

En avant ! Les fatigues sont oubliées, nous descendons dans **la plaine de Florina** à vive allure. Sur la route, nous croisons **le général Cordonnier et le prince de Serbie**, entouré de leur état-major. La canonnade gronde devant nous avec violence. Les Bulgares, apparemment se sont accrochés au terrain et retardent notre avance le plus possible. Partout des dépouilles le long du chemin ; des caissons brisés sont renversés dans le fossé. Un comitadji bulgare blessé mortellement, gît auprès de son cheval tué. Devant **la station de Banitza**, l'artillerie bulgare soudain active, exécute un tir de barrage. Il faut s'arrêter et prendre les dispositions que commande la marche d'approche sous le feu de l'artillerie. Le sixième bataillon, qui nous précède, se faufile le long du talus de la ligne et franchit sans perte la zone dangereuse. La cinquième s'arrête et s'abrite dans un vallonnement. Les officiers confèrent entre eux et font former les faisceaux.

Le soir tombe ; la bise est fraîche et le commandant ordonne de monter les gaitounes. La nuit très calme. Le grondement de la canonnade n'empêche pas le sommeil. **Le 15**, dès l'aube, nous sommes équipés, prêts à partir. Nous serons en soutien de l'artillerie serbe pendant la journée. Le capitaine va reconnaître un cheminement pour la marche d'approche. Le lit d'un ruisseau presque à sec forme un admirable boyau naturel aux méandres sans fin qui nous emmène, sans dévoiler notre approche, à 300 m des Bulgares. Une batterie serbe de 120 est installée dans un chemin creux à 500 m des premières lignes. Elle tonne sans relâche toute la journée. D'autres font chorus à droite et à gauche, et le vacarme est étourdissant.

Les Bulgares combattent énergiquement nos batteries. Leurs obus destinés aux artilleurs serbes se trompent parfois d'adresse et tombent désagréablement près. Les avions survolent le champ de bataille pendant toute la journée. **Un Farman** attaqué par **deux aviatiks** est contraint d'atterrir en arrière de nos lignes. Nous allons chercher le ravitaillement **au village de Rosna** ; grâce au merveilleux cheminement nous pouvons voyager en plein jour. Il reste des bêtes à cornes et des cochons dans les écuries. Elles sont abattues sur place et transformées en biftecks. Les obus ennemis encadrent le village et parfois même écrabouillent les maisons ; qu'importe les cuistots continuent la tambouille, stoïques !

La nuit tombe opaque, glacée. Une pluie fine nous cingle le visage. Soudain, vers neuf heures, une canonnade effroyable se déclenche sur la gauche. La fusillade crépite avec violence et se change rapidement en un roulement continu. Un cavalier échevelé arrive à toutes brides et demande à parler d'urgence au commandant : c'est un officier serbe. Il explique en quelques phrases hachées que les Bulgares ont déclenché une forte attaque repoussée aussitôt. Mais ils reviennent à la charge et les munitions des Serbes s'épuisent. Sans un renfort immédiat en mitrailleuses, la ligne est enfoncée. Deux sections de mitrailleuses sont immédiatement dépêchées vers le lieu du combat. Elles arrivent à temps, et leur aide

efficace contribue à rejeter avec de lourdes pertes, l'ennemi dans ses tranchées. La canonnade se poursuit violente toute la nuit. La batterie serbe installée derrière nous, fait entendre à chaque instant sa voix formidable. Pas un coup de fusil n'est échangé dans notre secteur. L'ennemi creuse des retranchements avec une hâte fébrile ; les avions français ont signalé en arrière de puissants renforts. La lutte sera dure pour forcer ces défenses.

L'aube paraît, pale interceptée par le brouillard. Nous grelottons dans nos vêtements trempés sur la terre humide. À midi des officiers du 175^e viennent reconnaître nos emplacements. La relève les suit à la nuit tombante. Nous revenons en arrière **jusqu'à Banitza**, puis la marche se poursuit **dans la direction de Florina**, vers le sixième bataillon. On fait une halte à minuit dans un village, juste au moment où une furieuse attaque se déclenche dans le secteur. Les balles sifflent par milliers au-dessus de nos têtes ; des batteries, embusquées dans le village, commencent un violent tir de barrage. Dans la nuit noire, le spectacle est fantastique. Des centaines de fusées s'élèvent en l'air au-dessus des lignes ; en arrière, les longues langues de flammes des coups de canon zèbrent l'obscurité comme de rapides et gigantesques éclairs.

Nous blottissons derrière un mur et attendons la fin de la bourrasque. Peu à peu la fusillade diminue, puis cesse tout à fait, un canon seul continue ses tirs de représailles. Nous nous endormons sous un hangar vautre dans la paille fraîche. La matinée **du lendemain 17** est employée à la recherche d'un bon ravitaillement. Plusieurs cochons sont réunis et saignés en quelques instants ; les habitants ont fui leurs foyers bombardés, abandonnant tout, mobilier et troupeaux.

À midi, le rassemblement en armes. Les officiers annoncent la prise de **Florina par le sixième bataillon du 260^e et le 176^e d'infanterie**. Le départ vers la ville a lieu quelques minutes après. Nous franchissons de grands espaces découverts sous le feu de l'artillerie ennemie ; les pertes sont nulles. Un chemin creux masqué par une haie épaisse forme un cheminement idéal. L'ennemi envoie de grosses marmites pour fouiller le terrain, mais ne réussit pas à repérer le chemin.

À la nuit tombante, nous traversons les riches cultures qui s'étendent autour de la ville. Quelques instants après la tête de la colonne y pénètre par l'entrée sud. Nous passons le ruisseau sur un pont branlant et suivons la grand-rue. Les balles ennemies, tirées des hauteurs qui dominent la ville, ricochent sur les toits. Tous les habitants sont calfeutrés chez eux. Le capitaine frappe à une porte et ordonne au propriétaire de l'ouvrir. Ce dernier s'exécute en tremblant. Deux sections s'engouffrent dans la maison et chacun se loge au petit bonheur dans les chambres et la cour intérieure. La porte refermée, barricadée, nous posons le bardin et commençons un roupillon consciencieux. Rien ne le trouble jusqu'au matin. Dès l'aurore nous commençons une inspection minutieuse des lieux. D'abord-- circonstance heureuse-- la cour intérieure est ombragée par une treille couverte de raisins magnifiques. Les grappes sont cueillies une à une. Dans la cour du propriétaire nous découvrons plusieurs corbeilles pleines de raisins, des légumes de toutes sortes, un fût de vin nouveau en fermentation. Des foyers sont improvisés

pour la cuisine : le bois est pris à la réserve du propriétaire. Ce dernier proteste ; on le dédommage de ses pertes. La population civile, toute entière, se cache dans les caves et attend avec terreur la délivrance. Une rapide promenade en ville me prouve que les Bulgares n'ont commis aucune déprédation. Par ordre supérieur, ils ménagent les Grecs autant que possible, certains de trouver en eux des complices bienveillants, sinon des alliés. En revanche nos officiers fermaient les yeux sur les chapardages des débrouillards : nous aurions tort de ménager des gens qui nous sont ouvertement hostiles. Dès huit heures du matin, l'artillerie bulgare commencera un tir méthodique sur les quartiers censés occupés par les troupes françaises. Des femmes affolées se sauvent dans les rues en pleurant ; le spectacle était lamentable. À chaque instant, une marmite claque, projetant en l'air des débris de plâtras et un nuage de poussière noire. Je me trouve à l'autre extrémité de la ville quand le bombardement commence ; pour regagner le cantonnement je traverse la zone battue par les obus. Le va-et-vient des soldats dans les rues est aperçu par les observateurs bulgares postés sur les hauteurs qui dominent la ville ; néanmoins, ils ménagent visiblement certains quartiers. La maison qui nous abrite est encadrée à plusieurs reprises, mais la chance la favorise. Le tir diminue d'intensité dans le courant de la journée, puis cesse tout à fait.

À huit heures du soir, ma compagnie sort de son abri provisoire il suit la route d'**Armenkor** ; à la sortie nord de la ville, les balles sifflent. Nous nous jetons dans le fossé ; puis, après avoir dépassé les casernes grecques nous nous établissons au milieu de la plaine, derrière un talus. Un tir plongeant furieux se déclenche quelques minutes après notre arrivée ; les balles écorchent notre parapet improvisé. L'ennemi a dû apercevoir le mouvement des troupes et il fait son possible pour troubler notre installation. Nous nous creusons rapidement des trous individuels avec la pelle- pioche ; au lever du jour chacun à un terrier confortable et sûr. La position est bizarre et peu rassurante : d'une part, les tranchées de la montagne nous dominent complètement d'autre part, les défenses de **Pertorak** et l'artillerie nous prennent d'enfilade.

Nous restons en 48 heures sans faire un mouvement ; le ravitaillement vient de nuit et le manger arrive froid. Nos jambes s'ankylosent dans la position du tireur couché. Dans la soirée du 19, l'ennemi arrose notre emplacement avec des **frissants** ; pas de pertes. La relève arrive le soir même ; **c'est un bataillon du 371e d'infanterie**. Nous retournons à **Florina** et passons quelques heures sous un hangar. La marche est reprise à une heure du matin. Nous traversons la ville en sens inverse et bientôt nous débouchons sur la route **d'Armensko à l'ouest de Florina**. Deux **comitadjis** bulgares gisent à droite de la route ; ils ont été fusillés quelques heures auparavant par des irréguliers serbes. La longue colonne formée par le régiment au complet, s'engage dans la vallée du... et au petit jour, les compagnies s'échelonnent le long de la route et font halte. **La 17e est à l'extrême gauche** de la colonne. Le versant de droite est occupé par les Français ; celui de gauche, escarpé comme une muraille de forteresse, est occupé par les Bulgares. Il s'agit d'élargir l'horizon en escaladant le mur de gauche. Chaque compagnie envoie une reconnaissance forte

d'une section. Je fais partie de la nôtre. Nous laissons le sac au cantonnement, et les armes à la main, **nous commençons l'ascension**. La pente est abrupte et couverte de chênes verts rabougris. C'est impressionnant au point que je ne m'en souviendrai toute ma vie, cette marche sous le ciel qui s'irise sur les pentes arides, en plein inconnu. Le silence le plus complet est observé. Pendant une heure nous côtoyons des ravines profondes creusées par l'eau de pluie, nous contournons des rochers à pic sans rencontrer âme qui vive. Le sommet s'éloigne à mesure que l'on grimpe et l'ennemi selon toute évidence, n'a établi ses tranchées que sur l'arête supérieure.

Tout à coup une pierre, détachée par un faux pas, dégringole les pentes avec fracas. Un « Stoï ! » retentissant vibre dans le silence. Nous sommes découverts par une sentinelle ennemie. L'ordre est immédiatement suivi d'un coup de feu et la balle siffle désagréablement près. « Couchez vous ! » dit à voix basse le chef de section. On entend la fuite précipitée de la sentinelle qui se replie sur le poste. Ce dernier ouvre le feu à son tour dans notre direction, mais les balles, mal dirigées, se perdent dans les broussailles. Nous continuons notre marche le plus rapidement possible. On se coule dans les broussailles, on rampe sur le sol rocailleux.

L'aube embrase rapidement le ciel et nous sommes aperçus des comitadjis qui occupent une masse rocheuse sur la gauche. Aussitôt la fusillade fait rage et le tir de l'ennemi est terriblement efficace. Mon voisin de gauche pousse un gémissement sourd et lâche un effrayant juron : une balle lui a cassé le bras gauche, une autre lui traverse la cheville à l'instant où il tombe. Impossible de s'occuper de lui. L'endroit est découvert et les balles le balayent. Le pauvre diable rampe avec des difficultés infinies derrière un rocher et je vois avec satisfaction qu'il est à l'abri.

Plusieurs hommes sont successivement frappés. Nous continuons notre avance vers un rocher énorme qui va servir de citadelle. D'un effort terrible je dépasse la ligne de tirailleurs et sans me retourner j'arrive épuisé au pied du rocher. Ma vue est orientée vers l'est ; j'aperçois dans les rochers des irréguliers bulgares qui se dirigent vers notre blockhaus improvisé, dans le but de nous cerner. Je commence le tir immédiatement mais bientôt je m'aperçois que je suis seul ; les copains ont pris sans doute une autre direction. Seul contre plus de 30 ennemis implacables je suis perdu ! Les comitadjis ne font pas de prisonniers mais ma peau leur coûtera cher ? J'ai un bon fusil et 300 cartouches. Je les brûlerai jusqu'au bout.

Tout à coup une salve de 20 coups de feu éclate à droite et j'aperçois les copains installés sur une terrasse rocheuse à 50 m. L'élan des comitadjis est arrêté net ; ils se replient prudemment dans leur repaire, non pas sans riposter furieusement à notre feu. Les balles claquent sur le roc avec un bruit sec, beaucoup ricochent avec des miaulements sinistres. Notre situation n'est pas brillante : d'un côté, les comitadjis, dissimulés dans les rochers, nous prenant d'enfilade ; de l'autre, une tranchée fortement occupée, nous domine de 300 m à peine. Les balles sifflent sans arrêt : nous ripostons de notre mieux, mais bientôt il faut cesser le tir car les cartouches s'épuisent rapidement. L'ennemi ignore notre faible nombre car il se contente de surveiller étroitement les abords de notre rocher. S'il tentait une attaque

en masse nous serions perdus. La journée paraît horriblement longue et le renfort ne vient pas.

Le chef de section **demande deux volontaires** pour aller informer le commandant de compagnie de notre situation critique. Je me présente avec un copain, et, avec des précautions infinies, nous nous glissons dans les broussailles et descendons rapidement. Notre passage est découvert seulement au travers de la sonne dangereuse. Une salve nous salue, mais nous manque. En quelques bonds nous sommes en sûreté dans les chênes verts. Deux blessés sont étendus là ; ils paraissent beaucoup souffrir. Nous arrangerons leurs pansements, et, les prenant sur le dos, nous les descendons dans un pli de terrain où ils ne seront au moins à l'abri des balles. Les brancardiers viendront les chercher le soir. Un quart d'heure nous suffit pour rejoindre le gros de la compagnie. Trois blessés légers ont pu descendre eux-mêmes. Leur témoignage a été des plus alarmants : on nous croyait prisonniers. Le capitaine écoute notre rapport et décide l'envoi de deux sections en renfort à la nuit tombante. **Nous servons de guide.** Le renfort part à six heures et arrive à la nuit tombante au passage dangereux. Les ténèbres sont suffisamment épaisses pour masquer notre approche. L'ennemi tire encore quelques coups de feu pour prouver que sa surveillance s'exerce toujours, mais son tir est inefficace. Les copains restés au blockhaus nous accueillent avec joie. Le commandement du détachement dispose ses forces pour parer à l'éventualité d'une attaque bulgare. Tout le monde veille, baïonnette au canon. Chaque face du rocher est défendue par une ligne de tireurs. La nuit est glaciale. Un brouillard épais nous enveloppe de son manteau sinistre et favorise les mouvements de l'ennemi. On ne voit pas à 3 m devant soi. La confusion serait affreuse en cas d'attaque. Les heures passent, interminables.

À trois heures du matin un bruit de branches froissées signale l'approche d'une patrouille, amie ou ennemie. Nos dispositions sont prises pour l'arrêter et chercher à la faire prisonnière. Le froissement de branches se rapproche, et bientôt un homme demande d'une voix étouffée : « le poste ? » nous répondons : « ici ». Il s'approche et explique que **c'est la relève**. Le gros des forces est à quelque distance derrière lui. Au point du jour tout le détachement de relève a rejoint. Nous profitons vivement du brouillard pour descendre et le mouvement de troupes reste inaperçu. Au pied de la côte, nous nous dispersons, car l'artillerie ennemie a été active la veille et a bombardé le moulin où était logé l'état-major du régiment. Nous nous dissimulons derrière une haie, sur l'emplacement occupé la veille au matin. Nous mourrons de faim, mais il est très difficile de préparer un repas chaud. La fumée des foyers nous ferait repérer. Les cuistots réussissent quand même à découvrir un chemin admirablement masqué par la végétation, où la fumée des foyers est invisible. L'ennemi recommence son bombardement dès huit heures du matin ; il arrose les mêmes parages que la veille, mais la moindre imprudence risque de faire découvrir notre emplacement. Nous nous endormons pourtant quelques heures. À cinq heures du soir des corvées sont commandées pour approvisionner en cartouches les unités qui occupent les crêtes la section de repos la veille ? Pendant la nuit, nous entendons une nouvelle insensée. D'abord parti à droite, en **renfort de la 18e**

compagnie, un ordre contraire nous ramène sur la route jusqu'au point de départ. À quatre heures du matin après le retour de la corvée de cartouches, nous nous dirigeons vers le village d'**Armensko**, en suivant le cours du ruisseau. L'aube nous immobilise derrière un couvert. Le mouvement ne se poursuivra qu'à la nuit. Nous creusons des niches pour passer la journée.

L'avance se poursuit dès six heures du soir. Nous empruntons le lit d'un ruisseau qui descend la côte en bondissant de roche en roche. Le sac et l'équipement s'accrochent aux broussailles. Bientôt l'obscurité vient augmenter encore les difficultés de la marche. Nous rejoignons la route. Un peloton s'arrête derrière le talus ; l'autre gravit un mamelon dénudé qui domine la chaussée. Deux sentinelles se postent en amont du détachement et surveillent le défilé par où les Bulgares peuvent descendre de leurs repères. Les balles tirées du sommet sifflent à chaque instant. Nous nous abritons derrière les moindres plis du terrain pour laisser passer les salves. À minuit un agent de liaison vient nous communiquer l'ordre de rejoindre le gros de la compagnie sur la route. **Le sixième bataillon en entier nous précède.** Nous avançons vers l'inconnu ; l'ennemi peut surgir des pentes et attaquer la colonne. La route contourne une énorme croupe aux pentes abruptes. Les compagnies de tête commencent l'ascension. Nous suivons de près. À quatre heures le régiment en entier est déployé en un vaste demi-cercle et progresse le long des pentes. **La 17e** est à l'extrême droite. Nous dépassons quelques éléments de tranchée abandonnés, où gisent des cadavres de Russes et de Bulgares. Ici, une explication s'impose. Qu'était devenue la division russe qui nous avait dépassés à **Verria** ? avec le 242e et le 235e de notre brigade, elle avait poursuivi sa marche vers **Kastoria**. Les éléments bulgares qui occupaient la ville avaient été rapidement bousculés et poursuivis jusqu'à **Florina** où les retranchements rapidement creusés avaient arrêté notre poursuite. Immédiatement, la division russe avait commencé un mouvement tournant et s'était infiltrée par les hauteurs jusqu'au pied **de la cote 1950 à l'ouest du village d'Armensko**. De faibles détachements furent chassés du village, et la division entière s'échelonna le long des pentes et commença l'ascension. L'ennemi s'efforçant en vain d'enrayer l'avance des Russes ; bientôt les pentes sud de 1950 et la cote 916 furent déblayées.

Dans la nuit du 22 aux 23, une forte contre-attaque bulgare déboucha des crêtes et repoussa les Russes des positions conquises. La situation, devenant critique, notre régiment fut envoyé en renfort et, comme je l'ai relaté plus haut, nous progressons sur les pentes de la côte la nuit même de l'attaque bulgare. Notre avance est rapide en dépit des difficultés du terrain. À trois heures du matin nous atteignons le versant nord du mamelon sans rencontrer de résistance. Le commandant de compagnie reçoit l'ordre de faire halte et de s'établir sur place. Nous sommes disséminés dans des bosquets de chênes verts, face à un ravin profond dont la rive nord est occupée vraisemblablement par les Bulgares. Chacun se creuse un terrier pour se mettre à l'abri au lever du jour. Le sol est dur et rocailleux ; les racines des broussailles et des chênes verts retardent considérablement le travail. Un violent vent du Nord nous glace. Peu à peu, les ténèbres se dissipent et l'aube perce l'épais

brouillard. Les cuisiniers apportent le jus avant la pleine clarté. Tranquillement assis au bord de nos trous, nous dégustons l'exquis moka, lorsqu'une fusillade terrible éclate comme un tonnerre à notre gauche. Les mitrailleuses, simultanément en action commencent à moudre du café de toute la vitesse de leur mécanisme. L'ennemi est toujours invisible, mais la fusillade part apparemment des pentes nord du ravin. Des balles claquent autour de nous. Une batterie ennemie de montagne, installé on ne sait où, nous criblent de shrapnells. Riposter ? L'ennemi est soigneusement masqué et notre fusillade serait inefficace. Nous nous blottissons de notre mieux derrière le sac transformé en bouclier. Les balles de shrapnells ronronnent longuement au-dessus de nos têtes. Soudain, au fond du ravin, une ligne de tirailleurs bulgares débouche des broussailles et monte à l'assaut de notre position. Une fusillade terrible, à bout portant, les accueille. Deux mitrailleuses sont en position et font en quelques secondes des vides si sanglants dans les rangs ennemis que la contre-attaque est arrêtée net. Les Bulgares épargnés par notre feu font volte-face et se cachent dans les broussailles. Le mouvement tournant est enrayé, mais il n'en va pas de même sur la gauche, vers le cinquième bataillon. Les échos de la mêlée nous arrivent distinctement. On entend les hurlements des assaillants, les râles des blessés et des mourants et par-dessus tout le claquement sec des balles de mitrailleuses. Baïonnette au canon, le fusil rougi entre les mains, nous attendons l'ennemi avec une résolution désespérée. Peu à peu la fusillade diminue d'intensité et semble s'éloigner. Des agents de liaison viennent annoncer que l'attaque a été enrayée sur la crête par le sixième bataillon qui s'est fait hacher sur place. L'ennemi rendu furieux par son échec, nous crible de percutants et de shrapnells heureusement de petit calibre. La 17^e a quatre blessés et deux morts. Nos batteries de montagne installées au sud d'Armensko, ripostent faiblement au tir de l'ennemi.

Le ravitaillement ne vient pas pendant la journée. Chacun se terre dans son trou. Impossible de creuser pendant la journée, la brume s'est dissipée et la moindre imprudence peut démasquer notre position et fournir à l'ennemi un excellent point de mire. Une patrouille part à la nuit tombante et va reconnaître les positions ennemies. J'en fais partie. Nous descendons au fond du ravin et commençons à gravir les pentes nord. Le sergent qui marche en éclaireur, se trouve soudain en présence d'un élément de tranchée apparemment occupé par quatre ennemis. Il nous fait signe d'avancer. Avec des précautions infinies nous cernons le poste ennemi et nous nous élançons tous à la fois, baïonnette au canon. Stupéfaction ! La tranchée ne recèle que des cadavres, et les quatre tireurs couchés sur le bord sont restés dans la position où la mort les a surpris.

L'ennemi a donc reculé ses avant-postes. À 50 m de nous, un énorme bloc de rocher domine les broussailles. Nous le contournons mais de l'autre côté, une fusillade nourrie nous accueille. En trois bonds nous sommes en sûreté dans les broussailles. L'ennemi, croyant à une attaque, tire toujours dans notre direction. Nous nous replions sans perte, et la patrouille au complet et regagne ses abris. La nuit et la journée du lendemain passent très calmes. Les Bulgares ne bougent plus. Leurs

pièces de montagne envoient encore quelques salves qui font plus de bruit que de mal.

Nous sommes relevés dans la nuit du 25 aux 26 et la 17^e est dirigé vers le village **d'Armensko**. Trois sections sont logées dans les maisons et les écuries ; la nôtre est détachée en avant-poste au sud est du village. Une grange bâtie à proximité forme un cantonnement idéal. Nous nous vautrons dans le foin et l'intervalle entre les heures de faction est copieusement mis à profit pour roupiller. Pendant 24 heures, aucun incident ne vient troubler notre quiétude. **Le 27 au soir** seulement nous nous déplaçons vers le nord. On craint un retour offensif de l'ennemi et tout le monde veille. **La 17^e compagnie** tout entière est échelonnée le long de la route qui va **d'Amensko au lac de Presba et en Albanie**. Pas un coup de fusil n'est tiré dans la nuit, ce qui contraste étrangement avec le vacarme habituel. Le commandement, devant ce silence mystérieux reste perplexe : ou l'ennemi s'est retiré, où il médite un coup. Au jour rien de nouveau. Les Bulgares ne donnent toujours pas signe de vie. **Des patrouilles sont envoyées en avant**. Elle progresse sans rencontrer de résistance et à midi les reconnaissances du cinquième bataillon atteignent le sommet de la **croupe énorme qui se dresse au nord d'Armensko**. Le gros des forces les suit de près. L'ascension est rude et le terrain est terriblement accidenté. Parfois les broussailles sont si épaisses, qu'il faut s'ouvrir un passage à coups de crosse de fusil. Plusieurs cadavres de Russes gisent la face contre terre. Leurs camarades les ont abandonnés pour poursuivre l'ascension dans le feu des Bulgares. Plus haut, sur une terrasse aménagée par la pioche des artilleurs on foule un emplacement de batterie. De nombreuses gargouilles vides s'oxydent tranquillement après avoir vomi la mort. Les pièces ont été enlevées. Partout des chargeurs et des étuis de cartouches, des outils de parc et portatifs, des équipements, des cartouchières et des fusils ont été également abandonnés. De distance en distance quelques entonnoirs de 65 de montagne paraissent ridicules à côté de la formidable puissance des positions ennemies. Le soir tombe lorsque nous arrivons au sommet de l'arête. On embrasse un vaste horizon. À nos pieds **le village d'Armensko** s'est tassé au fond de la vallée. **Florina elle-même**, la ville aux sept minarets est singulièrement rabougrie au pied des montagnes. Les tentes sont rapidement dressées pour la nuit. Quelques sentinelles sont postées sur le versant nord de la croupe pour parer à tout retour offensif des Bulgares.

Quelle intervention a amené le repli de l'ennemi des positions naturellement si formidables ? C'est une attaque combinée franco serbe qui a forcé la veille les défenses **de Pétorak** et déterminé le repli de toute la ligne ennemie. Heureusement car s'il avait fallu aborder de front les positions que nous venons d'occuper, **la 57^e** division en entier aurait même été insuffisante. Dans ces régions sauvages et affreusement accidentées, une poignée de comitadjis embusqués dans les rochers tiendraient en échec un régiment. Le succès facile nous grise ; mais un fort vent du nord nous rappelle promptement à la triste réalité de notre situation. Il faut calfeutrer les tentes et se rouler soigneusement dans les couvertures. La fatigue et le sommeil nous terrassent bientôt, mais nous nous réveillons transis. La bise a redoublé de

violence. Elle menace d'emporter nos frêles guitounes. Une aube radieuse et fragile embrase rapidement le ciel. Des ordres circulent. Nous avons commencé la poursuite vers le nord, dans la direction **de Buf**. Les tentes sont rapidement démontées ; les hommes s'équipent et attendent l'ordre de départ. Une heure passe dans l'attente. Que signifie ce retard ? Des officiers et trépignent d'impatience. Enfin une estafette arrive au galop et confère avec le commandant. Quelques minutes après le bataillon en entier dévale les pentes gravies la veille au soir et **regagne la route de Kosani à Florina**. Le sixième bataillon a formé les faisceaux le long du talus ; dès que le cinquième a rejoint, **le régiment en entier se dirige vers Florina**. Nous présentons l'arme au passage devant les tombes **des hommes du 260e tués à la côte 916**. La colonne s'engage dans les rues de la ville à midi. Les Grecs nous regardent défilier, mais la haine se lit sur leurs visages crispés. Nous les avons délivrés d'une occupation qui leur était plus chère que la nôtre. Peu de maisons ont été détruites par.....

CARTE POSTALE

Correspondance

Adresse

11 Septembre 1917.

Chers parents

La meilleure nouvelle que nous
ayons eue depuis est et absolument
de vous. Vous semez pour nous
que on ne se bat pas.

Sur la photo. Le 1^{er} à gauche,
moi, après au 1^{er} plan, c'est
Dorcas. Les autres sont mes
meilleurs amis de la compagnie.

Il y a encore quatre autres personnes
de ce temps-là. Elles sont toutes
dans la même famille à
Paris et à moi à Paris. Elles
sont toutes à Paris.

Je suis

et c'est le meilleur avec
les autres. C'est le meilleur
Moi. Toute la vie.

et pour moi. Vous semez
pour nous. Vous semez pour nous.

Rien de nouveau

vous embrasse de

vous semez avec que les

je suis. Je suis. Je suis.

et c'est qu'il y a une

et c'est qu'il y a une

et c'est qu'il y a une

et c'est qu'il y a une

et c'est qu'il y a une

